

PASCAL BRUCKNER

JE SOUFFRE DONC JE SUIS

PORTRAIT
DE LA VICTIME
EN HÉROS



essai
GRASSET



PASCAL BRUCKNER
de l'académie Goncourt

JE SOUFFRE DONC JE SUIS

Portrait de la victime en héros

BERNARD GRASSET
PARIS

Pour Caroline Thompson, bien sûr

*Pour Patrice Champion,
en souvenir de Belgrade et Cracovie*

Pour Olivier Nora qui a tenu bon

« Je ne te demande pas quelle est ta race, ta nationalité ou ta religion,
je veux seulement savoir quelle est ta souffrance. »

Louis PASTEUR

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître et nul ne se
connaît tant qu'il n'a pas souffert. »

Alfred de MUSSET, *Lorenzaccio*

PROLOGUE

Le Panthéon inversé

Le 8 décembre 2015, l'Élysée fit savoir que le président François Hollande envisageait de décerner la Légion d'honneur, à titre posthume, aux 130 victimes des attentats du 13 novembre au Bataclan et dans les rues alentour. Le grand chancelier exprima son désaccord. La Légion d'honneur récompense depuis sa création (19 mai 1802 par Napoléon Bonaparte) les militaires et les civils qui ont rendu des services éminents à la nation. Les 130 innocents fauchés par la barbarie djihadiste, qui ont eu le malheur de se trouver au mauvais moment au mauvais endroit, méritaient l'hommage de la nation mais de mille autres façons.

L'Espagne, en 1999, a créé une décoration spécifique pour les personnes tuées dans les attentats terroristes. Les États-Unis ont érigé un monument aux morts du 11 Septembre. Mais la Légion d'honneur n'est ni une prime au drame, ni une prime au deuil : elle est censée récompenser le mérite. Une chose est de proclamer l'hommage du pays aux victimes, une autre de leur attribuer une récompense réservée à des actes héroïques. Comme si on avait voulu exorciser la tragédie en

affublant les hommes et femmes rafalés de breloques républicaines. Pour être décoré, il faut s'être battu et vaillamment, et pas seulement avoir été abattu au hasard.

Enfin l'Élysée renonça à ce projet et institua le 12 juillet 2016 la Médaille nationale de reconnaissance aux victimes du terrorisme, cinquième décoration la plus importante dans l'ordre protocolaire, avant la médaille de la Résistance et la Croix de guerre. Mais cette création fut reçue fraîchement par certains segments de l'opinion publique, ainsi que dans l'armée. Le fait de subir un outrage ou d'être assassiné par des éléments fanatisés avait donc préséance sur l'hommage aux combattants en armes ? La nation incluait tous ses enfants mais certains plus que d'autres. Les médaillés du terrorisme sont considérés comme « victimes civiles de guerre » depuis 1990 et leurs enfants sont éligibles au titre de pupilles de la nation. Autant de symptômes significatifs d'une confusion très contemporaine qui avait déjà suscité un débat au lendemain de la Seconde Guerre mondiale entre maquisards et déportés : la torture infligée mérite-t-elle plus d'égards que l'exploit accompli, le malheureux est-il plus héroïque que le valeureux ?

INTRODUCTION

Thucydide et Jésus-Christ

Dans *La Guerre du Péloponnèse*, récit du conflit qui opposa Athènes, Sparte et les cités grecques, l'historien athénien Thucydide (460-395 avant J.-C.) énonce la loi suivante : « La justice n'entre en ligne de compte dans le raisonnement des hommes que si les forces sont égales de part et d'autre ; dans le cas contraire, les forts exercent leur pouvoir et les faibles doivent leur céder. » Telle est la loi immémoriale : les puissants règnent, les misérables courbent l'échine. C'est la révélation chrétienne, annoncée par le judaïsme, qui va inverser ce paradigme au grand dam des païens, épouvantés par cette exaltation d'un Dieu qui se laisse crucifier comme un esclave pour sauver l'humanité. « Était-ce d'un Dieu de se laisser attacher, emmener comme un criminel ? Bien moins encore convenait-il qu'il fût abandonné, trahi par ses familiers qui le suivaient comme un messie, Fils et envoyé du grand Dieu¹ », s'exclame le philosophe romain Celse au II^e siècle. Ce qui est insensé pour un homme de l'Antiquité, c'est que Jésus proclame le commandement d'aimer ses ennemis et fasse devoir aux croyants de donner la préséance aux infirmes, aux pauvres, aux dépossédés. C'est

un bouleversement anthropologique qui met le bas en haut, l'ignoble au-dessus du noble et contre lequel un Frédéric Nietzsche, grand adorateur de la force et de l'aristocratie, n'a cessé ensuite de vitupérer.

Patrie commune

Jésus, dans le récit de la Passion, offre sa souffrance en patrie commune à tous les humiliés et leur apporte le secours de la croix. C'est le coup de génie du christianisme et sa singularité absolue, le nouveau concordat proposé au genre humain : l'invention d'un homme dieu qui a les faiblesses du premier et la transcendance du second. Les contemporains restent stupéfaits que cette secte obscure ait réussi parmi la cohorte des fanatiques, zélotes et guérisseurs qui peuplaient la Galilée à cette époque. Le Fils de l'Homme ne prêche ni pour les riches ni pour les justes mais pour les pécheurs, les femmes de mauvaise vie, les voleurs, les déçus. Il s'est fait humble parmi les humbles. Son intransigeance n'est pas de ce monde et dynamite toutes les institutions, même celles des Églises. Avec ce mélange de douceur et d'agressivité qui caractérise les Évangiles, il en appelle à l'insurrection contre les puissants qui va façonner l'ensemble du monde occidental, y compris les grandes doctrines séculières de la modernité. Qu'est-ce que la classe ouvrière dans le marxisme sinon le corps du Christ constitué en bloc révolutionnaire pour bouleverser l'Histoire et instaurer la société parfaite ? Que sont les minorités dans le « wokisme », sinon autant d'effigies christiques à révéler, toutes affaires cessantes ? C'est leur malheur qui les légitime, surtout quand ce malheur s'écrit au pluriel à travers « l'intersectionnalité² » (Kimberlé Crenshaw), croisement de plusieurs oppressions. Le christianisme inverse les hiérarchies et donne la prééminence aux vaincus sur les brutes. Le langage du vainqueur consiste à dire : j'ai raison parce que je suis le plus fort. Le langage de la victime à l'inverse énonce : ma faiblesse est mon arme et mon droit. Il y a en elle une transcendance et presque une sainteté : sa blessure est la mienne, son dénuement m'intime de lui venir en aide.

Cette quasi-divinité du vulnérable, nous savons qu'elle constitue l'apanage de la civilisation. Nous sommes les légataires de cette révolution christique, pour le meilleur et le pire. C'est elle qui a donné

consistance, au cours des deux derniers millénaires et souvent contre l'avis des Églises, aux droits des femmes, des enfants, des exploités, des esclaves, des colonisés. Mais sur cette invention s'est greffée une stratégie dérivée : la posture victimaire, qui se retrouve à l'échelle des États comme des particuliers. Elle semble plus forte dans les pays riches, voués aux jouissances matérielles et structurellement insatisfaits de leur sort. Notre panthéon n'est composé que d'accablés ou d'écrasés. Eux seuls sont admissibles à notre sympathie et nous en détectons de nouveaux chaque jour. C'est notre grande passion démocratique : même les privilégiés veulent jouer aux maudits. La liberté, la capacité propre à chacun de conduire sa vie comme il l'entend, est surtout la permission accordée à tous de se lamenter sur leur sort.

Respecte ma souffrance

Le mot victime est polysémique : être la cible d'un vol ou d'un viol, d'un accident ou de tortures n'est pas la même chose. Mais en ce domaine la montée aux extrêmes est rapide et favorise la confusion. Chacun aligne sa condition sur celle du plus affecté. « Respectez ma souffrance », demandent les individus. « Prouvez-moi que vous souffrez », exigent l'État, les assurances, l'opinion, les médias. Que faire de ceux qui ne souffrent ni assez ni trop peu, c'est-à-dire la majorité ? Traditionnellement, le statut de victime s'obtenait de l'historien ou de la justice : le premier décrivait la réalité d'un massacre, les tribunaux adoubaient cette réalité et en tiraient les conséquences. C'était le temps long de la reconnaissance, souvent consacrée par les États ou les gouvernements dans les cérémonies officielles. Mais de nos jours, à une époque d'impatience amplifiée par les réseaux sociaux, l'on veut s'autocouronner martyr en accélérant le processus : voyez par exemple les « *grievance studies*³ » aux USA, ces départements universitaires de doléances touchant toutes sortes de catégories, les gros, les femmes, les minorités, les queer, les lesbiennes, les trans, etc. et qui s'accordent ce titre d'emblée pour ainsi dire. Arméniens, déportés, esclaves, colonisés, harkis, homosexuels, ont dû piétiner longtemps pour être reconnus. Nous n'avons plus le courage d'attendre, nous voulons accéder au titre de réprouvés instantanément. Qu'est-ce que la victimisation ? Une identité

narrative que nous nous attribuons et dont nous attendons des autres qu'ils nous la confirment. Elle constitue une *pathologie de la reconnaissance*, la volonté d'être identifiés sans avoir à se présenter.

L'intense rêverie héroïque des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles est remplacée par l'intense rêverie victimaire du ^{xxi}^e. Celle-ci naît de trois renversements : la quête frénétique du bonheur s'inverse en obsession frénétique du malheur. La souffrance annexe à son empire des territoires sans cesse plus étendus, y compris dans des domaines qui ne relevaient pas de sa juridiction. Enfin la promesse démocratique, toujours déçue, exacerbe l'insatisfaction et installe la plainte au centre du psychisme contemporain. D'un mot l'idéologie victimaire pêche trois fois : elle discrédite le stoïcisme spontané de chacun face au mal. Elle intervertit les priorités : sous couleur de protéger les vulnérables, elle multiplie en contrebande les fausses victimes qui effacent les damnés authentiques. Enfin, elle devient l'alibi des tueurs qui se drapent dans cette défroque pour commettre leurs forfaits.

L'élection maudite

Jadis la victime, homme ou femme, était sacrifiée, à travers le feu, la pendaison, le lynchage, pour raccommoder une communauté déchirée. Elle était immolée et parfois sanctifiée. De nos jours c'est l'inverse : on sanctifie d'abord et on immole ensuite. Après 1945 et l'Holocauste, la figure du Juif a été hissée sur un piédestal puis renversée quand elle est devenue celle de l'Israélien, accusé de tous les maux, colonialisme, racisme, impérialisme. L'élection bénie est devenue malédiction : de modèle, le Juif est devenu le rival qu'on veut éliminer pour prendre sa place.

À l'échelle mondiale se déroule une concurrence des détreffes qui doivent hurler plus fort les unes que les autres. À la fraternité des déchus répond la cacophonie des plaignants qui valorisent la figure du martyr et alimentent ces deux grandes passions que sont la vengeance et le ressentiment. Suprémacistes blancs ou noirs, islamistes radicaux, virilistes amers, néoféministes rageuses, écologistes furieux, slavophiles revanchards, néo-ottomans vindicatifs, chacun se prévaut d'une gloire ou d'un désastre passé pour en accuser ses ennemis. Combien d'empires

défaits, Russie, Turquie, Iran, Chine, se parent des atours du damné pour s'abandonner sans frein à l'hubris de la reconquête ? Combien d'États indépendants invoquent l'ancienne métropole coloniale pour continuer à exploiter leurs peuples ? La pente naturelle de tout persécuté, une fois arrivé au pouvoir, est de se métamorphoser en persécuteur. *Le victimisme est un bellicisme* : plus l'on s'apitoie sur son cas, plus l'on se sent fondé à punir ceux que l'on désigne comme des ennemis. Les larmes sont grosses de rage et d'animosité.

Le souci des humiliés, telle est la grandeur de l'humanisme. La victimisation comme chantage sur autrui, tel est l'envers de ce progrès. Son stade ultime, c'est l'effacement des vrais malheureux au profit des parias de carnaval dont la seule particularité est de posséder les réseaux et la notoriété qui leur permettent de s'imposer. Ils s'emparent de la langue des opprimés pour usurper une position. Ils entrent dans une guerre des mots, les prennent en otage, les kidnappent. D'un bout à l'autre de l'échelle sociale, chacun brandit son brevet de malédiction qui l'élève au-dessus de ses semblables. Étrange figure du misérable professionnel qui pullule dans nos pays et traverse toutes les classes sociales. Comment alors distinguer les faux-monnayeurs, les tricheurs des autres ?

Trois parties composent cet essai : dans la première, nous étudions comment le message des Lumières et de la Révolution, celui d'un monde meilleur débarrassé du fatalisme et du fanatisme, aboutit à une société du sanglot et de la fragilité, c'est-à-dire de la démission. Dans la seconde, comment le statut de paria permet de détenir potentiellement tous les droits, surtout celui d'accuser et d'opprimer au nom de sa blessure. Dans la dernière partie nous envisageons les deux figures du bourreau et du héros. Le héros comme la victime fabriquent de l'unanimité, chacun à sa manière, le premier rassure des sociétés en proie au doute, la deuxième refonde le contrat social à travers ses déchirures. L'un et l'autre ont besoin d'un public qui les adoube. On se gave de malheureux comme on exalte les braves qui nous confortent dans notre image. Mais l'on se gave aussi, horrifié autant que fasciné, des monstres qui tuent par sadisme ou se déguisent en martyrs pour perpétrer leurs abominations.

Pourquoi le terreau victimaire est-il si fécond ? La souffrance est devenue paradoxalement, dans l'Occident hédoniste, un nouveau sacré

qui méduse. Jadis, elle était le lot commun à la condition humaine ; elle est désormais un passeport que l'on exhibe pour impressionner ses contemporains. Elle vous pourvoit d'une identité d'emprunt, vous transforme en être d'exception qui peut se faire valoir à peu de frais sur la scène publique. Tel est le message de notre époque : vous êtes tous des déshérités en droit de pleurer sur vous-mêmes. Le rêve suprême serait de devenir un martyr sans avoir jamais souffert d'autre chose que du malheur d'être né un jour.

PREMIÈRE PARTIE

Face au malheur

CHAPITRE 1



« *Un jour tout sera bien, voilà notre
espérance¹* »

« Nul ne souffre inutilement. »

Saint AUGUSTIN

L'âge classique est dur à la peine, du moins si l'on en croit l'enseignement de ses élites. Au ^{xvi}^e, au ^{xvii}^e, on était riche de ses misères, c'est à les supporter et même à les afficher qu'il fallait s'employer. Toute l'affaire de l'existence qui était brève à l'époque – trente-cinq ans pour les princes et la noblesse de robe, vingt-sept pour le reste de la population avec des exceptions remarquables selon les individus (Louis XIV vivra près de soixante-dix-sept ans) – était de se préparer à la mort. C'est-à-dire d'affronter le Juge suprême et de se laver de ses péchés. Quand l'Europe était majoritairement chrétienne, la peur de la damnation devait l'emporter sur la crainte de mourir : le trépas devait être un passage vers la félicité divine ou les flammes de l'enfer. Le ^{xvii}^e siècle abonde en textes admirables sur la nécessité pour le croyant d'accueillir l'infortune, épreuve de purification interne, et de se préparer au Grand Départ. Alors qu'elle était pour les Grecs et les Latins une fatalité inévitable, la

souffrance est pour les premiers chrétiens la rançon de la Chute, le salaire du péché originel. Le sort est injuste, le mal frappe au hasard les innocents et les enfants mais, comme dans le livre de Job, Dieu pourvoira à la félicité des méritants². La mort n'est pas une fin mais un pont vers l'inconnu du Jugement dernier.

Le salaire du péché

Heureusement, Dieu a donné son fils unique pour délivrer l'humanité du mal et de la mort. La passion du Christ devient la narration fondatrice de la foi : chaque croyant, dans la peine, participe à son tour de cette épopée et trouve en Jésus un guide et un ami qui l'aide. Sur sa croix, entravé comme un larron, le fils de Dieu contemple la mort en face et la terrasse par l'espérance de la Résurrection. À cette condition, la souffrance devient une alliée, elle est cet échec qui mène à la victoire, dit Martin Luther, elle signe notre déchéance et notre élévation possible.

En quoi le christianisme récuse et l'héroïsme aristocratique, méprisant à l'endroit des pauvres, et la morale stoïcienne qui recommande d'encaisser deuils et maladies sans gémir. Cette dernière va jusqu'à inviter le sage à subir torture et démembrement avec le sourire : même dans le taureau de Phalaris, à Agrigente en Sicile, une sculpture en airain creuse et portée au rouge où l'on enfermait les suppliciés, le sage était supposé rester bienheureux et surmonter les peines atroces. Blaise Pascal fustigera l'insolence d'Épictète ou de Marc Aurèle et y verra un crime majeur : l'affirmation d'une liberté humaine inconsciente de son dénuement. Il faut, selon lui, avouer son calvaire et, du fond de cet avilissement, remonter jusqu'au Créateur. « Personne n'est pur de péché devant Dieu, pas même l'enfant qui ne compte qu'un jour de vie sur terre », écrit saint Augustin dans ses *Confessions*. Les Églises développeront un souci très réel des malheureux, de pair avec la gourmandise pour le malheur. Ce que prouvent l'esthétique des supplices et du sang dans un certain catholicisme, notamment espagnol, la complaisance pour le corps démembré et cette faculté propre à ce monothéisme d'être l'une des plus grandes fabriques de martyrs (il est dépassé de nos jours par l'islam qui en produit à la chaîne, les Chahid³, aussi baptisés terroristes).

Mais le malheur perd dans le récit évangélique ce qu'il y a de pire en lui : la gratuité. Il a un sens et toutes les religions sont saturées de sens, elles n'existent que pour rendre supportables le chagrin, le deuil, la disparition en les inscrivant dans un dessein supérieur. Le bouddhisme lui-même, à travers la notion de karma, fait de l'infortune présente le résultat des fautes commises dans les vies antérieures. Selon la formule consacrée, ce sont les flèches que nous avons tirées jadis qui reviennent sur nous comme une juste rétribution de nos péchés passés. Conception cruelle (chacun de nous mérite son sort, surtout les plus pauvres) mais éminemment consolatrice. Une justice immanente sanctionne le partage, dès la naissance, entre démunis et favorisés. Si bien qu'il existe dans l'hindouisme et le bouddhisme, par ailleurs très différents (le second ne reconnaissant pas les castes), deux espèces de salut : un salut intramondain que l'on gagne au fur et à mesure de ses réincarnations et qui permet de s'améliorer de génération en génération, et un salut extramondain où l'on échappe au cycle maudit des renaissances. Avec le christianisme, la souffrance devient un mystère en pleine lumière qu'il faut déchiffrer en souffrant soi-même. Et les théologiens rivaliseront de casuistique pour légitimer l'existence de la douleur, des maladies, de la mort des enfants sans porter atteinte à la bonté de Dieu.

Vallée de larmes, vallée de roses

Il faut croire que ce dispositif de justification du malheur n'était pas si convaincant puisqu'il est apparu avec le temps comme le bréviaire de la résignation. Les avancées de l'agriculture, la diversification alimentaire, y compris chez les plus pauvres, la découverte des alcaloïdes et des opiacés pour apaiser les tourments physiques, qui ont donné lieu aux premières controverses sur l'opium chez les médecins⁴, ont balayé les affabulations du prêtre sur la douleur comme nécessaire punition divine. Au sortir du Moyen Âge se fait jour en Europe une farouche volonté de vivre et d'échapper à la fatalité du tourment. S'il devenait possible par quelques gouttes de laudanum de chasser un intolérable élancement ou de ressentir une bienfaisante torpeur, alors les sermons sur la juste peine résonnaient dans le vide. L'algophilie chrétienne est récusée en actes. Le

plus grand bienfaiteur de l'humanité reste John Collins Warren qui inventa, en 1846 aux États-Unis, l'anesthésie sous éther.

Au tournant du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècle, les Lumières se proposent une ambition simple : remplacer l'obsession du salut par le souci du bonheur, s'arracher à l'inépuisable lèpre du malheur et de l'arbitraire qui caractérise l'Ancien Régime. La vie n'est pas qu'une vallée de larmes, il est possible de transformer ce monde en un jardin fertile et souriant. Si le Mal persiste, il nous est permis d'abolir beaucoup de maux inutiles qui ont écrasé les hommes pendant des siècles. L'idée de progrès remplace celle d'éternité, l'avenir devient le refuge de l'espoir, le lieu de la réconciliation de l'homme avec lui-même. « Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ; tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion » (Voltaire). Cette mutation des sensibilités va s'élargir aussi à la souffrance animale dans le débat public avec la théorie de « la chaîne des êtres » qui postule une parenté entre tous les vivants. La philosophie sensualiste de Condillac installe les bêtes dans une communauté de destin avec les hommes : « Concluons que si les bêtes sentent, elles sentent comme nous⁵. » Les supplices entraînés par les combats d'animaux, la castration des chevaux, la brutalité des abattoirs et de la chasse, les fauves encagés dans les ménageries vont éveiller peu à peu une authentique religion de la compassion à l'égard de nos frères inférieurs, d'autant que les humains s'attachent à quelques espèces domestiques et leur vouent une véritable affection, à l'égal d'autres membres de la famille.

Dans le concept de progrès convergent les félicités individuelles et collectives dont témoigne l'utilitarisme anglo-saxon, qui prétend mettre le bonheur au service du genre humain. Les calamités qui nous frappent disparaîtront demain si nous y consacrons notre énergie. La marche de l'esprit humain peut être lente ou accélérée, elle est toujours infaillible. Mais la terre promise du futur reste durablement une terre compromise avec le vieux monde à qui elle ressemble étrangement. Le progrès est une ambition équivoque : il entretient l'espoir de réussir là où les générations antérieures ont échoué mais il remet l'Éden à plus tard. Le malheur ne disparaît pas, il change de place. Demain redevient l'éternelle catégorie de l'espérance. On ne compte plus les doctrines séculières qui recommandent la patience avant l'avènement de la société parfaite. Pas de triomphe de l'esprit chez Hegel, pas de révolution prolétarienne chez Marx sans une longue période de tribulations sanglantes, de guerres de

toutes sortes. Le Mieux surgit dans l'Histoire à travers le chaos, la violence est la grande accoucheuse de l'avenir. Nietzsche n'est pas en reste qui exalte la cruauté, les hordes sauvages pour améliorer l'espèce humaine par sélection des plus forts. Autant de doctrines pour lesquelles le mal est un moment nécessaire du bien : dans chaque calamité il y a une raison secrète au travail. Les pires horreurs que s'infligent les hommes devraient concourir à l'épanouissement de tous. Les héritiers laïcs du catholicisme renchérisent avec fracas sur l'autel de la douleur. Nos sociétés se croient déchristianisées mais nos passions restent celles du christianisme : le religieux ne revient pas, il n'a jamais disparu. Il couve comme une braise sous nos proclamations laïques.

Le début du ^{xxi}^e siècle en Europe a vu se multiplier les promesses tonitruantes. Chaque époque fanfaronne sur ses capacités à résoudre les crises de la précédente. L'ère numérique, avec ses prophètes milliardaires, ses grands prêtres de l'immortalité et de l'intelligence artificielle, n'est pas en reste sur cet engagement. C'est une humanité régénérée et purifiée qui devait aborder le troisième millénaire, certaine d'avoir traqué les derniers germes de l'enfer. La mort, les maladies, la vieillesse devaient être balayées comme des archaïsmes. Mais à l'ivresse du transhumanisme ont succédé la gueule de bois du Covid et la surmortalité de cette période qui a souligné les limites de la médecine. La fin de l'Histoire, conjuguée avec les progrès de la démocratie et les bienfaits du marché, devait propulser l'aventure humaine vers de nouveaux sommets. L'Europe serait l'unique endroit où la tragédie n'aurait plus lieu, selon le mot profond de Susan Sontag, énoncé au moment de la guerre en ex-Yougoslavie. À chaque décennie, ce sont les mêmes serments d'ivrogne, les mêmes espérances qui reviennent, couplées en miroir, depuis le début du ^{xxi}^e siècle, avec les annonces apocalyptiques des groupes millénaristes sur la fin du monde. L'ébriété des utopistes n'a d'égale que la panique des catastrophistes.

Le syndrome du petit pois

L'optimisme des grandes philosophies de l'Histoire a été balayé au moins en Occident par l'accumulation des conflits, génocides, exterminations de masse qui ont rendu l'homme plus hésitant face aux

fins dernières de l'Histoire. L'humanité s'est prise en grippe après tant de forfaits abominables et n'a plus confiance dans ses propres ressources. Elle semble évoluer simultanément vers le pire et vers le meilleur. La foi dans l'avenir devient vacillante, au moins en Occident. D'autant que la démocratie constitue par excellence le régime de l'insatiabilité légale : elle alimente une soif qu'elle ne peut éteindre, aiguise les fièvres, exacerbe les rivalités. Ses aliments sont l'indignation, la révolte mais aussi l'envie et la jalousie. Elle fait de chacun de nous un citoyen plus tourmenté par les biens qu'il n'a pas que par ceux déjà acquis. La prospérité des uns alimente une jalousie permanente fondée sur la comparaison, y compris chez les favorisés. Marx écrivait : « Qu'une maison soit grande ou petite, tant que les maisons d'alentour ont la même taille, elle satisfait à tout ce que, socialement, on demande à un lieu d'habitation. Mais qu'un palais vienne à s'élever à côté d'elle et voilà que la petite maison se recroqueville pour n'être plus qu'une hutte. » La frustration est d'autant plus forte qu'un certain confort est déjà assuré dans les nations aisées, avantage que l'on redoute à tout instant de perdre. Ce que l'on croyait éliminé continue à nous narguer : de nouvelles épidémies nous déciment, les guerres réapparaissent, les phénomènes climatiques extrêmes ravagent les campagnes, l'ensauvagement des citoyens resurgit dans des sociétés qu'on croyait apaisées.

Nous autres Européens et Américains du ^{xxi}e siècle sommes devenus hypersensibles à la moindre contrariété. Nous sommes collectivement frappés du syndrome de la princesse au petit pois⁶, cette héroïne d'Andersen qui passe une nuit blanche en raison de cette bille minuscule glissée sous son matelas. Notre émotivité s'accroît à mesure que la médecine adoucit nos conditions d'existence. On explique en général la mythologie victimaire par le décalage entre les promesses de la modernité et ses résultats. Et si c'était l'inverse ? Si c'étaient les réussites incontestables de la science et de l'industrie qui avaient exaspéré notre impatience ? Tant de maux ont été vaincus, tant d'injustices abolies que l'on s'étonne qu'elles ne puissent toutes l'être sur l'heure. L'état de civilisation crée malgré lui autant de souffrances qu'il en soulage : il produit un télescopage entre les aspirations et les réalités qui peut générer le désenchantement. En érigeant le bien-être et la santé en norme minimale, il rend leurs manquements plus intolérables. Alors devient

malaise tout ce qui contrecarre nos appétits : nous brigüons un sort toujours meilleur, au risque de hisser nos petites misères au niveau de privations intolérables. L'allergie aux tracas s'accroît à mesure que la perspective de les terrasser augmente.

Contrairement au christianisme qui ne s'est jamais proposé d'éradiquer le mal sur terre – « c'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères », disait Pascal –, les deux Révolutions américaine et française, guidées par les droits humains, ambitionnaient de régénérer l'espèce humaine par le concours conjugué du savoir, de l'industrie et de l'émancipation. Il devait être possible de venir à bout de presque tous les maux, la faim, la pauvreté, la superstition, avec le temps. Las, il n'y a pas un progrès mais des progrès localisés, eux-mêmes équivoques, producteurs de régression, de dégâts majeurs. Comment communier encore dans la grand-messe du productivisme et du scientisme dont les ravages sont évidents, sans mentionner les « accidents » qu'ont été les crises de la vache folle, de l'amiante, du sang contaminé, du Levothyrox, du fentanyl ? Nos évolutions incontestables depuis trois siècles se payent de reculs terrifiants : chaque conquête est aussi une défaite, chaque démonstration de force un aveu de faiblesse.

On aurait tort toutefois de croire morte et enterrée notre foi dans le progrès. Même l'opposant le plus farouche à cette idée avale un antalgique dès qu'il a mal ou se soumet au bistouri du chirurgien si sa vie est en danger. Le meilleur remède aux maux du progrès est encore un autre progrès qui corrigera les effets du précédent. À l'homme soumis de la chrétienté, arrogant de la modernité succède l'homme perplexe d'aujourd'hui. Nous sommes devenus des croyants dégrisés qui aspirons à des avancées maîtrisées ou localisées.

Effacer le mal ?

Les Modernes ont parfois caressé la volonté folle d'abolir les troubles de toute nature, de tenir la souffrance pour nulle et non avenue ou de la

passer sous silence. Le philosophe Alain, dans ses *Propos sur le bonheur* (1925), voyait dans l'hygiène et la gymnastique les meilleurs remèdes à la douleur. Il raillait Pascal d'être effrayé par le silence des espaces infinis, assurant qu'il avait sans doute pris froid à sa fenêtre⁷. À ses yeux, les maladies mortelles, et même les guerres viennent d'un défaut pédagogique : il faut apprendre à être heureux, c'est un devoir de politesse. La sérénité est une obligation perturbée quelquefois par de malfaisants génies : ainsi de l'hostilité entre l'Allemagne et la France, « deux robustes enfants tourmentés et mis enfin hors d'eux-mêmes par une poignée de méchants gamins⁸ ». Quant à celui qui va à la guillotine sur sa charrette, il n'a qu'à compter les cahots de la route pour se distraire de l'échéance fatale ! L'historien Philippe Ariès remarquait que le deuil et le chagrin sont devenus en Occident, après la guerre, des activités solitaires comme la masturbation⁹. Si la disparition de nos proches continue à nous dévaster, les usages funéraires qui encadraient les survivants ont disparu. La mort n'est plus un événement de la vie sauf quand elle frappe un grand personnage comme Elizabeth d'Angleterre (septembre 2022), qui a ému le monde entier, y compris la France ; trois semaines durant, nous avons littéralement emprunté sa reine à la Grande-Bretagne pour retrouver les fastes monarchiques. Les notices nécrologiques dans les magazines sont d'autant plus dévorées qu'on touche à un quasi-interdit. On ne porte plus le deuil ni de vêtements sombres, on peut suivre les funérailles sur le Net, la peine reste privée, le décès d'un proche ou d'un parent ne doit pas perturber la marche triomphante de l'existence. On veut maintenant instaurer la « mort positive », la réenchanter, en finir avec les têtes d'enterrement¹⁰, s'éclipser avec le sourire et même les soins palliatifs, si l'on en croit les publicités, se doivent d'être sympas, amicaux¹¹. Et pourquoi ne pas se faire composer pour réduire son empreinte écologique, comme le propose l'association Humo Sapiens¹² ?

L'hédonisme dominant, tout à son escamotage du négatif, renforce ce qu'il voulait dissimuler : la terreur omniprésente de la douleur, physique et morale. *La société du bonheur obligatoire est aussi celle qui parle en permanence le langage de la détresse.* Par un retournement pervers, elle favorise l'extension du malheur qui prolifère à la manière du chiendent. S'il n'est pas vrai que tous les hommes cherchent le bonheur, il est exact

que tous veulent fuir l'infortune. L'Antiquité, à travers les écoles épicuriennes ou stoïques, visait à limiter la souffrance par l'intelligence de son mécanisme, le christianisme l'exaltait en vue du rachat de la créature ; nous vivons sur sa dénégation avec l'espérance folle qu'elle se dissipera si on la prive de toute expression publique. Résultat : les groupes d'affligés se multiplient de façon exponentielle, les récriminations publiques ou privées n'ont jamais été aussi nombreuses. La jeunesse des pays riches occidentaux a été qualifiée de « génération flocon de neige¹³ » pour traduire son extrême fragilité. Des cohortes de « vulnérables » se forment en ligne pour partager leur désolation ou leurs peurs.

Le mieux-être, facteur d'anxiété ?

Sommes-nous devenus collectivement douillets ? C'est ce que pensaient de nombreux nostalgiques des temps anciens. Nietzsche, horrifié par l'humanitarisme de son siècle, a porté très loin l'espérance d'un être humain façonné au marteau comme la glaise par la dureté :

La culture de la souffrance, de la grande souffrance, ne savez-vous pas que c'est là l'unique cause des dépassements de l'homme ? Cette tension de l'âme dans le malheur qui l'aguerrit, son frisson au moment du grand naufrage, son ingéniosité et sa vaillance à supporter le malheur, à l'endurer, à l'interpréter, à l'exploiter jusqu'au bout, tout ce qui lui a jamais été donné de profondeur, de secret, de dissimulation, d'esprit, de ruse, de grandeur, n'a-t-il pas été acquis par la souffrance, à travers la culture de la grande souffrance¹⁴ ?

On croirait lire le règlement d'une maison de redressement pour mauvais garçons. Dans la même optique, le sociologue britannique d'origine hongroise Frank Furedi raille la mise en place de cellules d'urgence médico-psychologiques au moindre accident ou événement difficile et souligne que les populations d'Asie du Sud-Est, victimes du tsunami de 2004, n'ont pas eu besoin des experts dépêchés d'urgence par les instances internationales¹⁵. Il remet en cause également la nouvelle

entité nosologique de *post-traumatic stress syndrome* (état de stress post-traumatique) élaborée par la psychiatrie américaine lors du retour des vétérans du Vietnam et qui s'applique désormais aux descendants de la Shoah comme à ceux de l'ex-Yougoslavie ou au Rwanda¹⁶. Déjà, dans les années 30 du ^{xx}^e siècle, un manifeste doloriste avait vu le jour qui protestait contre « la tyrannie des bien-portants » et l'adoucissement des soins médicaux. Pourtant en France, le monde médical a été longtemps réticent à prescrire de la morphine même en cas de maladie grave. Il a fallu attendre 2001 pour que ce soin devienne obligatoire. Ce débat est absurde : on peut à la fois détester la douleur inutile et célébrer la force d'âme des individus face à l'adversité. Entre les fiers-à-bras et les couards, il y a d'autres comportements moins extrêmes.

Mais de nos jours beaucoup considèrent l'endurcissement, le silence, la solidité comme une attitude rétrograde : il faut compatir et s'apitoyer. Au moindre accident, surtout s'il concerne des enfants, nous convoquons des cohortes de psychologues par peur de séquelles irréversibles. Chaque fois l'émotion l'emporte sur l'analyse, l'identification avec les éplorés prévaut. Ce qui a changé par rapport aux siècles précédents n'est pas la somme des fléaux dont nous pâtissons mais notre disposition d'esprit vis-à-vis d'eux. L'âge classique en Europe pouvait être pessimiste, il se contentait de confirmer le dogme du péché originel : crimes, horreurs, atrocités en découlaient comme preuve de notre noirceur rachetée par Dieu. La tragédie commence dès la Renaissance, avec l'espérance d'un monde meilleur, à la seule charge de l'homme qui devient comptable de ses échecs. Cette promesse de construire un Éden raisonnable avec les armes de l'État-providence, de l'instruction et du droit reste par nature inachevée donc décevante. Quoi que l'on fasse pour nous épauler, ça n'est jamais assez, il reste toujours des obstacles, des empêchements. Plus l'on tente de nous rendre la vie facile, plus les difficultés résiduelles ressemblent à des murailles infranchissables. Nous vivons, en France surtout, où l'État-providence est aussi obèse qu'inefficace, dans une attente constamment relancée et déçue. Nous ne sommes jamais assez comblés, aimés, gratifiés : « Nous souffrons de plus en plus des effets de la protection généralisée¹⁷ » (Jean-François Laé).

Souffrait-on moins autrefois ?

Nos sociétés rencontrent un dilemme permanent : pour éliminer les injustices, elles commencent par les nommer au risque de leur accorder une consistance indue. Nos grands enjeux, la promotion des catégories défavorisées, le souci du bien-être doivent en permanence partir d'un état d'imperfection que nous rappelons pour mieux le dépasser. Nous opposons mentalement l'état d'hier, déplorable, aux possibilités du jour, préférables. Et nous regardons les pays pauvres ou sous-développés comme incarnant ces archaïsmes dont nous ne voulons plus. Il y avait jadis une acceptabilité collective au mal, car les secours étaient plus frustes, la médecine rudimentaire. Les remèdes dont nous bénéficions maintenant n'existaient pas, le seuil de tolérance a bougé. Toute la sagesse du monde cesse devant une rage de dents ou un élan terrible : le mal qui nous déchire exige soulagement immédiat. Savoir que le médicament existe mais que nous n'en bénéficierons pas est indigne. Un enfant qui meurt faute de soins relève du scandale absolu. Les hommes ont toujours haï la douleur et beaucoup, nous dit l'historienne Roselyne Rey, préféraient au ^{xvi}^e siècle attendre la mort que subir une amputation ou une ablation (l'anesthésie n'existait pas encore). Dans n'importe quelle peine, c'est l'échelle intime de l'inadmissible qui doit être prise en compte. L'un tourne de l'œil pour une prise de sang, une autre se laisse charcuter sans ciller. Le courage physique varie d'une personne à l'autre et en chacun de nous, selon les périodes de la vie. Malgré les atrocités de la guerre et les épidémies, rien n'indique que les sociétés d'autrefois étaient plus aguerries : elles étaient plus résignées et l'on mourait très jeune¹⁸.

Il y a toujours eu des exemples d'endurance inhumaine qui ont frappé l'imagination à toutes les époques : tel ce garçonnet à Sparte, cité par Montaigne, qui a préféré se faire dévorer le foie par un renard plutôt que d'avouer son larcin (l'éducation des jeunes hommes impliquait la maîtrise du vol) ou cet alpiniste américain, Aron Ralston, qui en 2003, coincé par un rocher dans l'Utah, s'est sectionné le poignet pour se libérer et a été sauvé in extremis (il retournera sur les lieux six mois après pour y disperser les cendres de son moignon incinéré). Il faut distinguer les épreuves que l'on s'impose à soi-même de celles que l'on supporte malgré soi. Les soldats de Napoléon en déroute depuis Moscou, les déportés dans l'Allemagne nazie ou les zeks du Goulag se sont vu infliger des abominations qui nous laissent interdits, à juste titre.

À l'inverse de ces calvaires, l'État, dans les démocraties libérales, veille sur nous, il prend les citoyens sous son aile et leur assure que la nation ne les oubliera pas. La société de sollicitude nous couvre de la naissance à la mort, du matin jusqu'au soir, nous tient par la main, nous écarte des périls, nous montre le droit chemin. Il faut amoindrir au maximum pour chacun, surtout en France où prévaut le principe de précaution, l'exposition à l'adversité. En d'autres termes, le risque, « le hasard d'encourir un mal avec l'espérance, si nous en réchappons, d'en obtenir un bien » (Condillac), est désormais suspect ou restreint à des activités spécifiques. Mais la peur augmente à mesure qu'on cherche à nous protéger de tous les dangers. Dans le domaine éducatif, on le sait, les enfants trop couvés sont incapables d'affronter le chaos du monde. À la première anicroche, ils cherchent l'assistance du père ou de la mère et se retrouvent perdus, incapables d'autonomie. La surprotection les rend plus vulnérables. Les petites paniques de l'âme enfantine sont normales et le devoir des éducateurs est d'entourer garçons et filles pour les accompagner vers la maturité. L'enfant va de la soumission à la séparation, de l'obéissance à l'émancipation progressive. Il devient maître de soi par l'apprentissage de sa liberté toute neuve. Il n'est rien de plus exaltant à tout âge que de surmonter ses appréhensions et de repousser ses limites.

Par antithèse, cette frilosité érigée en principe politique produit ses stakhanovistes de l'effort ou ses fous de l'abîme. Des personnes privées se soumettent à des supplices inhumains, traversée des Pôles, de l'Atlantique ou du Pacifique sur une coquille de noix, ascensions impossibles sur des parois verticales, franchissement des canyons ou des rues de nos villes sur un fil, suspendu au-dessus du vide. Sans compter les stages d'entreprise pour « endurcir les salariés » que l'on soumet à l'épreuve de la marche sur des braises, au saut à l'élastique dans des formations parfois délirantes qui rappellent celles du Raid ou du GIGN. Ou ces émissions de télé-réalité qui voient un homme et une femme nus survivre dans une jungle hostile armés d'un seul couteau, à la merci des serpents, mygales et crocodiles¹⁹.

On élit une « bonne souffrance » choisie contre une mauvaise souffrance subie comme si l'une allait annuler l'autre, on s'impose librement des mortifications, des défis qui donnent l'illusion d'être maître et possesseur de son destin. Les seules contraintes que nous

aimons sont celles que nous nous imposons en vue d'un but supérieur, comme un défi lancé à notre finitude. À la fragilité d'une majorité de citoyens dorlotée par les pouvoirs publics répond l'entêtement d'une minorité d'intrépides. Entre les deux l'individu ordinaire, homme ou femme, jeune ou vieux, choisit des risques à sa mesure sans tomber dans les excès des têtes brûlées. Mais le malheur frappe toujours à l'improviste et nous impose ses lois : même un casse-cou peut se tuer bêtement, dans son escalier, après avoir, une vie durant, défié la mort. L'infortune n'est admise que si nous pouvons lui donner un sens. Qu'elle remporte ou non le dernier mot importe peu, au moins lui aurons-nous tenu tête jusqu'au bout.

PETITES CONSOLATIONS

En cas de pépin, il nous reste toujours un réconfort : la comparaison. L'accident dont je viens de réchapper aurait pu être plus grave. J'aurais pu perdre mes deux jambes ou ma vie. Le cancer qui m'a touché est heureusement curable s'il est pris à temps, etc. Je mets en parallèle les atteintes subies avec celles redoutées et je me retrouve presque satisfait de mon sort. J'ai échappé au pire. Ce que tentent de nous dire avec pudeur ceux qui nous aiment pour nous rasséréner, ce que nous leur expliquons quand ils sont eux-mêmes alités. La parole apaisante est celle qui remet en proportion.

Les médias sont un autre vecteur de consolation : à travers les récits de catastrophes, guerres, inondations, nous vérifions avec un sentiment honteux que d'autres sont plus à plaindre que nous. Ceux que les mauvaises nouvelles dépriment méconnaissent cette fonction apaisante du Journal télévisé : nous avons besoin du désarroi d'autrui pour vérifier que notre sort n'est pas si cruel après tout. Sentiment mesquin mais adoucissant. Tels ces gens malheureux qui cherchent l'oreille d'autres infortunés pour se sentir moins seuls. Votre bonheur les offusquerait. Ce parallèle peut aller jusqu'au mauvais goût absolu : témoin ce film indien, *Bawaal* de Nitesh Tiwari (2023), où un jeune couple en crise part en Europe sur les traces de la Seconde Guerre mondiale et se rabiboche à Auschwitz en s'imaginant gazé sous les douches. « Chaque relation passe par son Auschwitz », dit l'actrice en pleine illumination.

Notre peine est un absolu pour nous mais une anecdote pour les autres. La comparaison est une sauvegarde psychique. Quand nous maudissons notre pays, notre système politique, il n'est pas inutile de regarder du côté des vraies dictatures pour comprendre les privilèges dont nous jouissons. Sommes-nous conscients de la chance qui est la nôtre ? Mais le soulagement ne dure pas et, à peine ce ping-pong mental aboli, nous repartons dans la litanie de nos jérémiades. Si la joie est communicative et nous dilate aux dimensions de l'univers, la souffrance nous enferme dans le petit enclos de nos tourments, imperméable à l'empathie et à la pitié.

CHAPITRE 2

La confusion des désagréments

« Il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. »

Musset, *Confession d'un enfant du siècle*

Il y a encore un siècle, dans une France républicaine et laïque qui sortait d'une Grande Guerre monstrueuse, la peine et l'endurance constituaient la norme pour tous. Elles représentaient la discipline minimale à laquelle les individus, hommes ou femmes, devaient se soumettre pour réussir. Il fallait avoir un caractère bien trempé, surtout dans les classes populaires, pour s'en sortir. Désormais, les conditions de vie se sont adoucies pour tous et nous rendent moins tolérants aux épreuves. L'effort, l'acharnement et même les contrariétés ordinaires ressortissent au déplaisant. N'est-il pas symptomatique que le fentanyl, drogue de synthèse peu onéreuse, fabriquée par les cartels mexicains et créée à l'origine pour soulager les patients atteints d'un cancer, soit devenu le stupéfiant le plus mortel aux États-Unis – 71 030 décès rien qu'en 2021 – car il combat aussi le mal-être et la dépression¹ ? Comme si la volonté d'abolir tout tracas débouchait sur une euphorie fatale. Telle est la nouveauté de notre jeune ^{xxi}e siècle : l'indétermination des places de la souffrance et de la non-souffrance. Il naît chaque jour de nouvelles blessures auxquelles nous résistons mal. Cette différence est

particulièrement sensible entre générations, les aînés tolérant mieux des atteintes jugées choquantes par les jeunes gens : c'était déjà le cas pour les baby-boomers vis-à-vis de leurs parents qui avaient traversé la Seconde Guerre mondiale ou la guerre d'Algérie. Il semble qu'à chaque génération les sensibilités transmutent et répartissent différemment les peines et les plaisirs.

L'effort n'est pas la douleur

Un débat divise la gauche, au moins depuis Karl Marx et son gendre Paul Lafargue, auteur du *Droit à la paresse* (1883), entre les partisans du travail émancipation et les dénonciateurs du travail aliénation. Pour les uns, il serait une valeur de « droite », pour d'autres, il participe depuis les Lumières à l'affranchissement de l'individu qui s'arrache à son ignorance. Travailler c'est se transformer en transformant le monde. Beaucoup objectent à cette vision optimiste que la couleur de peau ou l'origine sociale constituent des entraves indépassables à l'obtention d'un bon métier. Même si elle a été réfutée par de nombreux travaux (Gérald Bronner, Arnaud Lacheret²), cette conception du monde, très bourdieusienne, est placée, comme avec la droite conservatrice, sous le signe de l'inexorable. Pierre Bourdieu n'était pas un professeur de résistance mais un professeur de fatalité et il a dit de lui-même qu'il était la meilleure réfutation de son propre système. Il est étrange qu'une certaine gauche, maximaliste en paroles, soit devenue, par une inversion de ses prémices, le camp du fatalisme : elle ne dénonce un certain nombre d'injustices que pour mieux s'y soumettre. Puisqu'on ne peut pas tout changer d'un coup, mieux vaut ne rien changer du tout. Le parti du progrès s'est inversé en parti du renoncement, rhétorique incendiaire en sus.

Vouloir éliminer la difficulté à tout prix, c'est courir le risque de l'aggraver, obséder chacun sur un mal qui ne cesse de s'étendre à mesure qu'on le traque. Une catégorie traditionnelle comme l'activité physique, sinon sous sa forme ludique dans le sport ou le fitness, est récusée : les travaux de force dans le bâtiment, la voirie, la restauration ou l'hôtellerie mais aussi le baby-sitting, la sécurité, les livraisons à domicile, les ménages sont laissés sous nos climats aux immigrés. Qu'est-ce qu'un

immigré ? Celui qui accomplit les basses besognes auxquelles nous ne consentons plus³. Quand les jeunes générations en France ou ailleurs demandent un travail qui ait du sens, elles oublient, dans cette noble requête, de considérer l'intendance, l'humble tâche qui permet à nos rues de rester propres, à nos restaurants de fonctionner, à nos enfants d'être gardés. Les métiers difficiles sont réservés aux étrangers qui ne mesurent pas leur peine. Il faut des esclaves aux enfants gâtés qui répugnent à se salir les mains tout en proclamant leur solidarité avec les « exploités », surtout quand ce choix professionnel va de pair avec celui de ne pas faire d'enfants pour ne rien sacrifier de son confort. Déjà Cicéron invitait à ne pas confondre effort et douleur, l'un consistant en l'accomplissement d'un labeur difficile, l'autre en un choc brutal qui ébranle la sensibilité⁴.

L'allergie aux contraintes

À quoi est due notre répugnance aux obligations, à commencer par celles du travail ? Le citoyen des démocraties modernes est à la fois un enfant roi qui a bénéficié d'une éducation plutôt libérale et un client monarque dont les vœux sont sacrés dans la sphère marchande. Nos parents vivaient sous le régime de l'attente et de la jouissance différée. Depuis 1968, nous ne connaissons que la satisfaction multiple et instantanée, accélérée par la mutation numérique. L'individu démocratique ne tolère plus la frustration ni la patience, assimilées à un affront. Il reste jusqu'à l'âge adulte « Sa Majesté le Bébé » à qui l'on doit tout, tout de suite, dont parlait Sigmund Freud. Le droit d'avoir des droits s'inverse en droit d'avoir tous les droits, ceux-ci étant confondus avec mon bon plaisir : toute limitation ou refus fait de moi une victime et légitime ma fureur⁵. Le citoyen idéal, à la fois « législateur et sujet », pour parler comme Kant, vit comme une évidence le divorce des droits et des devoirs : ceux-ci réduits à la portion congrue sont vécus comme de nouveaux abus. La formule démocratique, si belle et si vague, *Liberté, égalité, fraternité* autorise toutes les espérances et alimente toutes les exaspérations⁶. Nous sommes de vieux adolescents rétifs que la moindre chaîne irrite et qui confondent les carcans avec des fers intolérables. D'où la préférence de nos contemporains, du moins en France mais la tendance se voit également aux États-Unis, pour la réduction maximale

de la semaine de travail, si possible avec un salaire égal ; et leur aversion spontanée à toute politique des limitations qui invite, par exemple, à réduire la vitesse automobile sur les routes, à instaurer dans les villes des zones à faible émission, pénalisantes pour les voitures anciennes. Le souvenir de l'insurrection des Gilets jaunes en 2019 est trop frais pour toucher à un moyen de transport qui reste essentiel à une majorité. Interdire en démocratie, sans un long travail pédagogique préalable, s'apparente encore à un suicide politique. On l'a oublié mais l'obligation de la ceinture de sécurité avait suscité en son temps des controverses furieuses.

Même l'étude est parfois assimilée à de l'oppression. En voulant épargner à nos petits toute vexation, l'école, après les années 1970, a souvent renoncé à instruire : les notes équivalent à une violence intolérable, on les a remplacées par des lettres tout aussi pénalisantes, il faut aider les élèves à s'épanouir, non leur infliger des connaissances inutiles. Et quand on leur enseigne des classiques, il faut leur épargner les difficultés de la langue, les anachronismes rédhibitoires, les formules ampoulées sans oublier la représentation dégradée des femmes ou des minorités, pour ne pas blesser leur âme fragile. Résultat : le niveau baisse, l'illettrisme progresse, les écoles privées qui privilégient encore le souci de l'excellence et de la compétition fleurissent. Cette suspicion vis-à-vis du labeur provient d'abord de l'hédonisme dominant qui déteste l'assiduité. Celui qui peine est vu comme un tâcheron rétif au talent : il y a longtemps que le mythe du cancre génial forme l'excuse toute trouvée des mauvais élèves. Ils ratent leurs examens mais ils finiront en majesté. Enfin, la culture de la facilité triomphe, favorisée par ces nouveaux métiers du Net, blogueuses, youtubeurs, instagrammeurs, influenceuses qui ne demandent d'autre compétence qu'un physique avenant, un sens du bagout et un talent d'apparition. Cet argent facile dévalorise le labeur ardu, la recherche pointue payée au lance-pierres. Seules la persévérance et la concentration permettent pourtant de progresser. Nous sommes des êtres imparfaits donc perfectibles, comme le savait Rousseau, toujours tendus vers un élargissement de soi. À cet égard il n'est pas d'éducation qui ne soit douleur, extension de son esprit à travers l'expérience de l'étrangeté. Tout enseignement d'une discipline nouvelle, mathématiques, physique, musique, langue étrangère est encore violence infligée à un

enfant qu'on arrache au doux cocon de l'ignorance. Et si l'extension de soi révèle une jouissance enivrante, c'est au prix de s'incorporer des pans entiers d'un univers inconnu.

Au rêve puéril d'une existence où les finalités les plus hautes seraient atteintes sans peine, il faut répondre que trop d'aisance tue le plaisir quand s'évanouit le piment de la résistance. Pour que la satisfaction de vivre soit complète, il faut cheminer avec les années, mûrir longuement ses projets, éviter la facilité systématique. Ne nommons pas souffrance ce qui relève de l'inachèvement, nommons-le aubaine, heureuse surprise, chance pour chacun d'œuvrer à son amélioration. Nous avons besoin d'épreuves qui nous ravitaillent en forces tout en nous contrariant. L'obstacle qui décourage les uns galvanise les autres. Il y a déplaisir quand l'atteinte subie s'écarte des tourments ordinaires de la condition humaine : vieillir est une fatalité malheureuse, ça n'est pas une infamie qui mériterait dédommagement ou procès contre l'État (même si un Hollandais a porté plainte contre son gouvernement en 2018 au motif que l'âge marqué sur son état civil le pénalisait sur le plan professionnel et amoureux). La douleur a toujours été un code dans les diverses sociétés mais le code ne cesse de changer selon les périodes. La clarté du malheur, si elle a jamais existé, a disparu, la frontière entre le normal et le pathologique ne cesse de fluctuer. Au risque pour nous de perdre le sens des proportions, de confondre des déboires ponctuels avec des calamités insurpassables.

L'apitoiement sur soi

Au lieu de rivaliser dans l'excellence, le talent, hommes et femmes dans nos sociétés se surpassent trop souvent dans l'étalage de leurs disgrâces, mettent un point d'honneur à se dire l'objet d'effroyables tourments. Aux États-Unis, par exemple, il est un genre très répandu pour rentrer à l'université, « la dissertation du trauma ». Chaque étudiant doit écrire un essai assez original pour retenir l'attention d'examineurs débordés et raconter les épreuves surmontées au cours de son cursus, surtout s'il appartient à une minorité. En apparence, un exercice d'apprentissage de la maturité qui met en valeur les aptitudes et les

talents et transforme la vie de chacun en un roman dont il est le héros : on y construit un narcissisme positif composé d'aisance et de confiance en soi. De nombreux candidats avouent pourtant se creuser la mémoire pour déterrer un choc qui les aurait brisés ou monter en épingle un incident. Ils n'aiment pas plus être réduits à leur « race », c'est-à-dire exposer ce qu'il y a en eux de plus impersonnel, leurs caractères ethniques ou leur couleur de peau au lieu de mettre en valeur leur singularité à nulle autre pareille⁷. Il leur faut donc amplifier leurs contrariétés pour être pris au sérieux. Un peu comme dans la confession catholique où l'on s'invente des péchés pour contenter le confesseur. Avec cette conséquence : au lieu d'encourager les postulants, on en fait des êtres marqués par leurs tribulations et non pas libres, tendus vers un but. Le bon ego devient un ego souffrant, jamais un ego conquérant. Comment puiser en soi des forces nouvelles si l'on est en permanence contraint de cultiver ses vulnérabilités ? Le passé nous rive à nos déterminismes, il n'est pas un tremplin ou une étape vers un avenir à construire. La douleur devient la scène obligatoire où chacun entre en joute avec les autres dans l'exposition de ses chagrins.

La souffrance fait vendre plus que le sexe. Voyez les « *miserable memoirs* » (2007), ces autofictions pleurnichardes où l'on rivalise de confessions larmoyantes sur son propre cas pour apitoyer le chaland. Les auteurs, hommes ou femmes, décrivent les coups, les abus sexuels, la pauvreté, les parents alcooliques et violents dont ils auraient pâti. Le genre est loin d'être nouveau puisqu'il a éclos en Europe, au XVIII^e siècle, dans la littérature sentimentale en Angleterre et en France, dont le marquis de Sade déjà se moquait. Le roman de la maltraitance infantile connaît de gros tirages et influence la justice. Dans ces ouvrages très codés, il faut doser ses effets, ne pas basculer de la pitié au ridicule, « l'art est de vous peindre en victime tout en vous vendant en survivant » (John Crace). Un cancer en phase terminale n'aura de chance d'émouvoir que si vous mourez mais alors vous ne pourrez profiter de vos succès⁸. Cette tendance stérilise la fécondité de la littérature : quand elle se réduit à des confessions, toutes semblables, elle n'est plus création, elle est simple nosographie, nomenclature des humeurs chagrines. Chacun dans sa niche entonne son petit lamento convenu. S'il suffisait de souffrir pour avoir du talent, cela se saurait !

Il n'est rien, à juste titre, que nos sociétés admirent plus qu'un homme ou une femme qui a traversé de grandes tragédies, a frôlé le trépas et s'est relevé. Tel l'écrivain Sylvain Tesson, laissé pour mort après être tombé du toit d'un chalet à Chamonix en 2014. La chute qui l'a défiguré l'a aussi transfiguré. La « résilience », ce concept américain, contesté de nos jours, appliqué d'abord aux matériaux physiques, retravaillé et élargi en France par Boris Cyrulnik, a rendu ces miraculés exemplaires : c'est le seul point, nous le verrons, où le victimisme rejoint l'héroïsme. La victimologie est une sotériologie, une science du salut ; c'est sa rédemption mondaine que l'on recherche aussi à travers le statut de survivant, de trompe-la-mort.

DU BON USAGE DES MALADIES ?

Dans sa « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies » publiée en 1664, Blaise Pascal se réjouit de la destruction de son propre corps si elle permet de sauver son âme. Il a mal usé de sa santé et Dieu l'en a justement puni.

Nous le lisons avec effroi surtout quand il avoue une sorte de joie souterraine d'avoir été élu par le Créateur. La douleur est une avance sur le Purgatoire, la joie d'être brisé pour la plus grande gloire du Très Haut. Notre rapport contemporain à la maladie n'est pas moins ambigu. Quand Nietzsche écrit non sans provocation que « les inoculateurs de maladie nous semblent aujourd'hui plus utiles que n'importe quel guérisseur ou sauveur⁹ », il n'est pas loin de Blaise Pascal même s'il fustige ailleurs la guerre des malades, des vindicatifs contre les bien-portants et les robustes¹⁰. La morbidité, depuis les Romantiques, est un signe de distinction : Hans Castorp, le héros de *La Montagne magique* de Thomas Mann, est « consacré » par la tuberculose attrapée au sanatorium. Il passe d'une santé naïve à une santé réfléchie qui est conscience de la fragilité du corps et de la paix puisque entre-temps la Première Guerre mondiale a éclaté. Pour Dostoïevski, son épilepsie était une atteinte mystique à considérer avec respect. Sa vie durant, Proust a chéri autant que haï les crises d'asthme qui le terrassaient mais guidaient aussi sa plume. « Il y a des maux dont il ne faut pas chercher à guérir parce qu'ils nous protègent seuls contre de plus graves. »

Quand le corps devient notre ennemi, il fait de nous des êtres pantelants, misérables, réduits à la survie. La maladie nous révèle un être que nous ne soupçonnions pas surtout quand elle arrive dans l'enfance ; elle est alors le proche étranger qui jaillit du plus profond de nos organes et nous expulse de nous-mêmes. On « attrape » une maladie que le corps a pourtant sécrétée de lui-même et l'on fera de cette pathologie notre chose, notre possession. Elle est un maître qui nous impose ses horaires, nous confère une raison d'être puisque « la vie admet des réparations qui sont vraiment des innovations physiologiques » (Georges Canguilhem). Les patients de nos jours ne demeurent plus dans un tête-à-tête craintif avec un mandarin tout-puissant, ils partagent leurs expériences pour s'entraider, agir collectivement. La « bonne » maladie est celle qui vous tourmente sans vous détruire, que l'on apprivoise avec les années et qui vous hante à intervalles réguliers. Une compagne importune mais fidèle. Elle vous achèvera peut-être mais vous

aura accordé un long sursis. Avec elle, nous signons des armistices provisoires et nous sortons ragaillardis de chaque crise, heureux de ce répit.

Il est des gens dont la seule identité est d'être malade. On rencontre dans les hospices, les salles d'attente ces petits paquets d'infortune qui récitent leurs litanies à qui veut bien les entendre. Quand l'existence se réduit à l'énumération de ses troubles, elle est vraiment l'antichambre de la fin. Et l'on s'interroge : quand mon tour viendra, serai-je ce perroquet ressassant ou aurai-je la pudeur d'enfouir mes épreuves dans le silence ? Même si elle progresse, la médecine demeure, pour les pathologies graves, le lieu du verdict et des affres. Cette tragédie-là peut être repoussée mais non abolie. Le bon usage des maladies serait de les reléguer au plus tard dans les saisons de la vie. À défaut, il faut subir la parade monotone de leurs agressions, le génie diabolique avec lequel elles nous réduisent à un champ de ruines, jusqu'à l'abîme.

CHAPITRE 3

La souffrance produit du droit

« Je souffre, quelqu'un doit en être la cause. »

Nietzsche

Comment est-on passé de la figure héroïque de Rosa Parks luttant contre la discrimination en Amérique à celle de Greta Thunberg pleurant sur le sort de la planète ? C'est toute l'histoire du demi-siècle écoulé. En 1982, le garde des Sceaux, Robert Badinter, impose une loi en faveur des victimes, les « grandes oubliées des prétoires », et dès 1986, l'État français crée un fonds de garantie pour les cibles d'actes de terrorisme¹. Ce nouveau souci est contemporain d'un événement majeur : l'ombre immense de la Shoah propulse le déporté en paradigme du martyr au mitan des années 1980. Érigé en totem universel, celui-ci devient le prototype et l'obstacle, autant convoité que détesté. L'effondrement du communisme va disqualifier à son tour la conviction de forger l'avenir par les seules forces de la politique et de la volonté. À défaut d'un salut collectif, nous voici voués au salut individuel sous la double tutelle du droit et de la doléance.

Entre-temps, la souffrance est devenue un nouveau sacré qui méduse. Jadis lot commun à la condition humaine, elle est désormais un passeport que l'on exhibe pour intimider ses contemporains. Elle vous transforme

en être d'exception qui peut se faire valoir à peu de frais sur la scène publique. La peine ne veut plus se cacher dans le secret du cœur, elle veut s'exposer. Elle est déclarative et performative : il suffit de se dire affligé pour être cru par les autres et intronisé comme tel.

Le marché de l'affliction

Ce qui nous rendait libres depuis cinquante ans, en Europe, c'était la conjonction de la prospérité matérielle, de la redistribution sociale, de la paix et des avancées de la science. C'est à l'abri de cette quadruple enceinte que nous pouvions vivre en toute insouciance. Que ces piliers vacillent, que les périls climatiques assombrissent l'avenir, que la guerre et le terrorisme nous menacent, que revienne partout dans nos villes la grande précarité et nous voilà touchés dans nos œuvres vives. Si les classes moyennes deviennent des « classes anxieuses » (Robert Reich), si tant de gens se sentent désemparés, c'est que les arbitrages et amortisseurs classiques se sont estompés, laissant chacun face à des problèmes de plus en plus lourds. D'un bout à l'autre de la chaîne, c'est le spectre du déclassement qui menace.

Mais nous avons gardé les habitudes et la mentalité de la prospérité. Notre angoisse vient d'une réussite qui nous a engourdis. Nous sortons à peine du cocon délicieux des Trente Glorieuses et nous abordons une période de tempête avec un esprit hérité d'une époque d'opulence. Nous vivons la tragédie des cultures repues, inaptes à affronter l'adversité. Ajoutez à cela une mutation capitale : la judiciarisation de la vie quotidienne, contemporaine du grand marché de la douleur. Depuis un demi-siècle, le droit est devenu, à côté de la politique, un mode de régulation des conflits. L'affaiblissement des partis et des syndicats, l'essoufflement de ces corps intermédiaires qu'étaient en France l'Église catholique et le Parti communiste, l'indistinction croissante de la droite et de la gauche, accélèrent cette évolution.

C'est une révolution fondamentale dans la loi qui va remplacer au début du XIX^e siècle la *rédemption* chrétienne par la *réparation*. En 1804, l'article 1382 du Code civil ne considère plus la souffrance comme un accident mais comme un scandale que le droit se doit de réparer². « Tout

fait quelconque de l'homme, qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer. » Ces quelques lignes auront un effet matriciel. Un mouvement se déploie alors, qui vise d'abord les catastrophes industrielles : les collisions de chemins de fer, les éboulements de mines, les explosions de chaudières laissent les témoins abasourdis. L'outil créé par l'homme asservit l'homme à sa violence³ et se retourne contre lui. La plainte doit donc annexer un facteur inédit : l'aléa. Jusque-là, l'individu était comptable de ses erreurs et ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Mais la multiplication des risques et des accidents du travail va relativiser les défaillances personnelles et entraîner le surgissement des assurances et la modification de la législation. Tout dommage devra entraîner un péage.

C'est aux juges désormais qu'est confiée la tâche de dire la norme et l'inadmissible. À travers leurs procédures va s'élaborer la notion de préjudice. Sous l'effet des hasards technologiques et thérapeutiques, générateurs d'accidents graves, des catastrophes naturelles survenant à une échelle inconnue, nous passons d'un système de responsabilité, axé sur la faute, à un système d'indemnisation centré sur le risque où prime le souci de dédommager les victimes, de rétablir les équilibres rompus (c'est la responsabilité sans faute). Par solidarité, il s'agit de trouver des personnes morales solvables, si lointaine que soit leur implication dans le litige. Le droit civil connaissait déjà la notion de « responsable sans responsabilité » (François Ewald), il suffit d'être assuré c'est-à-dire couvert en cas d'accident ou de dégât des eaux, avec un système de bonus/malus. Avec en recours ultime, l'État comme garant suprême en cas de cataclysme national. Aujourd'hui, au nom de la protection du consommateur, les juges remontent sans fin la chaîne des personnes impliquées jusqu'à en trouver une ou plusieurs capables de payer : c'est la quête de la « poche profonde », de celui qui dispose d'assez de liquidités pour indemniser les victimes. Et comme toute vie rencontre inévitablement l'accident, la maladie, l'injustice, c'est au législateur et au tribunal qu'est confiée la tâche d'atténuer la fragilité des choses humaines.

La notion de chance perdue⁴, par exemple, lors d'une intervention chirurgicale ratée, installe le droit à la guérison comme requête fondamentale des patients. Les praticiens se protègent désormais contre la multiplication possible des litiges en faisant signer des décharges avant

opération. Le risque thérapeutique masque du côté des malades une obligation de résultat, exigée, du moins suggérée : on nous doit un bon rétablissement et si possible le retour au statu quo ante. Voyez encore en France la loi du 5 juillet 1985 (article 29) sur les accidents de la route qui impute avec justesse la faute à l'automobiliste, indépendamment des imprudences du piéton, qualifié de « véhicule faible », sans proportion avec le gabarit d'une voiture. Seule une « faute inexcusable » d'un passant, qui se jetterait volontairement sous les roues d'un véhicule, par exemple, exonérerait un conducteur. La question s'est compliquée ces dernières années avec la multiplication des vélos, trottinettes et deux-roues en ville : eux-mêmes victimes de nombreux accidents, ils n'en causent pas moins de graves blessures aux piétons car beaucoup se croient exemptés du code de la route. S'arrêter à un feu rouge est un tabou absolu en ville sans quoi aucun promeneur ne peut traverser une rue sans trembler pour sa vie. De nombreux cyclistes et motocyclistes se soustraient à cette obligation. Que peut dire la loi dans ces circonstances ? Un vélo est fragile face à un bus mais dangereux pour un marcheur. Cela entraîne une cacophonie de préséances d'autant que les cyclistes et trottinettes, à Paris tout au moins, s'affranchissent des règles ordinaires, traversent au rouge, empruntent les rues en sens inverse, grimpent sur les trottoirs, refusent de ralentir et risquent leur vie autant que celle des piétons pris par surprise. C'est le résultat d'un statut privilégié accordé aux cyclistes en raison de leur conformité aux impératifs du changement climatique. Héros de la transition, ils foncent sur le bétail humain ou les uns sur les autres sans aménité, pris dans le même vertige de la vitesse que les chauffards. Si les pouvoirs publics ne légifèrent pas sur ces « mobilités douces », marcher dans les villes restera un sport dangereux, pour les enfants comme pour les personnes handicapées ou âgées.

La République compassionnelle ?

Du côté des hommes politiques, un chef d'État qui ne se rendrait pas sur les lieux d'une catastrophe se discrédite : souvenons-nous de George W. Bush qui survola les lieux de l'ouragan Katrina en Louisiane en 2005 sans y poser le pied. Kanye West l'avait accusé d'indifférence envers les

Afro-Américains et la presse avait souligné son manque d'empathie. Non seulement, il faut accélérer les prises en charge des blessés après un incendie, un tremblement de terre, une inondation, mais la compassion est devenue une part essentielle de la vie politique. On promeut des cours d'empathie dans les classes sur le modèle danois, on multiplie les minutes de silence à l'occasion de chaque tragédie, on lutte contre le crime à coups de nounours, de larmes et de fleurs. Nous sommes entrés dans la République du fait divers sous le double signe de l'indignation et de l'émotion : l'information se résume pour les médias à recenser les morts et les assassinés. La droite souligne l'insécurité dans nos villes et nos campagnes, la gauche la passivité des opinions face aux naufrages des migrants depuis une dizaine d'années⁵. Les uns dénoncent un fait politique, les autres une diversion. Dans nos sociétés, le fait divers, c'est ce qui désespère, nous tire vers des âges obscurantistes que nous croyions révolus. Il signifie d'abord que le gouvernement ne contrôle plus les territoires et les quartiers sensibles. Il inflige à son ambition protectrice un démenti cinglant. Viols en réunion, agressions mortelles, féminicides, attentats, règlements de comptes sont des révélateurs d'un état de sauvagerie qui n'est plus contenu par le mince vernis de la civilisation et entraînent les médias, les institutions religieuses, psychiatriques, policières dans un examen de conscience douloureux.

Dans tous les cas, la commisération est partie intégrante du civisme et de la vie en société. Les gouvernements, démocratiques ou non, pratiquent le soutien affectif et moral ; le rôle de la première dame comme du président est un rôle de consolation. Contre les mauvais coups du destin, l'homme peut toujours se protéger par les grands mots, disait Hannah Arendt à propos de la tragédie grecque. Mais aux grands mots, aux nobles phrases doivent répondre de grands actes. De nos jours, le droit à l'erreur, à l'improvisation de la part de l'exécutif n'est pas permis, là où la prévision est des plus fragiles et peut faillir de deux façons : par sous-estimation des menaces ou surestimation (ce fut le cas en 2009 du virus de la grippe A H1N1). Reste qu'en période de sécheresse, de canicule ou d'inondation, il faut se tenir prêt pour le pire afin de l'éviter. Anticiper pour mieux s'adapter. C'est le but des politiques de gestion de l'urgence, en cas de cyclones, de feux de forêt massifs, de crues, de séismes que de proposer un éventail de réponses rapides afin de n'être pas pris au dépourvu. Il n'existe pas d'histoire des catastrophes évitées,

disait Raymond Aron. Mais il existe un art de rendre les catastrophes évitables : se préparer pour quelque chose qui ne se prête pas à la prévision et relève de l'incertitude, telle est la grandeur et la fragilité du politique. Mieux vaut pour les gouvernements se tromper par défiance excessive que s'aveugler par crédulité. L'objectif n'est pas seulement de diminuer la surface d'exposition aux aléas mais d'offrir une science des catastrophes comme science des ripostes aux cataclysmes disproportionnés. Mais quand certains sinistres récurrents comme les inondations du Pas-de-Calais mettent l'économie à terre, quand les compagnies d'assurances elles-mêmes désertent certaines régions soumises à trop d'aléas climatiques, la Floride des côtes par exemple, que reste-t-il aux habitants sinon à endurer ouragans et cyclones au risque d'avoir à reconstruire leur habitation tous les trois ans ou à déménager ? Le grand défi consiste à accroître collectivement notre ténacité plutôt que de subir les coups du sort dans l'impuissance.

LA DÉMOCRATISATION DU MARTYRE

Jadis poètes, artistes, peintres étaient frappés quelquefois par l'éclair du divin ou de la beauté, tel Claudel converti à Dieu le 25 décembre 1886 dans la cathédrale Notre-Dame de Paris à l'âge de 18 ans : « En un instant mon cœur fut touché et je crus. » Le citoyen contemporain peut de même se réveiller un matin et s'écrier comme une révélation : moi aussi je suis une victime. Qui sont mes bourreaux ? Le capitalisme, ma famille, la bourgeoisie, le patriarcat, le système ? Les boucs émissaires sont légion et peuvent permuter ou s'additionner. Certains sont volontaires pour servir de paratonnerre aux anxiétés de leurs contemporains. Car les promesses de la vie sont trompeuses : je ne suis jamais assez récompensé, gratifié : « Nous réclamons tous, dit Freud, des compensations à de précoces mortifications de notre narcissisme et de notre amour-propre. Pourquoi la nature ne nous a-t-elle pas octroyé le front élevé du génie, les nobles traits de l'aristocrate ? Pourquoi sommes-nous nés dans la chambre du bourgeois et non dans le palais du roi⁶ ? » J'étais fait pour un destin brillant, promis aux plus hautes fonctions. Ma carrière piétine, mes amours sont en jachère. Je ne suis pas reconnu à ma juste valeur. Mes réussites, je ne les dois qu'à moi-même, mes échecs qu'aux autres.

Moi aussi ! Dans un certain féminisme, le moi n'est admis que s'il intègre le cercle plus large d'un collectif souffrant. Cette locution enrôle tout le genre féminin dans la grande aventure du calvaire. Si une femme osait dire « Moi non plus », elle s'exclurait du cercle magique : c'est le cas d'Élisabeth Badinter, féministe et combattante de la première heure, qui a toujours dénoncé la victimisation⁷. Le statut de Réprouvée élève chacune dans les rangs d'une certaine élite, inverse le stigmatisme en gloire. Tant que les témoignages restent rares, ils sont précieux. Produits en série, ils s'affadissent, relèvent du procédé. Trop d'humiliés tuent les humiliés. Même les millionnaires à particules s'y mettent : les Mémoires du prince Harry (2023)⁸ sont un torrent de larmoiement chic qui a

produit un best-seller à l'échelle mondiale. Le petit prince et sa femme Meghan étaient Cosette ! Avec leur fortune et leur vie de jet-setters, ils en ont bavé.

La romancière israélienne Zeruya Shalev raconte que, jadis, assistante sociale dans l'armée israélienne, elle souffrait de « lacrymose », une maladie de l'identification : elle ne pouvait entendre les confidences des soldats sans pleurer⁹. Si le roman devait se résumer un jour au triomphe de l'auto-apitoiement et la philosophie au seul développement personnel, ils disparaîtraient l'un et l'autre. Révéler ses petits soucis, réécrire encore et encore le scénario papa/maman, diffuser des messages « feel good » tiendrait lieu de littérature et de réflexion. Écrire équivaudrait à une thérapie, auteurs et penseurs deviendraient des coachs de vie.

CHAPITRE 4

Les surenchères du martyr

« On dirait que les gens sont envieux des malheurs qui nous arrivent. »

Christine VILLEMIN

Le christianisme proposait la *rédemption* par la souffrance, le droit moderne lui oppose la *réparation*. C'est maintenant la *résurrection* qui est promise à qui peut s'agréger au martyrologe contemporain. Les romantiques avaient inventé le snobisme de la douleur contre le contentement du bourgeois. « Les plus désespérés sont les chants les plus beaux », disait Musset. Puisque le bourgeois est l'être satisfait par excellence, afficher sa détresse constituait un acte de dissidence en marge d'une société honnie. Seul le déchirement était beau et pouvait inspirer des œuvres majeures. Malheur à qui ne souffrait pas d'amour ou de maladie, il n'engendrerait rien de grand. Nous sommes loin aujourd'hui de ce dandysme de la blessure affichée. Si l'on étale ses plaies en public, c'est bien pour en retirer un bénéfice symbolique autant que matériel.

La nouvelle « offensologie »

Au ^{xvii}e siècle, dans la morale classique, il fallait triompher de ses passions. Désormais il est recommandé de compatir à soi-même, de

« s'écouter ». Aujourd'hui, nous sommes tous des *ombrageux* qui fulminons au moindre choc, à la moindre remarque. Ainsi du concept de micro-agressions, propre à tous les chantages, des remarques vécues comme désobligeantes, semblables au supplice de la goutte d'eau. Demander à quelqu'un, par exemple, comment prononcer son nom ou de quelle région il vient, expérience que chacun d'entre nous fait quotidiennement, relèverait d'un tel affront. « Une fois ça n'a rien de grave mais un million de fois, c'est insupportable¹ », disait l'ex-ministre de l'Éducation nationale Pap Ndiaye. L'ancienne secrétaire d'État chargée des Affaires étrangères et des Droits de l'homme sous Nicolas Sarkozy de 2007 à 2009, Rama Yade, découvrit soudain en 2021 que passer devant la statue de Colbert, l'auteur du *Code noir* qui régissait les relations entre maîtres et esclaves sous l'Ancien Régime, constituait une « micro-agression ». Sur les cartes d'étudiants de l'Université de New York, à la rubrique micro-agressions, un numéro de téléphone permet d'appeler de façon anonyme et de déclencher une enquête sur tel ou tel professeur².

En 2015, le président Obama, alarmé par la mentalité frileuse d'une partie de la jeunesse, rappelait que les universités ne sont pas des garderies où l'on dorlote les étudiants. Une nouvelle notion météorologique, le « ressenti », est entrée dans le discours officiel, d'autant plus irréfutable qu'elle est subjective et consacre la prééminence de l'affectif³. Les « experts en offensologie » (Philippe Zard⁴) exigent de réécrire les classiques pour ne pas heurter nos chérubins, infiltrer nos esprits malléables avec des idées sexistes ou racistes. Il faut expurger les mauvais livres, les mauvais films, les mauvaises peintures ou plutôt les pasteuriser pour les accommoder aux goûts du plus grand nombre.

À la guerre des consciences, chère à Hegel (« chaque conscience poursuit la mort de l'autre »), a succédé la guerre des souffrances qui s'affrontent sur la scène publique ou privée. Si tout ce qui pâtit ouvre le droit au droit, alors comment éviter que le malheur ne devienne la mesure de toute chose, *un nouveau conformisme du désespoir* ? Une fois reconnues comme telles, les catégories victimaires se déploient, chacune avec sa bannière, ses récits, ses revendications pour protester si elles se sentent moquées ou mal représentées. Il est recommandé, par exemple, dans certaines universités anglo-saxonnes, de ne plus applaudir, ce qui est source d'anxiété, mais d'agiter les mains. Cela sera moins discriminatoire

envers les sourds et les autistes. Dans les années 90 du xx^e siècle, les « Dieters United », associations de protection des obèses, avaient organisé à San Francisco des piquets de protestation devant les cinémas où se jouait *Fantasia* de Walt Disney. Motif : la danse des hippopotames en tutu ridiculisait les corpulents. À la fin du siècle dernier, le syndicat de la boucherie en France avait protesté contre l'assimilation de Slobodan Milošević au « boucher des Balkans », y voyant une touche d'opprobre contre leur métier. Impératif catégorique de toute publication, proclamation ou manifestation publique : ne vexer personne.

Prenez le casse-tête de la signalétique des toilettes : elle veut faire la chasse aux préjugés et redoute d'avoir oublié un groupe ou un sous-groupe qui se sentirait discriminé. La miction est devenue un problème politique : on intime aux hommes comme dans les années 1970 de pisser assis⁵. Il faut gommer les différences entre les sexes, faire le ménage dans les pictogrammes tout en restant lisible pour tous. Jupes ou pantalons, vulve ou pénis, couleurs bleu ou rose. Sans oublier d'agrandir l'espace toilettes au nom de la « parité urinaire » (Julien Damon). La peur de colporter un préjugé et de cautionner la société « patriarcale » en vient à occulter le souci principal de l'utilisateur : l'hygiène et surtout la propreté. Mais foin de ce problème bourgeois, il faut satisfaire chaque minorité, si minuscule soit-elle, avec la peur d'oublier quelqu'un. Et quid des personnes non blanches, des cheveux crépus, des femmes voilées et des êtres en surpoids⁶ ? Le défi est immense, vertigineux. Dans notre société d'écorchés vifs, tout groupe ou communauté peut s'insurger au nom de la défense de son image contre une allusion péjorative.

Toutes les causes, même les plus farfelues, deviennent plaidables, l'univers juridique se dégrade en vaste foire aux litiges, où les avocats, souvent propulsés par des associations, racolent en ligne ou dans les tribunaux pour gonfler leur portefeuille de clients, attiser leur colère, leur frustration. Le pressentiment d'un mal devient un mal lui-même. En octobre 2006, les passagers d'un vol Djerba-Paris qui avaient dû faire demi-tour, en raison d'un problème technique ayant causé la chute des masques à oxygène, se sont constitués en association pour réparer leur « préjudice d'angoisse⁷ ». En 2019, une fillette américaine se brûle la jambe au second degré en voiture, en Floride, en renversant une boîte de nuggets « déraisonnablement et dangereusement chauds⁸ ». Quatre ans après, la compagnie McDonald's est condamnée à lui verser

800 000 dollars. La famille réclamait 15 millions de dommages et intérêts. L'affaire en rappelle une autre ; en 1994, des jurés avaient déjà condamné McDonald's à verser 2,86 millions de dollars (environ 2 millions d'euros) de dommages et intérêts à une habitante d'Albuquerque, dans l'État du Nouveau-Mexique, qui s'était ébouillantée avec une tasse de café. Les deux parties avaient finalement passé un accord à l'amiable, comme le permet le droit.

Montée aux extrêmes

Le malheur a cessé d'être obscène, il occupe toute la scène et dès qu'il apparaît, il clôt les bouches, impose le respect. À celui ou celle qui peut s'en prévaloir, les règles de l'éthique ordinaire ne s'appliquent plus, il est aurolé de toutes les vertus. Ce pourquoi les cours de la Bourse des déshérités sont fluctuants et varient selon le temps et l'actualité. Décrocher ce titre et surtout le conserver constitue une gageure. Quoi qu'on fasse, ce sera toujours au détriment d'autres opprimés qui ne bénéficient pas de la lumière publique. Dis-moi qui sont tes victimes de prédilection et je te dirai qui tu es : pour le Vatican, ce sont les migrants, beaucoup plus que les chrétiens d'Orient, pour les écologistes, la planète. « La Terre s'émeut », disait Michel Serres, la Terre se soulève, disent les activistes du même nom. Pour d'autres encore l'animal, « cet autrui de tous les autrui » (Claude Lévi-Strauss), traqué dans la chasse à courre, torturé dans les abattoirs, mis à mort dans la corrida. Le 21 janvier 2021, Karima Delli, députée européenne écologiste, et Julien Bayou avaient déposé une gerbe du « cerf inconnu » en gare de Chantilly, alors qu'un cervidé avait été poursuivi jusque sur les voies par la meute d'une chasse à courre. Pour d'autres, les parias du jour sont les Ukrainiens en butte à l'impérialisme russe, ou les Kurdes ou les Yézidis. Remarquons que les Palestiniens font un retour en grâce remarqué, depuis la guerre à Gaza de l'automne 2023. Mais ce retour risque d'être éphémère si leur cause reste associée au terrorisme. On peut s'agréger à la grande tribu des stigmatisés par contagion, par contiguïté, par solidarité avec des opprimés dûment estampillés : ainsi l'association des Poler Bears, pratiquants du pole dancing à l'Université de Brown, a-t-elle cosigné un manifeste pour la Palestine, c'est-à-dire le Hamas, tout comme les LGBT

et les féministes, intersectionnalité oblige⁹. Si les vrais crucifiés pullulent avec les faux, c'est en raison de la foule innombrable des candidats au statut.

Nous avons en Europe comme aux États-Unis une classe politique qui, au moindre soupçon de corruption ou d'incompétence, hurle à l'innocence bafouée (ce qui n'est pas toujours faux puisque les magistrats, en politisant leurs enquêtes, sont soupçonnés de pratiquer la chasse aux sorcières). Aux États-Unis, c'est l'ancien président Donald Trump, menacé d'inculpation par le pouvoir judiciaire, qui traite le procureur de New York d'« agent de la Gestapo » tandis que ses partisans le comparent au Messie. Silvio Berlusconi, poursuivi pour des affaires diverses, n'avait pas hésité, lui non plus, à s'assimiler au Christ lors d'un meeting électoral à Ancône en février 2006 : « Je suis le Jésus-Christ de la politique, une victime patiente qui supporte tout, qui se sacrifie pour tous. »

Nous avons en France des syndicats, des organisations ouvrières, paysannes, écologistes, des ONG violentes ou des factions d'agitateurs qui se permettent de mener des jacqueries de type insurrectionnel, de brûler des bâtiments publics mais refusent d'être jugés. On a vu en 2018 des Gilets jaunes, au nom de la sainte colère du « Peuple », détruire des monuments, saccager l'Arc de Triomphe, menacer de mort le président de la République, frapper sauvagement les forces de l'ordre (lesquelles ont aussi éborgné et blessé un certain nombre d'entre eux) sans être inquiétés outre mesure ni avoir à rembourser les dégâts occasionnés. Le droit de manifester et d'exprimer sa juste rage est sacré surtout quand la noblesse de la cause (la planète en danger, le peuple martyr) exonère la brutalité des moyens.

En France, où la violence est une tradition millénaire, l'émeute est toujours investie d'une connotation positive en souvenir de la Grande Révolution, des journées de 1830, 1848 et de la Commune de Paris (1870). Le réchauffement climatique, la crise du monde rural, ouvrier, les difficultés des transporteurs routiers, des éleveurs, les banlieues « asservies » justifient a priori les déprédations commises. La foule, « cette âme collective indépendante des individus qui la composent » (Sigmund Freud), est toujours innocente et insolvable, la plèbe en furie

est une divinité indomptable, et malheur à qui oserait ensuite lui demander des comptes, surtout devant un tribunal. Les catégories insurgées échappent au droit commun.

En inversant la première phrase d'*Anna Karénine* de Tolstoï, on pourrait dire : « Tous les malheurs se ressemblent à leur façon, les bonheurs seuls sont uniques. » En matière de misérabilisme, un mimétisme identique affecte les extrémistes de droite et de gauche, en Europe comme aux États-Unis. Tous reprennent le discours défensif de l'esclave, du colonisé qui se bat pour sa survie : ainsi du concept laborieux de « francocide » émis par Éric Zemmour à propos du meurtre bestial d'une petite fille de 12 ans par une jeune femme algérienne. Il faut transformer un fait divers atroce en symptôme d'une guerre de civilisation. La tendance est de tirer le raisonnement vers l'extrême pour apitoyer le chaland. Déjà en 1993 à Dijon, Jean-Marie Le Pen, alors que se déroulait une guerre en Bosnie, voyait les Français souffrir d'épuration ethnique et deux années auparavant il avait utilisé le mot de « génocide culturel » au moment où la gauche gouvernait car elle « imposait un art socialiste ou conforme digne du docteur Goebbels¹⁰ ». Il faut attirer l'oreille de l'électeur et plus le propos est gros, plus il séduit (ou repousse). Aujourd'hui comme hier, c'est le référent nazi qui est inlassablement repris, le vocabulaire de la Seconde Guerre mondiale est recyclé *ad nauseam* à propos de tous les sujets. La même chose se produit à gauche avec les groupes dits « antifas », ces fascistes à l'envers, qui se contentent de faire le coup de poing contre quiconque leur déplaît, y compris les crèches de Noël¹¹. Le florilège d'insanités proférées par certains responsables laisse perplexe : on ne distingue plus le possible du probable, l'éventuel du réel. Une députée du parti La France insoumise, Mathilde Panot, n'avait-elle pas laissé entendre qu'Emmanuel Macron était pétainiste¹² ? Elle le comparera ensuite en mars 2023 à Caligula !

Le procédé est ancien et se renouvelle avec une belle constance : partout fleurit l'imposture victimaire. Souvenons-nous de Céline, antisémite forcené, collaborateur actif qui se lamente en 1957 sur sa condition, s'autodésigne comme un paria, regarde les épreuves des Juifs comme des broutilles à côté de ce qu'il endure, grâce à quoi il peut continuer à les exécrer en toute bonne conscience. S'il n'a pas eu le prix Nobel, c'est qu'il est un vrai Français, lui, pas un de ces métèques qui ont tout envahi : « Encore je me serais appelé Vlazine, Vlazine Progrogrof...

je serais né à Tarnopol-sur-Don... mais Courbevoie Seine !... Tarnopol-sur-Don, j'aurais le Nobel depuis belle !... mais moi d'ici, même pas séphardim !... » (*D'un château l'autre*).

C'est une vraie prix Nobel, de nos jours, Annie Ernaux, qui profite de sa distinction pour se poser en victime exemplaire. Rappelant qu'elle écrit pour « venger sa race et son sexe¹³ », c'est-à-dire ses origines ouvrières, « réparer l'injustice sociale de sa naissance » et sa condition de femme, elle souligne que rien ne peut effacer les brimades subies depuis l'enfance. Concédant que son prix est une victoire collective pour toutes celles qui souffrent, elle se voit comme une « transfuge de classe », une « immigrée de l'intérieur » qui a rompu avec le bien-écrire des dominants. L'étonnant dans son cas, c'est que le succès, loin d'éteindre la colère, la ravive. La rage lui tient lieu de boussole : les honneurs plus les larmes, la fortune plus la rancœur. Le privilège absolu, le Nobel, les ventes faramineuses par millions, la transfigurent en serve. Admirons cet art étonnant de transformer des privilèges en malédiction ! Une victime qui réussit reste une victime qui porte jusqu'au terme les stigmates de sa condition. Malgré un talent indéniable, elle a écrit d'excellents livres, elle a cédé à cette maladie de l'âge qui se nomme l'amertume. Comment ne pas songer ici à la belle phrase de Marc Aurèle : « La meilleure façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler. »

C'est encore une poignée d'universitaires, dont François Héran et Éric Fassin, qui dans *Le Monde*¹⁴ se disent victimes des menaces de l'ultra-droite et redoutent d'être les nouveaux Samuel Paty de l'Éducation nationale. On rirait de cette fausse équivalence si elle n'était obscène et si l'un des signataires, François Héran, ne s'était ingénié dans les médias à salir la mémoire de Samuel Paty¹⁵. Par un curieux retournement, les heureux et les puissants veulent aussi appartenir à l'aristocratie de la marge, former de nouvelles castes de déçus. Le vrai notable de nos jours est celui qui pose au dissident, le vrai maître celui qui appelle à piétiner les maîtres. Pourquoi vouloir à tout prix ressembler à un exploité quand on est un nanti ? Pour cumuler l'aisance de l'opulent avec le prestige sulfureux du damné, faire tomber sur soi la lumière grandiose du supplice, donner à la monotonie de sa vie la beauté d'une épopée.

Nazi, mon doux nazi

Qu'est-ce qu'une plainte recevable ? Un récit qui rapporte une infraction évidente sans outrepasser les règles de la crédibilité. Il faut que le dommage soit ressenti par tous comme un outrage. D'où la tentation d'exagérer le mal subi pour gagner les cœurs. De façon générale, pour qu'une cause passe dans l'opinion, il faut offrir de soi une vision misérabiliste seule à même de vous gagner des sympathies. Quand est survenu le Covid, beaucoup d'esprits ont voulu traduire les responsables politiques en justice pour manque de prévention et de réactivité. Il suffisait de remplir une plainte en ligne sur un formulaire téléchargé pour produire un effet de masse de plusieurs milliers de plaignants et déclencher des poursuites. En 2021, une délégation de militants d'extrême gauche se rend à La Haye afin de poursuivre Emmanuel Macron pour « crime contre l'humanité » et « violations des droits de l'homme » en raison des mesures prises durant le confinement. En France, l'ex-ministre de la Santé Olivier Véran et l'ancien Premier ministre Jean Castex ont été visés pour non-assistance à personne en danger, homicides et blessures involontaires au moment du déclenchement de l'épidémie. L'ancienne ministre de la Santé, Agnès Buzyn, a été traduite devant la Cour de justice de la République en 2021 pour « mise en danger de la vie d'autrui ». Tous ces responsables auraient dû, selon leurs détracteurs, mettre en place, dès le premier jour, les mesures adéquates, planifier la riposte, comme s'ils disposaient des informations nécessaires à combattre ce virus inconnu. Malgré les très nombreuses erreurs de gestion, on ne peut reprocher à des ministres d'avoir ignoré des éléments scientifiques devenus clairs un ou deux ans après. Mais la cohorte des indignés veut absolument s'acharner sur quelques personnalités quand elle ne les accuse pas d'avoir sciemment déclenché l'épidémie pour enrichir « Big Pharma », vendre les vaccins, et par là, mieux contrôler les populations grâce à un système de puces injectées.

Comment oublier les énormités proférées en France métropolitaine et aux Antilles par les opposants à la vaccination durant la crise du Covid, dans une alliance qui va de Florian Philippot à Marine Le Pen, Nicolas Dupont-Aignan et Jean-Luc Mélenchon, le fameux pacte rouge brun ? Ils se sont prononcés successivement pour l'hydroxy-chloroquine, puis contre le vaccin et enfin contre le pass sanitaire. Florian Philippot sur LCI fustigeait « cette société complètement dingue où l'on est mis en

esclavage, domestiqué comme peuple (...) On nous enlève nos libertés. On va nous enlever quoi demain ? L'argent liquide ? La maison individuelle¹⁶ ? ». Des associations ont demandé une journée d'hommage pour les personnes décédées du Covid 19. En Pologne, un slogan brandi par des manifestants d'extrême droite, « Le vaccin rend libre », en écho à l'inscription sur le fronton du camp d'Auschwitz « Le travail rend libre », a provoqué un tollé¹⁷. Sur le Mont-Valérien près de Paris, haut lieu d'hommage à la Résistance, une inscription « AntipaSS » est taguée avec les deux S inclinés de SS.

À Toulon, une autre affiche montre Emmanuel Macron grimé en Adolf Hitler avec ce texte « Obéis, fais-toi vacciner ». Le pompon revient, hélas, à un philosophe révisionniste, Giorgio Agamben, qui voit le nazisme partout sauf dans le nazisme : dans les camps de rétention des migrants comme dans le confinement imposé à l'occasion du Covid, « cette supposée épidémie », cette « sorte de grippe¹⁸ » qui a justifié l'état totalitaire d'exception. Autant d'exemples qui permettent à de nombreux protestataires de passer sans encombre le point Godwin. Si votre adversaire est un nazi, cela fait de vous un déporté superlatif, un maudit à la puissance carrée. Aucune relation directe a priori entre les différents exemples énoncés précédemment, entre la fureur d'une certaine catégorie de citoyens ou d'artisans et les diatribes de tel ou tel tribun, sinon que du haut au bas de l'échelle sociale, des notables aux marginaux, tout le monde se bat pour occuper « la place la plus désirable, la place de la victime¹⁹ » (René Girard). Ce sont donc bien les usages et l'état d'esprit qui, en France comme en Europe, nous poussent sur la pente d'une jérémiade généralisée.

Crédits d'indulgences !

La grande aventure de la modernité depuis les Lumières, c'est l'émergence des dominés, femmes, enfants, juifs, noirs, esclaves, colonisés, homosexuels sur la scène publique, la possibilité pour chacun d'accéder à tous les privilèges d'une citoyenneté ordinaire. Mais si l'on pose au préalable que certains groupes, jadis défavorisés, doivent bénéficier d'un avantage structurel, ils seront tentés de se constituer en

lobbies d'opprimés professionnels dont le statut se transmet automatiquement des parents aux enfants, comme un titre de noblesse. Ainsi aux États-Unis, si l'on en croit la « Théorie critique de la race²⁰ », naître blanc (ou juif ou asiatique) fait de vous un dominant à vie quelles que soient vos opinions, naître non blanc un dominé quels que soient vos revenus. La souffrance est un mal, elle est aussi une rente que l'on peut faire fructifier.

Parce que, historiquement, certaines communautés ou peuples ont été asservis, enchaînés, exterminés, les individus qui les composent, même des siècles après, jouiraient d'un crédit d'indulgence pour l'éternité et obtiendraient en naissant un portefeuille de griefs à faire fructifier. Se dire victime, c'est se doter du double pouvoir d'incrimination et de réclamation. Chacun de nous pourrait remonter dans son arbre généalogique et trouver, qui un exploité, qui un serf ou un pendu pour expliquer sa misère présente. Le principe de la démocratie, c'est que la faute comme la blessure s'arrêtent à celui qui l'a commise ou subie : le fils d'un gangster n'est pas un gangster, le fils d'un déporté n'est pas un déporté, même si la mémoire des traumatismes reste vive. Aucun enfant ne naît coupable ou victime du fait de ses aïeux. L'humanité recommence avec chacun de nous et je ne porte pas en moi les stigmates de mes ascendants. J'ai une histoire familiale, je ne suis pas cette histoire, il est en mon pouvoir de l'emmener ailleurs. Comment concilier le souci de la liberté et la prise en compte de l'héritage ? L'obsession ethnique des origines, dans une certaine gauche et une certaine droite, est à cet égard révélatrice : chaque individu serait la somme de ses ancêtres, rien de plus, rien de moins. Nul n'échapperait à ses déterminismes sociaux ou pigmentaires. Voyez ces activistes blancs aux États-Unis qui se sont agenouillés pour laver les pieds de militants noirs, après la mort de George Floyd, au printemps 2020 : ils voulaient expier les fautes de leurs aïeux même si eux-mêmes n'avaient pris aucune part à l'esclavage ou à la ségrégation. Le combat politique a ceci de radical qu'il remet les compteurs à zéro : il forme a priori des hommes et des femmes libres et égaux, fiers des droits acquis, des conquêtes réalisées.

Remarquons que le mot d'ordre de Joseph Pulitzer, fondateur du prix du même nom, dans son testament en 1904, censé récompenser l'excellence dans le domaine du journalisme, de la fiction, de la musique : « Réjouir les affligés, attrister les puissants », ressortit plutôt

au ressentiment qu'à la justice. Une fois les puissants démoralisés et humiliés, en quoi le sort des laissés-pour-compte serait-il meilleur ?

Un privilège à l'envers

La victimisation est la version doloriste du privilège, elle permet de refaire une généalogie à partir d'une oppression réelle ou imaginaire. Elle suggère que la loi s'applique à tous sauf à moi, que je suis fondé à me soustraire à tous les réseaux d'obligations et de réciprocité qui forment la vie en société. Comme la particule du noble, elle est une distinction qui se délègue de père en fils, de mère en fille, le nouveau sang bleu qui vous intronise dans l'une des deux seules noblesses que reconnaissent les démocraties, celle du mérite, celle des blessures. On devient par exemple « descendant d'esclave²¹ » (Johann Michel) comme on devenait femme chez Simone de Beauvoir, avec une ancestralité reconstruite qui insistera sur la lutte des « marrons », ces captifs révoltés contre leurs maîtres. Les entrepreneurs victimaires sont d'abord des entrepreneurs de mémoire qui ravivent un passé douloureux pour s'en prévaloir et se rassembler. C'est une aristocratie de dolents qui esquisse un système de castes à l'envers où le fait d'avoir subi un préjudice remplace les avantages de la naissance : combien de nos intellectuels ou hommes politiques s'enorgueillissent de leur humble naissance, de leur modeste extraction²². Il faut prouver qu'on fait partie du peuple du simple fait de sa naissance, qu'on est issu de ce corps mystique des républiques modernes et donc fondé à s'exprimer, au contraire des privilégiés qui usurpent la parole.

Dans nos sociétés de l'aisance grincheuse, le choix de la victimisation signale toujours un échec politique quand il ne masque pas une insatisfaction structurelle de la part des privilégiés. Voyez la catégorie des « jamais contents » même lorsqu'ils gagnent, telle la chanteuse Yseult, lauréate à 26 ans d'une Victoire de la musique, qui a commenté son trophée en gémissant à la télé « qu'on ne veut pas nous laisser prendre l'ascenseur social », à nous les Noirs en surpoids. On est là au summum de la culture gnangnan²³, de l'individu geignard que tout afflige, même ses succès. Les politiques préférentielles en faveur des minorités « nous envoient le message qu'il y a plus de pouvoir dans nos

souffrances passées que dans nos accomplissements présents²⁴ », comme le dit l'essayiste afro-américain Shelby Steele. Il deviendrait ainsi inutile de chercher à s'épanouir aujourd'hui, le traumatisme de la traite et de la ségrégation pèserait trop lourd pour être surmonté. Si les États-Unis songent à atténuer ou effacer la discrimination positive, c'est bien que ce correctif temporaire des inégalités, qui pénalise avant tout les Asiatiques, ne devait être que provisoire avant de placer tous les citoyens sous la même loi. Ce sont d'ailleurs en majorité des intellectuels afro-américains, le linguiste John McWhorter, l'économiste Glenn Loury, l'écrivain Thomas Chatterton Williams, qui protestent contre la commisération dont bénéficient leurs compatriotes noirs de la part des élites libérales blanches et y voient une forme de mépris et de discrimination renforcés²⁵.

Damné de la terre pourrait devenir une profession héréditaire : des dynasties de spoliés et d'outragés traverseraient les âges flanquées de leurs prérogatives et de leurs progénitures. Au risque de voir la position de la victime confiner à la posture voire à l'imposture, les habiles étant passés maîtres dans l'art de faire contrebande de condition. Alors le droit comme protection des plus faibles disparaîtrait derrière la chicane comme promotion des plus rusés, laissant aux malheureux le triste privilège de répondre de leurs actes et d'être jugés en conséquence.

PLAINTE ET PRIÈRE

Les Anciens jugeaient indigne d'un homme de se lamenter, de pousser cris et gémissements, de se laisser terrasser par la douleur²⁶. Nos démocraties modernes se signalent à l'inverse par l'omniprésence d'une plainte dont les cahiers de doléances de la Révolution française restent la matrice. C'est un cri immémorial qui franchit les siècles et parle du malheur d'exister. Se plaindre, c'est jeter ses infirmités au visage de l'autre comme s'il en était responsable du seul fait de les entendre, nul n'y échappe, c'est un excellent moyen de ne rien changer à son mode de vie. On grommelle, on maugrée, on rouscaille, les râleries prolifèrent comme chiendent. Grande différence entre les Anglais et les Français : les premiers ont une force d'âme qui leur permet d'intérioriser l'adversité. Ils ont été longtemps en Europe le seul rempart au nazisme même s'ils n'ont pas échappé à la vague populiste au moment du Brexit.

Prier, à l'inverse, c'est s'élever, chercher une source de lumière, réfléchir en psalmodiant. Il y a des oraisons machinales et des oraisons inspirées : on marmonne les premières comme un flux automatique, on puise dans les secondes une résolution ferme. La prière peut être une stratégie de l'orgueil, la certitude que Dieu doit s'intéresser à nos petits tracassés. Comme s'il n'avait rien d'autre à faire entre 9 milliards d'hommes qu'à nous écouter, nous particulièrement. La force du Seigneur, c'est son silence. Nous

émettons un monologue très prolix à un Absent. À moins d'imaginer un « Dieu frappé d'Alzheimer » (Guéorgui Gospodinov) qui efface instantanément les murmures et les reproches que lui adressent les créatures.

Freud notait dans la plainte une dimension juridique, se plaindre c'est porter plainte contre autrui, le monde, le sort. Il existe même une « sororité des plaintes » quand plusieurs personnes se confortent dans la légitimité de leur lutte, en regroupant leurs griefs. Si la prière peut être silencieuse, la récrimination est toujours bavarde. Problème majeur de nos démocraties occidentales : nous avons perdu en partie nos défenses immunitaires. Nous ne sommes capables ni de nous réjouir, ni d'encaisser. Nous séjournons dans ce registre moyen : la doléance, la réclamation perpétuelle. N'assommez pas vos proches avec vos pleurnicheries. Exaltez-les, au contraire, avec vos projets, vos joies.

On prie aussi collectivement, c'est une communion vers le haut, une effusion qui rend meilleur, convoque des forces supérieures. Tout devient adoration à l'être fervent qui ne se lasse pas d'admirer. Mystère de l'oraison : elle ne sert à rien, elle est donc essentielle. Elle est remerciement d'exister, exaltation de la beauté du monde, louange au Très Haut au contraire de la jérémiade qui est le cri des créatures mal élevées. « Je vais en ce moment tous les matins faire ma prière, mon crayon en main, devant un grenadier en fleurs », Matisse en 1947.

DEUXIÈME PARTIE

*Les concurrences victimaires*¹

CHAPITRE 5

Les voleurs de souffrances

« Nous exigeons que l'esclavage et le colonialisme soient reconnus comme double holocauste et crimes contre l'humanité et nous exigeons réparations de la part de l'Occident pour le pillage des matières premières, le déplacement forcé des populations, les traitements inhumains et la pauvreté actuelle de l'Afrique, fruit de cette histoire de crimes et de spoliations. »

Alioune TINE, porte-parole des ONG africaines à Durban, 2000

En 1943, deux juristes juifs, Raphael Lemkin et Hersch Lauterpacht, réfugiés l'un à Londres, l'autre aux États-Unis, insistent auprès des Alliés pour qualifier avec précision le type de barbarie à laquelle se livre l'Allemagne nazie : l'extermination de groupes entiers sur la base de la race, de la croyance ou de l'ethnie. Lemkin invente le terme de *génocide*, Lauterpacht celui de *crime contre l'humanité*. À Nuremberg, en 1947, c'est le premier terme, plus puissant, qui triomphe. Lauterpacht redoute déjà que cet emballement n'entraîne une bataille entre victimes, le crime contre l'humanité apparaissant comme un moindre mal¹. À juste titre. Car le « désir d'être reconnu comme victime d'un génocide est devenu une composante essentielle de l'identité nationale », explique le juriste franco-britannique Philippe Sands. Ce mot connaît depuis 1947 un emballement fantastique, il est accaparé à tort et à travers par tous les

peuples ou minorités qui subissent des persécutions. Être intronisé en cible d'un génocide a une condition : la rareté des candidats. Dès lors qu'ils prolifèrent, ils rencontrent dans leurs pairs leurs meilleurs ennemis. Dans cette compétition, l'être à éliminer n'est plus l'opresseur mais celui dont la souffrance offusque la vôtre. Les assemblées de l'ONU ressemblent à cet égard à une vaste agora où les peuples lésés veulent faire entendre leur voix, quitte à surjouer leurs malheurs pour éclipser ceux du voisin.

La Shoah, c'est moi, c'est nous, c'est pas toi

À San Francisco, en 2021, des militants de Black Lives Matter affichent devant leur stand : « De 1619 à 1861, plus de 15 millions d'Africains ont été vendus en esclavage et plus de 35 millions tués par les négriers, ce qui fait de la traite le plus grand holocauste que le monde ait jamais connu. » 35 millions, qui dit mieux ? Les Juifs peuvent aller se rhabiller avec leur Shoah à 6 millions. Déjà le néonazi afro-américain Luis Farrakhan expliquait : « L'holocauste des Noirs fut cent fois pire que celui des Juifs. » Mais en ce domaine les champions du monde restent les Russes : en 2017, une commission de la Douma réévalua le nombre de pertes entre 1941-1945 et passa arbitrairement de 27 millions, montant officiel entériné par les historiens, à 42 millions (23 millions de civils et 19 millions de militaires). Invérifiables et donc douteux, ces chiffres du calvaire russe visent à imposer au monde entier « et en particulier aux Occidentaux, une sorte de supériorité politico-morale de la Russie² » (Stéphane Courtois). L'escalade dans la quantité est une méthode d'intimidation pour obtenir la palme du Damné dans la compétition mondiale : dans une planète saturée par la surpopulation et abreuvée de crimes de masse, on ne s'émeut plus à moins de quelques millions. Nous plaçons la barre si haut qu'en dessous de ce seuil, un crime nous laisse froid. Nous le disqualifions de n'être pas à la hauteur. L'extravagance mathématique est ici au service d'une volonté de puissance à peine masquée. Comme l'écrit la poétesse russe Maria Stepanova, « le passé est un culte séculier qui se nourrit de sacrifices humains ». Mais la Shoah, de par son énormité, continue à surplomber toutes les luttes. N'est-ce pas Mahmoud Abbas, actuel président de

l'Autorité palestinienne en Cisjordanie, qui, devant le chancelier Scholz, accusa Israël d'avoir commis 50 holocaustes contre les Palestiniens, propos qu'il a retirés ensuite (17 août 2021), les jugeant peut-être excessifs ? Il les réitérera pourtant devant le secrétaire d'État américain Anthony Blinken, le 5 novembre 2023, en déplacement en Cisjordanie, en évoquant les bombardements israéliens sur Gaza. Produit à la chaîne, le terme finit par perdre toute signification.

« Ils attendaient le pire, ils n'attendaient pas l'inconcevable³ », disait des déportés Charlotte Delbo, ancienne résistante envoyée à Auschwitz et Ravensbrück (où elle échangera une ration de pain contre *Le Misanthrope* de Molière qu'elle apprendra par cœur pour tenir). La révélation des camps fut vécue après 1945 comme un trou noir de l'esprit, un abîme où sombraient à la fois la raison et l'espérance. Désormais, nous inversons le point de vue, nous considérons le pire comme toujours sûr ; à la première atrocité, c'est la montée aux extrêmes. Il ne peut se produire qu'Auschwitz, la même horreur, toujours et partout réitérée, quelles que soient ses incarnations contingentes. Même le système économique serait une forme de génocide, si l'on en croit la sociologue Monique Pinçon-Charlot : « L'objectif conscient et déterminé (des capitalistes), c'est bien d'exterminer la moitié la plus pauvre de l'humanité avec l'arme terrible qu'est le dérèglement climatique⁴. » Le mot, galvaudé, se vide de son sens.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, la souffrance juive est devenue l'étalon de référence et la Shoah l'événement fondateur à partir duquel penser le crime contre l'humanité : « Les victimes d'Auschwitz, a très bien dit Paul Ricœur, sont, par excellence, les délégués auprès de notre mémoire de toutes les victimes de l'Histoire. » Mais les Juifs ont démerité de ce titre et nombreux sont les groupes ou les minorités qui ne veulent pas entendre parler de délégation. Ils se veulent les nouveaux titulaires de l'étoile jaune et voient dans le génocide non le summum de la barbarie mais l'occasion d'une élection par le malheur. Le cauchemar du nazisme est devenu le rêve de nombreux peuples : ça n'est plus une appropriation culturelle mais une appropriation mémorielle. Se dire l'objet d'un nouvel holocauste permet de braquer sur son cas le projecteur le plus puissant. Difficile toutefois de réclamer un titre de propriété quand tant de prétendants se battent pour être sur la liste. Le Juif devient alors le rival à abattre, il usurpe une place qui devrait revenir

de droit aux Noirs, aux Palestiniens, aux musulmans, aux salafistes, aux femmes, aux indigènes, aux peuples premiers, etc.

Pendant longtemps, on a tenté de maintenir entre les divers modes de tuerie des frontières étanches : peine perdue. L'indistinction des offenses est pourtant en elle-même une offense contre l'esprit et bouleverse l'intelligibilité des violences humaines. Il faut apprendre à distinguer un délit d'un crime, un homicide involontaire d'un meurtre prémédité, un génocide d'un crime contre l'humanité, un crime de guerre d'un ethnocide, un carnage en face à face d'un carnage à distance, un écocide d'un urbicide, autant de catégories de forfaits qui ne relèvent ni de la même logique ni de la même sanction⁵. Certains chercheurs les rangent sous la catégorie générique de massacres (Jacques Sémelin⁶) perpétrés pour terroriser et subjuguier. Ce genre de classification est intolérable pour les victimes mais indispensable pour les enquêteurs, les politiques, les historiens, les juges soucieux d'établir une échelle des peines.

Dans cette optique, la Shoah devient un crime-écran qu'il faut dérober à ceux qui s'en réclament. Face à elle deux attitudes sont possibles : l'identification ou l'expulsion. Le risque existe que l'Holocauste soit perçu comme le seul malheur des Juifs, si singulier qu'il en devient incommunicable et ne concerne qu'une minorité du genre humain⁷. Arraché à son époque, l'événement se contente de confirmer l'élection maudite du peuple mosaïque, « un chapitre glorieux de notre histoire éternelle », comme l'a écrit Elie Wiesel. C'est un désastre hors du temps et qui congédie le reste de l'humanité. Comment alors tirer la moindre leçon de cet épisode s'il est absolument incomparable avec le présent ? Le passé ne peut plus rien nous enseigner pour l'avenir (Tzvetan Todorov⁸). Mais la place du génocide est si éminente que chacun rêve de s'y installer à son gré. Comment en déloger les primo-occupants ? Soit en élevant son propre malheur au rang de crime majeur, soit en minimisant l'ampleur du judéocide. Ainsi, quand le pape Jean-Paul II en 1991, en Pologne, assimile l'avortement au génocide nazi (la Diète polonaise venait de voter la dépénalisation de l'avortement) et parle d'« un nouveau cimetière des victimes de la cruauté humaine, le cimetière des enfants non nés » et d'une « extermination légale », il s'égaré dans une comparaison outrée. On ne peut toutefois le suspecter d'antisémitisme, lui qui, dans une allocution à la Grande Synagogue de Rome le 13 avril 1986, avait déclaré : « Vous êtes nos frères préférés et d'une certaine

façon nos frères aînés » et sera l'artisan, après Jean XXIII, de la réconciliation judéo-chrétienne. Il se perd juste dans ce qu'on a nommé la querelle des « appellations contrôlées ».

Mais pour une majorité, la Shoah est un magot symbolique qu'on ne doit surtout pas laisser aux seuls Juifs. On va y installer à la place tous les suppliciés, Amérindiens, esclaves, Africains, Palestiniens de Gaza, gays, etc. On ne banalise pas le génocide, au contraire, on reste fasciné par ce mal absolu qui devrait bénéficier à d'autres groupes plus méritants. À cet égard, le négationnisme d'un Robert Faurisson ou du gouvernement turc relève du troc symbolique : l'on dénie l'existence des chambres à gaz (ou de l'anéantissement des Arméniens) pour mieux accabler ceux qui s'en revendiquent. Les Juifs dissimulent leurs crimes au Proche-Orient derrière le paravent de l'Holocauste, les Arméniens cachent leur complicité avec les ennemis de la Turquie en 1915. L'enjeu est de taille. Peut-être faut-il changer l'enseignement des crimes de masse et entrer dans cette histoire non par l'apitoiement sur les victimes mais par l'étude de leurs bourreaux (Iannis Roder⁹). La grande supériorité du malheur sur le bonheur, c'est qu'il procure un destin. Lui seul nous intronise dans une nouvelle aristocratie. Mais dans ce cadastre mental, les places sont chères : c'est un club très privé dont il faut éloigner les membres indéliçats, les prétendants plagiaires ou pastiches. Le victimisme est un darwinisme impitoyable.

Hitler comme vérité de l'Occident

Tout se passe comme si Hitler s'était précédé lui-même de plusieurs siècles et se prolongera dans l'avenir, seule et unique figure du diable jusqu'à la fin des temps. Le Troisième Reich n'est pas ce régime arrivé par les urnes et la force en 1933 puis disparu sous les coups de boutoir de l'Armée rouge et des Alliés dans les décombres de Berlin en mai 1945, il est la matrice de l'histoire européenne ou pour le dire autrement son vrai visage. C'est ainsi que des historiens réclament pour les Africains, les Arabes, les Sud-Américains le privilège de l'antériorité. Hitler était déjà chez Cortès, Pizarro, le général Bugeaud, Savorgnan de Brazza, Livingston et Stanley. « Il existe une relation dynamique entre la destruction des indigènes d'Amérique, l'anéantissement des Noirs et la

politique d'extermination introduite par les nazis en Europe dans la première moitié du ¹⁰xx^e siècle », soutient l'avocate colombienne installée en France, Rosa Amelia Plumelle-Uribe.

Le raisonnement est ancien et date du *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire paru en 1950 : le poète martiniquais avertissait « le très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du ¹¹xx^e siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique ». Le propos est fort et se poursuit ainsi : « que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens ; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies, de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne ». Aimé Césaire s'est peut-être laissé emporter ici par la rhétorique. Le colonialisme et l'esclavage transatlantique avec leurs crimes incontestables ne sont pas de même nature que l'extermination programmée d'un peuple. Rien qu'au ¹²xx^e siècle, il y eut, commis par l'Empire ottoman, deux génocides, celui des Arméniens en 1915 et celui des Assyro-Chaldéens en 1915-1918, au Cambodge l'auto-épuration des Khmers rouges (1975-1979), en 1994 le génocide rwandais commis par les Hutus contre les Tutsis sans oublier de nos jours l'ethnocide culturel des Ouïghours par le pouvoir chinois et celui des Rohingyas par la Birmanie. Autant de crimes de masse perpétrés par des non-Occidentaux. L'obsession sur la couleur blanche est la faiblesse congénitale du mouvement décolonial qui s'est contenté de renverser le discours impérialiste pour mieux accuser les puissances européennes¹¹. Tous les peuples, tous les empires sont capables de la même ignominie, telle est la terrible vérité que nous affrontons depuis les indépendances : le seul tort de l'Occident est d'avouer ses forfaits quand les autres les dissimulent. Ils sont nombreux depuis Aimé Césaire à vouloir accrocher les wagons de la colonisation, en Algérie, en Afrique ou en Asie, au grand train de la

Shoah pour en transposer terme à terme le vocabulaire, l'ambiance, l'esprit.

The West versus the Rest (Samuel Huntington) : l'Occident contre le reste du monde, disait jadis le politiste américain. Ce raccourci est abusif. Tous les opprimés n'ont pas les mêmes intérêts. Par hostilité à l'Iran qui veut l'anéantir, Israël aide massivement la dictature azérie qui attaque l'Arménie et veut lui voler son territoire. Laquelle Arménie est alliée à l'Iran qui lorgne sur une partie de l'Azerbaïdjan. Les Kurdes persécutés par l'Irak, l'Iran, la Turquie, la Syrie se sont affrontés entre eux dans des guerres civiles terribles, entre les clans Barzani et Talabani au Kurdistan irakien dans les années 1990 au prix de milliers de morts. Sans omettre l'hostilité qui prévaut entre Kurdes de Syrie au Rojava qui font allégeance au PKK, parti terroriste en Turquie, et ceux du Kurdistan. Au Proche-Orient, l'OLP et le Hamas s'affrontent violemment depuis vingt ans pour l'appropriation d'un État qui reste pour l'instant virtuel. Tout engagement politique relève de la cacophonie, du déchirement : nous soutenons des causes qui ne s'aiment pas entre elles.

La diabolisation d'Israël

Le théoricien d'origine portoricaine Ramón Grosfoguel, professeur à Berkeley, organise à Paris le 13 janvier 2012 avec le Parti des Indigènes de la République un colloque sur le thème : « Pour une lecture décoloniale de la Shoah ». Le but poursuivi est simple : il s'agit de faire coup double, délégitimer l'État d'Israël dans la lutte qu'il mène contre le peuple palestinien et insérer l'épisode de l'Holocauste, pour mieux le minimiser, dans l'histoire longue de la traite et de l'impérialisme occidental¹². Au contraire d'Hannah Arendt pour qui le nazisme et le stalinisme, deux régimes totalitaires, sont des innovations historiques absolues notamment dans l'usage de la terreur (même si elles ont des résonances dans le passé européen), le mouvement décolonial nivèle la Shoah dans l'histoire du colonialisme. C'est l'avocat Jacques Vergès au procès Barbie qui n'aura de cesse de répéter comme un mantra, ce fut le combat de toute sa vie : le nazisme n'est que l'autre face du colonialisme¹³, un épiphénomène dans l'abomination absolue qu'a été l'impérialisme occidental.

Une figure mineure de la mouvance décoloniale, Houria Bouteldja, proche d'Alain Soral et de Jean-Luc Mélenchon, n'explique-t-elle pas à longueur de livres que les Juifs sont « les chouchous » de la République ? Selon elle, la Shoah n'est pas un « détail », comme elle pouvait l'être pour Jean-Marie Le Pen, « elle n'est même pas dans le rétroviseur ». « La Shoah ? le sujet colonial en a subi des dizaines. Des exterminations ? à gogo¹⁴. » Foin des chiffres et des nuances. Ce qu'il faut voler aux Juifs, c'est leur uniforme de déporté devenu un autre habit de lumière. « Le monde ne pardonnera jamais Auschwitz aux Juifs », avait dit avec perspicacité le psychologue israélien Zvi Rex. Ce fut en 2001 la conférence de Durban en Afrique du Sud qui marqua un apogée de haine antijuive sous couleur de dénoncer le colonialisme et l'esclavagisme européen.

« Où que l'on se tourne, Israël est comparé à l'Allemagne nazie. Des affiches associent Israël à l'ancien régime sud-africain et à ses politiques d'apartheid. Partout, on voit des images d'enfants palestiniens en souffrance. Des femmes arabes exposent les photos de leurs maris « martyrs », tués pendant la seconde intifada. Le stand de l'Union des avocats arabes vend *Les Protocoles des Sages de Sion*. Des caricatures sont suspendues. L'une d'entre elles représente un rabbin portant *Les Protocoles des Sages de Sion* sous le bras et une casquette de l'armée israélienne sur la tête. Une autre affiche décrit comment les juifs font leur pain : avec le sang des musulmans¹⁵ », écrit Joëlle Fiss, dans son *Journal de Durban*.

C'est encore le philosophe camerounais Achille Mbembe, adversaire de l'apartheid et du colonialisme, qui demande aux Juifs de désavouer l'État d'Israël, faute de quoi ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes de la haine qu'ils suscitent. Accusé d'antisémitisme en Allemagne, il a répondu qu'on l'attaquait parce que noir et africain. Pour ce partisan du droit des Africains à circuler partout dans le Vieux Monde en raison de la « dette coloniale », l'apartheid israélien est « nettement plus meurtrier » que celui de l'ex-République sud-africaine car l'occupation de la Palestine « est le plus grand scandale moral de notre temps¹⁶ ». Pour lui, Israël est exemplaire du retournement de l'ancienne victime en bourreau

et sa naissance fut une catastrophe pour les Palestiniens, la Nakba, double mimétique de la Shoah, qui veut dire, comme cette dernière, « désastre », en arabe¹⁷. Au Proche-Orient, se joue une lutte planétaire entre les anciens titulaires du titre de parias (les Juifs) et les nouveaux champions du martyr absolu (les Palestiniens)¹⁸. Il faudrait donc militer pour un « isolement mondial » de l'État hébreu et tout faire pour détruire cette entité raciste. En 2016, dans son livre *Politiques de l'inimitié*¹⁹, Achille Mbembe dénonçait « la dynamique de destruction forcenée dont le propre est de transformer la vie des Palestiniens en un amas de ruines et une pile d'ordures vouées au nettoyage ».

Quoi que fassent les Hébreux, ils ont tort. Même si s'établissait un État palestinien entre Cisjordanie et Gaza, Israël resterait illégitime. Tous les antisionistes, de droite et de gauche, le répètent à l'envi : les Juifs n'ont pas le droit à un foyer national. Jusqu'au 7 octobre 2023, le gouvernement de Netanyahu, par sa volonté de piétiner la Cour suprême, d'imposer une théocratie mosaïque et la colonisation à marche forcée de la Cisjordanie, semblait conforter le jugement des ennemis les plus acharnés de l'État hébreu. Par une torsion terrible, l'anéantissement de la démocratie israélienne viendrait non pas de ses ennemis mais de l'intérieur même de la société. L'agression sauvage du Hamas a rétabli l'unité du pays et décuplé la haine d'Israël dans le monde arabo-musulman et sur certains campus nord-américains et européens. Ce fut après Durban la plus grande explosion d'antisémitisme décomplexé dans le monde occidental. Le cri de « Mort aux Juifs » a retenti dans de nombreuses villes du Vieux Monde où les citoyens de confession doivent se faire discrets pour n'être pas agressés. À Paris, des taxis ont même été interdits aux Juifs²⁰. En France, les actes antisémites ont explosé, 1 676 en 2023 contre 436 en 2022.

Avec la guerre du 7 octobre, les loups sont sortis du bois. Ce fut le *coming out* judéophobe le plus massif de ces dernières années, surtout à l'extrême gauche. Le plus étonnant fut *l'insurrection des délicates* : n'a-t-on pas vu la très sensible Greta Thunberg se ranger aux côtés de Gaza sans un mot pour les victimes du pogrom du 7 octobre et retweeter sur un génocide dans cette étroite bande de terre ? Sa défense du climat visait donc à affranchir la planète de la pieuvre sioniste ! (Elle semble avoir regretté ses propos ensuite.) Et la distinguée Mona Chollet, activiste suisse antipatriarcat, décréter « criminel » l'amalgame entre antisionisme

et antisémitisme²¹, sortir de ses gonds parce que *Libération* avait mis en une des photos de familles israéliennes fuyant le Hamas²² et qualifier le sionisme de « projet colonial morbide et délirant²³ » ? La judéophobie s'est ainsi déplacée sur la figure repoussante du « colon » : antisémitisme par exportation. Beaucoup de féministes, si sourcilleuses sur les relations hommes/femmes, n'ont pas bronché sur les viols et les tueries de masse commises par le Hamas le 7 octobre : c'étaient des Israéliennes « blanches » qui ne méritaient pas leur compassion. « Sionisme, ADN criminel de l'humanité », criait-on dans les rues de Paris lors d'une marche de protestation contre la guerre au Liban le 30 juillet 2006. Par un contresens terrible, les ennemis d'Israël n'expriment pas leur amour de la cause palestinienne mais leur haine des Juifs au Proche-Orient. C'est le cas de dire avec Bernard Lewis : « Les Arabes ne sont rien d'autre en réalité qu'un bâton pour rosser les Juifs²⁴. » Leur rage connaît tous les dix ans une intensité dans l'éruption, une nuit de Cristal symbolique qui couve à bas bruit le reste du temps.

On reproche au monde occidental de valoriser les vies des Israéliens plus que celles des Palestiniens. Nos morts contre les vôtres : mais nos morts n'ont de valeur que s'ils sont tués par les vôtres, les Israéliens en l'occurrence. C'est vraiment le double standard. La guerre au Yémen déclenchée en 2014 par l'Arabie saoudite et qui a fait 370 000 morts dont 220 000 de causes indirectes n'a jamais soulevé la moindre protestation. Ni les 400 000 victimes de Bachar El Assad, ni les dizaines de milliers de morts de la guerre contre Daech. Quand les Arabes s'entre-tuent, personne ne bronche. Quand des Israéliens affrontent des Palestiniens, on évoque instantanément un « génocide » : rappelons que la population palestinienne a triplé en cinquante ans (1 340 000 en 1948, près de 5 millions aujourd'hui). Et puisque les Juifs, à peine libérés des camps, sont allés fonder en Palestine un nouvel État colonial qui a reproduit les défauts des anciens empires, certains ont même parlé d'une seconde Shoah commise par les Allemands : « Étant donné que les conséquences du génocide des juifs par les nazis sont étroitement liées à l'occupation de la Palestine, les Allemands feraient bien d'interroger leur implication dans cette injustice persistante²⁵ » (Michael Rothberg).

D'autres réclament de « libérer la Palestine de la culpabilité allemande ». Des pétitions ont même été lancées en France pour boycotter les activités culturelles allemandes. Comme l'antisémitisme dont elle est le surgeon, l'aversion d'Israël est une passion que rien n'apaise et que tout nourrit. Les plus extrémistes réhabiliteront Hitler, feront du sionisme le duplicata du nazisme, mêlant dans un même opprobre descendants des victimes et descendants des bourreaux. Ce que pensait par exemple l'écrivain chilien Luis Sepúlveda en 2005 : « Aujourd'hui comme hier nous haïssons les nazis pour ce qu'ils ont fait subir aux Juifs, aux Tsiganes, aux homosexuels, aux opposants. Aujourd'hui, demain, les Juifs seront haïs à cause de ce qu'une caste guerrière, commandée par Sharon, fait subir aux Palestiniens. À Auschwitz et Mauthausen, à Sabra, Chatila et Gaza, sionisme et nazisme se donnent la main²⁶. » Renversement instantané : si les Juifs oppriment, c'est forcément à la manière de la brute blonde. Nous croyons à la réversibilité de la victime et du bourreau : un enfant violé deviendra un parent violeur, un garçon battu battra sa progéniture. Cibles jadis d'un génocide en Europe, les Juifs en Israël chaque fois qu'ils commettent des crimes – et ils en commettent comme tous les États – ne peuvent perpétrer que des génocides. Judaïser les Palestiniens, c'est immédiatement nazifier les Israéliens²⁷ et destituer ceux des Juifs qui ne se repentent pas publiquement d'Israël, « cette entité usurpatrice ». À leur propos, seul le référent national socialiste nous vient à la bouche : ils ont été persécutés par les nazis et ils sont devenus nazis²⁸. C'est aussi simple que cela. Quand l'Afrique du Sud porte plainte contre Israël pour génocide à Gaza, à La Haye, en janvier 2024, elle fait d'une pierre trois coups : faire chuter l'État hébreu de son piédestal de nation héritière de la Shoah ; minimiser cette dernière dans l'histoire mondiale et surtout dresser un Sud global innocent face à un Nord coupable de toute éternité de colonialisme.

Ce n'est plus à l'oubli qu'il faut arracher Auschwitz mais à son kidnapping par les forbans de la mémoire. L'antisémite d'aujourd'hui commence par dénoncer l'antisémitisme pour le rétablir ensuite dans tous ses droits sous le nom d'antisionisme : il faut admirer ici la plasticité d'une exécration qui peut se recycler à l'infini sans lassitude. Dans une certaine mythologie progressiste, le Palestinien est notre dernier bon sauvage, innocent même lorsqu'il tue et égorge. C'est lui la grande icône

christique dont le procès en béatification se poursuit depuis cinquante ans. Mais on rend à cette cause un très mauvais service en l'assujettissant à l'islam radical : même si le sort des populations civiles de Gaza est atroce, même si l'on souhaite une solution politique à deux États, le terrorisme islamiste risque de refroidir la solidarité pour longtemps. Le Bataclan est passé par là. Entendre les membres du Hamas, du djihad islamique et leurs supporters hurler Allahou Akbar et se proposer d'éradiquer Juifs, chrétiens et infidèles sur toute la planète glace les sangs. Il faudra bien rompre un jour la malédiction des inimitiés réciproques : à charge pour les extrémistes israéliens d'abandonner leur rêve d'un Grand Israël et pour les Palestiniens de désintoxiquer leur projet politique de tous les faux amis qui veulent le parasiter, à commencer par les Frères musulmans et les ultra-gauches occidentales. La manière dont un mouvement de libération se conduit lors de ses luttes préfigure la société qu'il veut établir ensuite. L'instauration d'un califat à l'est et au sud d'Israël n'est tout simplement pas concevable.

Y a-t-il un enseignement du crime de masse ?

Dans l'immense littérature qui suivit la libération des camps de la mort après 1945, plusieurs interprétations se sont succédé : Auschwitz aurait été largement ignoré jusqu'au début des années 1980 au profit de la geste des résistants. La nation française, traumatisée, ne voulait connaître que des héros et le discours gaullien d'une France unie contre l'occupant apaisa l'orgueil blessé d'un pays vaincu, en quelques semaines, lors de la « drôle de guerre ». Le crime racial aurait été minimisé, seuls les maquisards et les déportés politiques auraient eu droit au tapis rouge. L'historien François Azouvi a fait litière de cette idée reçue, démontrant que, dès 1945, l'opinion publique a été sensibilisée au drame des Juifs mais l'a oublié²⁹ : il n'y a eu aucun refoulement mais une redécouverte de ce que l'on savait déjà, un changement de régime mémoriel. Nous sommes passés d'une vision politique à une vision morale de l'événement (Henry Rousso). L'équation s'est inversée depuis. Auschwitz étouffe sous son propre succès : alors que les discussions font rage sur l'« unique unicité » de la Shoah, celle-ci devient surtout après le film éponyme de Claude Lanzmann (1985) une véritable « religion

civile » de l'Occident, sa scène primitive. Comme l'a exprimé le prix Nobel hongrois de littérature et survivant des camps Imre Kertész (1929-2016) dans son livre *L'Holocauste comme culture*³⁰, le kitsch s'est emparé d'Auschwitz et l'a tué. L'événement s'est élevé au-dessus du siècle, tel un astre sidérant, parallèlement au nazisme lui-même, détaché de son contexte, devenu une sorte d'excroissance satanique qu'on peut promener le long des siècles comme un curseur, en avant ou en arrière. À partir de ce moment, la victime a été hissée sur le pavois face à son bourreau. Nous sommes restés figés dans ce tête-à-tête. Cette double sacralisation dans l'Atroce comme dans la Bestialité est redoutable : non seulement les Juifs peuvent être à nouveau sacrifiés sur l'autel de ce culte dont ils sont les idoles transitoires, mais le qualificatif de nazi peut être appliqué à n'importe quelle figure ou peuple au cours des siècles, hier Napoléon, aujourd'hui Zelensky, demain l'Union européenne, selon les humeurs du procureur général.

Il n'est pas excessif de dire qu'Auschwitz, comme tout « événement monstre », rend fou, produit du droit et du délire à la fois. Il est devenu l'étalon de la souffrance humaine, le « nouveau Golgotha » (Jean-Paul II), comme si le Christ était mort une seconde fois là-bas. Il a encouragé surtout une métaphysique perverse de la victime. Mais l'Holocauste n'est pas seulement l'horreur désirable par excellence dont chacun se voudrait le légataire, il nous ouvre aussi à l'intelligence des crimes de masse. L'histoire de l'Europe est celle d'un lent processus de civilisation, c'est la traite négrière plus l'abolition (prononcée au Portugal pour la première fois dans l'Histoire en 1761³¹), c'est le colonialisme plus sa lente désintégration sous le coup des luttes indépendantistes, c'est Auschwitz plus Nuremberg et la Convention européenne des droits de l'homme après la destruction du Troisième Reich, c'est l'abomination en acte et sa mise hors la loi par le droit et la force, c'est enfin, dernier miracle, la réconciliation d'ennemis éternels. Le génocide n'est pas un concept clos réservé à un peuple, ni un coffre-fort dont les gardiens conserveraient la clef à leur seul usage, mais une expérience accessible à tous les hommes, un modèle d'intelligibilité pour comprendre le présent.

L'événement est unique, comme toute hécatombe de masse, mais sa chronique est féconde : elle a permis de réinterpréter sous un angle nouveau les épisodes les plus sinistres du passé. Si toute l'histoire de

l'humanité est en un sens l'histoire d'un crime contre l'humanité, elle est aussi l'allergie d'un nombre croissant d'hommes à l'égard de leur férocité spontanée. La répugnance à l'esclavage depuis les Lumières et Condorcet, d'abord en Europe puis dans le reste du monde, liée aux révoltes des captifs eux-mêmes, l'extension du droit de la guerre, la naissance du droit humanitaire à partir de la bataille de Solferino en 1859 avec Henry Dunant, la nausée persistante des opinions publiques face aux atrocités des conflits, le refus croissant du colonialisme et des empires, à l'exception notable de la Russie, de l'Iran, de la Chine et de la Turquie, traduisent ce que le philosophe et critique allemand Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781) aurait appelé une éducation collective du genre humain. Il a fallu déjà des décennies pour mettre en symétrie et non en équivalence les camps de la mort et le Goulag, deux expressions du totalitarisme, de l'immémoriale ingéniosité avec laquelle l'homme torture et piétine l'homme. Communisme et nazisme auront réussi l'exploit de rétablir, à rebours de tout progrès historique, l'esclavage en Europe, l'un en 1917, l'autre en 1933. La gamme est sans fin de l'inhumanité qui permet de dénoncer les camps ouïghours en Chine, des Rohingyas en Birmanie, ceux de la Corée du Nord, des camps disciplinaires en Russie, voire, dans les démocraties, telle prison ou lieu de rétention indigne. La barbarie est plurielle, notre intelligence de ses mécanismes limitée : nous voulons condamner le mal sans chercher à en discriminer les diverses facettes. Toute distinction dans les crimes nous semble relever de la complaisance.

Depuis Nuremberg, les exterminations des Amérindiens du Nord et du Sud, des Aborigènes australiens, des Hereros en Namibie, des Arméniens et des Assyro-Chaldéens ont été regardées d'un autre œil et la Seconde Guerre mondiale a sonné le coup de grâce des grands empires occidentaux. Ce procès ne fut pas seulement la manifestation de la justice des vainqueurs : il a fait œuvre créatrice, comme l'avait vu Karl Jaspers dès 1946. Il a instauré les prémices d'un ordre pénal nouveau. Sans Nuremberg, pas de Tribunal pénal international pour le Rwanda en 1994, ni pour l'ex-Yougoslavie en 1995, ni d'instance spéciale à venir pour juger les crimes de Daech et du Hamas, ceux de Poutine ou des milices dans le nord-est du Congo.

Si Auschwitz signifie infiniment plus qu'Auschwitz, c'est que jamais événement n'aura ouvert interprétation plus large au point d'être

revendiqué par des forces ennemies les unes des autres. Une chose est de dire : le malheur juif permet de penser les abjections humaines dans leur diversité, une autre d'affirmer qu'il occulte notre misère et doit être évincé. Pour les négationnistes, il manifeste une préférence a priori envers les souffrances d'un seul peuple. Ils souhaitent déjudaïser la catastrophe pour mieux shoahiser leurs propres infortunes. Mais l'holocauste reste une référence juridique capable d'accueillir tous les réprouvés, tous les martyrs. Chauvinisme ethnique d'un côté, hospitalité universelle de l'autre : nous ne sommes pas sortis de ce dilemme qui est à lui seul une bombe à retardement.

CHAIR À CANON

Il est des régimes, telle la Russie, des groupes terroristes, tel le Hamas, qui utilisent leur population pour protéger leurs armes et, à l'inverse, des États qui protègent leur population et leurs soldats avec leurs armes. Pour les premiers, les hommes ne sont qu'une variable d'ajustement, un capital inépuisable qui peut mourir en grand nombre. Les États-Unis comme l'Europe qui ont supprimé la conscription et possèdent des armées de professionnels peuvent connaître des moments de grande solidarité, des sursauts patriotiques, mais ils ne sont pas façonnés pour être en état de guerre permanente puisque le message des démocraties est l'amour de la vie et l'accomplissement de soi. Nous ne voulons plus payer de notre sang l'appartenance à une patrie au contraire de la Russie poutinienne qui considère ses enfants comme de futurs cadavres : « Aujourd'hui nos braves militaires accomplissent leur devoir en Ukraine. Un jour ce sera à ces petits de payer leurs dettes envers leur pays. Oui, ça fait de la peine de sacrifier ses enfants. Mais un garçon naît pour être un défenseur de sa patrie. Une fille pour être la gardienne de son foyer³² » (Olga Zakhran, instructrice de l'armée des jeunes pour Poutine). En Ukraine, les soldats russes, dopés au captagon ou à l'alcool, meurent par dizaines de milliers, par vagues, les corps sont abandonnés au hasard et laissés à la charogne. Il est vrai qu'en Russie la mort au combat est aussi un commerce : quand un soldat est tué au front, sa famille touche 120 000 euros, le salaire moyen étant de 300 euros. Tout parent qui voit son fils partir à la guerre peut espérer s'acheter une belle maison et une voiture dès que le petit sera fauché par l'ennemi. Le thanato-business est florissant.

Depuis un demi-siècle, nos élites intellectuelles, politiques, médiatiques manifestent une incroyable tolérance envers le terrorisme palestinien : attentats, explosions sont condamnés mais du bout des lèvres voire justifiés comme « un acte de désespoir », le remboursement légitime des sauvageries commises par Israël. Peu importe la culture de mort répandue parmi la jeunesse de Cisjordanie et de Gaza. La gauche chic des campus américains ou européens ne se demande pas si ces encouragements ne sont pas d'abord suicidaires pour les Palestiniens eux-mêmes et n'étouffent pas leur désir de paix et de décence puisqu'il y a des moments « où les populations aspirent à pouvoir élever leurs enfants ailleurs que dans les cimetières » (Jean Daniel). Notre fascination, via écrans interposés, pour les bains de sang, les exécutions collectives, le martyr rédempteur du Hamas ou du djihad islamique n'est pas seulement pornographique comme l'était la

jubilation d'un Jean Baudrillard face à l'écroulement des tours de New York. Elle prouve surtout notre mépris pour ce peuple réduit, femmes, enfants et vieillards, à l'état de bouclier humain. Même Amnesty International refuse de qualifier le Hamas de terroriste : ce sont des combattants. La cause palestinienne reste à jamais celle des bombes humaines. Nous préférons l'esthétique du crime à l'éthique du compromis. Au risque pour cet État croupion, déjà divisé entre deux gouvernements, de n'avoir d'autre avenir que la terreur, le racket et la corruption.

CHAPITRE 6



Poutine ou le petit fonctionnaire du crime

« Notre plus grand capital est la souffrance. Pas le pétrole ou le gaz. La souffrance. C'est la seule chose que nous produisons constamment. Je passe mon temps à chercher une réponse : pourquoi nos souffrances ne se convertissent-elles pas en libertés ? Sont-elles vraiment inutiles ? »

Conférence du prix Nobel de littérature
2015, Svetlana ALEXIEVITCH

« Quand vous prenez la carrière de Poutine et que vous la mettez en parallèle avec celle d'Hitler, c'est un peu effrayant (...) Poutine est un petit fonctionnaire enragé. »

Prince Otto de Habsbourg, KTO, 1^{er} juillet
2008¹

La guerre de la Russie contre l'Ukraine a connu une répétition générale en ex-Yougoslavie dans le combat de Belgrade contre les républiques de la Fédération entre 1991 et 2000. Ce pourquoi Moscou a soutenu Milošević, condamné l'intervention armée de l'Otan contre la Serbie en 1999 et surtout la reconnaissance de l'indépendance du Kosovo en 2008. La Russie est attachée à la Serbie par des liens ethniques,

affectifs, religieux, elle est la mère du panslavisme et le tuteur de l'orthodoxie. Son ombre immense, son passé glorieux donnent aux Serbes le sentiment qu'ils ne sont pas seuls. Pour ceux qui, à Moscou, sur les débris de l'Empire soviétique, rêvent de prendre une revanche sur l'Ouest, la connexion Moscou-Belgrade reste essentielle. Et l'actuel président serbe Aleksandar Vučić est, quoi qu'il en dise, un pion du Kremlin dans les Balkans. C'est bien le « laboratoire yougoslave » (Roland Dumas) qui a ouvert la boîte de Pandore des modifications de frontières par la force et c'est le tabou que l'armée russe a brisé en Ukraine en février 2022.

Le précédent yougoslave

Une chose a caractérisé l'affrontement féroce entre Serbes, Croates, Bosniaques, Monténégrins et Kosovars : l'usage massif et sans vergogne de la rhétorique victimaire par le pouvoir de Belgrade. C'est le romancier Dobrica Cosić, principal inspirateur du nationalisme serbe, qui écrit : « La Serbie est le nouveau juif de cette fin du xx^e siècle, la victime des mêmes injustices, sinon des mêmes persécutions : le nouveau peuple martyr². » Mais, parlant de la politique d'extermination croate menée par les oustachis de Zagreb, il ajoutera que les Serbes sont plus juifs que les Juifs parce qu'ils furent « victimes d'un génocide dépassant par ses méthodes et sa bestialité les génocides nazis³. » Presque un an après le déclenchement des hostilités en Ukraine et voyant le camp occidental se coaliser contre Moscou, Sergueï Lavrov, ministre des Affaires étrangères, reprend, le 18 janvier 2023, la même métaphore : il compare les actions des Occidentaux contre la Russie à « la solution finale » d'Hitler contre les Juifs. « Tout comme Hitler voulait résoudre la question juive, désormais les dirigeants occidentaux (...) disent sans ambiguïté que la Russie doit subir une défaite stratégique. »

Vladimir Poutine a justifié son offensive en Ukraine en commençant par nazifier les Ukrainiens et en rappelant que certains d'entre eux, notamment les bandéristes du nom du nationaliste Stepan Bandera (1909-1959), avaient activement collaboré avec le Troisième Reich, ce qui est vrai. Bandera, encore honoré aujourd'hui dans l'ouest de l'Ukraine, avait

créé la Légion ukrainienne sous la direction de la Wehrmacht avant d'être arrêté par les Allemands et interné dans le camp de Sachsenhausen. Il sera assassiné par les Soviétiques. De nombreux nationalistes ukrainiens ont participé à l'élimination des Juifs, notamment à Babi Yar, un ravin près de Kiev où 33 000 Juifs ont été exécutés en deux jours par les *Einsatzgruppen* (1941). Près de 60 000 personnes, Juifs, Tsiganes, Polonais, partisans ukrainiens, seront ensuite abattus au même endroit. De même, Bogdan Khmelnytsky (1607-1657), chef cosaque ukrainien qui a commis des pogroms d'une incroyable cruauté contre les Juifs, reste encore célébré comme un héros. Comme tous les pays qui ont subi le colonialisme russe et la tutelle soviétique, l'Ukraine accueillera, surtout à l'Ouest, la Wehrmacht en libératrice au prix, pour certains de ses éléments, de collaborer avec le pouvoir nazi. Les persécutions et massacres antisémites y ont été terribles⁴. Mais le nouveau pouvoir à Kiev veut en finir avec les ambiguïtés de cette période et le président Zelensky, lui-même juif, a participé à la cérémonie de commémoration de Babi Yar le 29 septembre 2021 pour exorciser cette page tragique. Un travail d'historiens sera sans nul doute nécessaire pour démêler les fils d'un passé complexe et douloureux⁵.

Les Ukrainiens veulent rejoindre l'Europe pour échapper à une double malédiction : les résidus du soviétisme visibles partout dans les anciens pays de l'Est et surtout la russification du monde, ce mélange de violence, de corruption et de mensonge qui caractérise l'univers moscovite depuis des siècles. La spiritualité russe, disait le grand écrivain Vassili Grossman dans les années 1960, est un voile qui dissimule un goût profond pour la servitude, avec ces deux personnages iconiques que sont le moujik et le serf⁶. Selon lui, tous les prophètes russes se sont battus, au nom de la spiritualité, pour l'esclavage et les barbelés du Goulag⁷. Rien, hélas, pour l'instant n'a démenti cette assertion.

Dans l'idéologie poutinienne, il y a transmission héréditaire de la qualité de bourreau et de la qualité de victime : le fascisme est une maladie contagieuse, son gène passe d'une génération à l'autre, c'est une propriété immuable attachée à un peuple, surtout s'il est hostile à la politique du Kremlin. Comme Milošević avant lui, Moscou alterne la rhétorique victimaire et la menace planétaire. Le monde entier se ligue contre la Russie : l'Europe dégénérée, l'Amérique fourbe et tous les anciens satellites revanchards de l'ex-URSS. Les nationalistes serbes

avaient eux aussi été atteints de la folie des grandeurs, certains que l'univers entier était acharné à détruire la Sainte Serbie : « Si le monde entier entre en guerre avec la Serbie, alors un cataclysme mondial, un déluge noieront ce monde dans son entier, excepté la petite Grande Serbie⁸. » Constante du délire paranoïaque : il va de pair avec la mégalomanie et permet de gonfler son pays à l'échelle de la planète. La Russie de Poutine est certes une immense contrée dotée d'un arsenal nucléaire impressionnant. Mais l'empire moscovite, considérablement amputé après la chute de l'URSS, est orphelin de sa grandeur passée et d'un dialogue d'égal à égal avec l'Amérique, comme au temps de la guerre froide. La remarque perspicace de Barack Obama au Sommet sur le nucléaire de La Haye, « La Russie est une puissance régionale qui met en difficulté ses voisins non du fait de sa force mais de sa faiblesse » (26 mars 2014), avait désespéré les élites russes et alimenté une vindicte inextinguible. Poutine veut être considéré comme un leader mondial, chaque réticence lui est un affront.

Reste le mystère de cette immense civilisation, européenne et même mondiale par sa culture, mais réfractaire au message des Lumières, encline à retomber toujours dans les ornières de l'autocratie et du Goulag. Il faut, pour comprendre ce phénomène, se reporter à un autre texte, *Le Déclin du courage* d'Alexandre Soljenitsyne, conférence prononcée à Harvard en 1978. Ce discours avait provoqué un scandale : loin de remercier les États-Unis de l'avoir hébergé comme dissident, Soljenitsyne s'est livré à un violent réquisitoire contre l'Occident, coupable de matérialisme et de perte du sentiment religieux. Il explique que la violence subie par les peuples de la Grande Russie y a forgé des caractères exceptionnels qu'on ne trouve plus à l'Ouest. On le croit volontiers puisqu'il était lui-même l'exemple de ce dont il parlait, un homme foudroyé devenu un géant. Mais faut-il plonger dans la sauvagerie toute une société pour forger quelques grandes âmes ? Soljenitsyne est persuadé que le communisme une fois disparu, la Russie redeviendra ce qu'elle est dans la doctrine slavophile, le guide spirituel de la chrétienté, le Christ des nations. En d'autres mots, le véritable Occident alors que l'Occident qui prévaut en Europe et aux États-Unis s'est vautré dans la quête du bien-être et le culte des minorités LGBT qui exaspère les maîtres de Moscou. C'est peu dire que cette espérance a été douchée. Tous les maux que Soljenitsyne attribuait à l'Occident, on peut

aujourd'hui les reporter sur la Russie en y rajoutant la brutalité et le nihilisme messianique, théorisés dès le ^{XIX}^e siècle par Tourgueniev et Dostoïevski. Ce qui caractérise les slavophiles, c'est leur propension au sermon : Poutine, vautré dans son fauteuil, se permet de nous faire la leçon et d'ériger son échec en exemple ! La Russie veut sauver le monde mais une grande partie du monde ne songe qu'à se sauver de la Russie.

La Grande Guerre patriotique

Depuis la Seconde Guerre mondiale, dans le bloc communiste, la rhétorique antifasciste a toujours permis aux différents pouvoirs de discréditer leurs opposants. Récuser le socialisme glorieux, c'était se déclarer un ennemi de l'humanité. Mais la rhétorique du Kremlin ne peut pas être celle de la Serbie de Milošević : question de rang et de prestige. La Russie reste un empire de 150 millions d'habitants, pas la Serbie qui n'en compte aujourd'hui que 7. La Russie a dominé le monde via l'URSS qui fut, de Gaulle l'avait bien vu, le tremplin du nationalisme grand russe, la Serbie a régné sur les Balkans et le flanc oriental sud de l'Europe mais elle a perdu la guerre au profit des Croates. Enfin la Russie est une puissance nucléaire qui ne semble plus respecter les règles de la dissuasion et menace d'atomiser quiconque s'oppose à ses plans. Le Kremlin va donc équilibrer le discours victimaire par le chantage nucléaire, invoquer la fierté plus que la peur. Le Kremlin parle des « nazis » ukrainiens comme les nazis parlaient des Juifs, des Tsiganes et des Slaves : de la vermine à éliminer. À commencer par les élites dans chaque ville. Dmitri Medvedev, ancien président de 2008 à 2012, modéré devenu extrémiste, qualifie les Occidentaux et les Ukrainiens de « dégénérés », là aussi beau clin d'œil à la propagande nationale-socialiste qui vomissait l'art dégénéré, modernistes, cubistes, expressionnistes. Il réitère les mêmes épithètes le 7 juin 2022 à l'égard des Ukrainiens tout en affichant sa claire volonté d'extermination : « Ce sont des bâtards, des dégénérés ; ils veulent notre mort, celle de la Russie. Et tant que je serai en vie, je ferai tout ce que je peux pour les faire disparaître⁹. » Plus l'équipe du Kremlin fustige le nazisme, plus elle s'en rapproche par d'étranges lapsus. L'Ukraine n'a jamais existé, donc

elle peut disparaître par absorption, sa langue doit être interdite : ethnocide par inclusion.

La barbarie s'enveloppe dans le sucre rhétorique de la paix et de l'amitié entre les peuples, le bourreau se dissimule derrière l'emphase douceuse. Il n'attaque pas, il se défend. À cet effet, les Russes disposent d'un atout historique majeur : la Grande Guerre patriotique, un motif de propagande instauré en 1965 par Leonid Brejnev au moment où le prestige de l'URSS commence à décliner face à la Chine maoïste et la révélation des horreurs du stalinisme. La guerre totale qui opposa l'Allemagne nazie à l'URSS, d'abord alliées lors du pacte germano-soviétique de septembre 1939 puis ennemies de juin 1941 à mai 1945, fit entre 20 et 27 millions de morts selon les estimations et fut riche en crimes contre l'humanité de part et d'autre : extermination des Juifs, des Tsiganes et des Slaves chez les Allemands, déportation des Tatars de Crimée et des Allemands de la Volga par Staline, viols de masse des femmes allemandes par les soldats de l'Armée rouge cautionnés et même encouragés par les états-majors, assassinats massifs de dissidents, d'officiers, de professeurs et d'ecclésiastiques dans les pays envahis (Tchécoslovaquie, Pologne avec Katyn, Bulgarie, etc.). L'on ne dira jamais assez la chance qui a été la nôtre à l'Ouest d'avoir été libérés par les Alliés et non par les Soviétiques ! Mais cette guerre gagnée par Staline, à travers le sacrifice inouï de millions d'hommes envoyés comme des pièces de boucherie sur les lignes ennemies, a été financée et armée par les Américains grâce à un prêt-bail de Roosevelt et des livraisons massives d'armes sans lesquelles les peuples de l'URSS n'auraient pu tenir. Il est possible d'ailleurs que l'esprit guerrier soit cassé en Russie aujourd'hui et que la tornade belliqueuse de la propagande d'État s'éteigne un jour comme le prouvent les échecs relatifs de l'ex-Armée rouge, hier en Afghanistan et aujourd'hui en Ukraine.

Qu'importe : en s'arrogeant de façon indue le titre de vainqueur du Troisième Reich, en maquillant la complicité profonde de Staline avec Hitler pendant plus d'une année, le Kremlin induit l'idée suivante : on nous doit tout en raison des épreuves endurées, on ne peut rien nous refuser. C'est nous qui avons vaincu le démon venu d'Allemagne, nous sommes les créanciers du monde entier. L'extrémiste russe Vladimir Jirinovski (1946-2022), xénophobe et antisémite notoire, partisan du retour de l'Alaska et de la Finlande dans la Fédération, pitre extravagant,

grand ami de Jean-Marie Le Pen qu'il a rencontré par l'intermédiaire de l'écrivain fascisant Édouard Limonov et qui fut son témoin de mariage, écrivait ainsi en 1993 :

Dans le passé, la Russie a sauvé le monde de l'Empire ottoman par l'envoi au sud de ses armées (...) Il y a sept siècles, nous avons arrêté les Mongols (...) Grâce aux Russes, l'Europe s'est libérée du fascisme (...) c'est pourquoi les autres peuples doivent être reconnaissants aux Russes¹⁰.

Rajoutons que Vladimir Jirinovski était partisan de l'usage de l'arme atomique contre les ennemis de Moscou et voulait installer des ventilateurs géants pour repousser les déchets radioactifs vers les pays baltes. Les nationalistes serbes avaient déjà poussé le burlesque macabre à un point inouï durant la guerre en ex-Yougoslavie. Les Russes les surpassent dans l'art de mettre leurs crimes en scène en les attribuant à d'autres : ils auront inventé le kitsch sanglant.

Respecter son ennemi

C'est l'insignifiance de Poutine, au départ petit kagébiste à Leipzig traumatisé par la chute du Mur en 1989, qui va tromper le monde. Très lié à la pègre de Saint-Pétersbourg dont il a adopté les mœurs et le langage¹¹, les « voleurs dans la loi¹² » qui pillent les biens du pays¹³, il arrivera au pouvoir avec une seule obsession : punir l'Europe d'avoir provoqué la chute de l'URSS. Habile dissimulateur, il a embobiné nombre de diplomates et d'intellectuels en leur servant les discours qu'ils voulaient entendre, allant jusqu'à citer Emmanuel Kant et les droits de l'homme à quelques gogos ! L'idée chère à quelques diplomates que Poutine est un monstre créé par nous et surtout les États-Unis est séduisante mais ne tient pas la route¹⁴. Elle reprend l'éternel refrain de la culpabilité de l'Occident responsable de tous les maux qui accablent ce monde. Le mea culpa n'a jamais été un bon instrument de realpolitik. L'attitude de Poutine change radicalement après l'intervention au Kosovo et les révolutions de couleur en Géorgie et en Ukraine, qu'il vit comme

un encerclement et même un complot occidental. C'est alors qu'il jure d'étouffer les minces libertés artistiques et politiques accordées par la perestroïka de Gorbatchev (Giuliano da Empoli en a fait l'excellente trame de son roman, *Le Mage du Kremlin*¹⁵). Tous les maux dont souffrent la Russie viendraient non du double héritage despotique du tsarisme et du communisme, mais de l'Europe corruptrice et de l'Otan satanique. De l'Occident, symbole de la liberté et de l'esprit critique, le maître du Kremlin redoute surtout la contagion démocratique et l'exportation d'un nouveau Maïdan en Russie, voire l'irruption d'une guerre civile.

De son passage au KGB, il a gardé un principe fondateur du soviétisme : la stratégie du saucisson. Elle permet de découper en tranches avant de les avaler les pays que l'on entend reconquérir : l'Ossétie et l'Abkhazie en Géorgie, la Crimée et la région du Donbass en Ukraine en 2014, la Transnistrie en Moldavie, demain peut-être, si on le laisse faire, le couloir de Suwalki reliant la Biélorussie et l'enclave russe de Kaliningrad à la frontière de la Pologne et de la Lituanie. Tout cela au nom de l'adage bien connu : « Ce qui est à moi est à moi, ce qui est à vous est toujours négociable. » Son agressivité explique les demandes d'adhésion à l'Otan de tous les pays des pourtours : aucun peuple ne peut vivre en sécurité aux frontières de la Russie actuelle, sauf à se coucher. Même les très pacifistes Finlande et Suède ont demandé à rejoindre l'Otan et pour la première, au moins, construit un mur à la frontière russe pour couper tous les liens ! L'habileté avec laquelle Poutine a divisé de nombreux pays de l'Union, financé ou acheté les partis souverainistes, suborné ou fasciné intellectuels et hommes politiques, prouve que son but est bien de laver l'affront de 1989. Qu'Emmanuel Macron l'ait accueilli à Brégançon à l'été 2019 pour discuter avec lui « architecture européenne de sécurité » comme on invite le loup dans la bergerie, est une preuve supplémentaire de l'aveuglement occidental même si le président français, vexé et dupé, s'est ensuite rattrapé dans son soutien à l'Ukraine. « Les frontières de la Russie ne se terminent nulle part », lance Poutine sous forme de boutade le 24 novembre 2016. Sans avoir besoin de nous déclarer la guerre, il a aidé à éjecter la France de ses bases africaines (Centrafrique, Mali, Niger, Burkina Faso) via le groupe Wagner, est intervenu dans les élections américaines ou françaises, a lancé de multiples cyberattaques. Le 29 août 2014, il confie à Bruxelles à José

Manuel Barroso, alors président de la Commission européenne, qui fait fuiter l'information : « Si je veux, je peux être à Kiev en deux semaines. » Tout était dit et annoncé depuis longtemps.

Grand revanchard, Poutine a longtemps joui chez nous d'une popularité étonnante. Quoique de petite taille, l'ancien président de Géorgie, Mikheïl Saakachvili, l'appelait Lily Poutine, il est ceinture noire de judo, son autoritarisme fascine les faibles : il aime parader torse nu à cheval, jouer avec des armes, piloter un bombardier, pratiquer tous les sports. Cette hypervirilité, aujourd'hui émoussée, explique le culte dont jouit le Rambo moscovite, à l'extrême droite comme à l'extrême gauche (chez Éric Zemmour, Marine Le Pen ou Jean-Luc Mélenchon) comme auprès des juntes africaines, prosternées devant ce mâle dominant. Mais, paranoïaque achevé, il s'est entouré d'une garde prétorienne et vit dans l'isolement sanitaire, redoutant le moindre germe ou microbe. L'entrée en guerre des milices tchéchènes du président tueur Kadyrov, leur départ au combat aux cris de Allahou Akbar, la pratique de la décapitation des ennemis rangent les Russes dans le champ d'action de Daech et du Hamas, qu'ils savent soutenir à l'occasion. Poutine, comme Erdogan, joue du djihadisme comme instrument de pouvoir : c'est à Grozny en janvier 2015 que Kadyrov organisa une immense manifestation d'un million de personnes pour condamner les caricaturistes de *Charlie Hebdo* qui venaient de se faire assassiner à Paris. Et en octobre 2021, le père de l'assassin de Samuel Paty, un Tchétchène, se félicita « que son fils soit parti en défendant l'honneur de tous les Tchétchènes et de tous les musulmans du monde¹⁶ ». Poutine n'est pas tant fou que fanatique, persuadé du caractère messianique de la nation russe. La brutalisation de son régime, l'élimination physique des opposants dont Anna Politkovskaïa, Boris Nemtsov ou des anciens amis tel Prigojine, va de pair avec une parole moralisatrice qui prétend réhabiliter les valeurs traditionnelles, la foi, les enfants, la famille chrétienne et surtout bannir l'homosexualité. La « Gayropa », contraction de gay et Europa, telle est sa phobie. Un député proche du pouvoir, détecteur de « pédérastes », Vitali Milonov, a déclaré : « En tant qu'ancien chasseur de démons, j'ai le nez pour les homos. Vous pouvez généralement les sentir : ils sentent le soufre, naturellement¹⁷. » Poutine est un tueur de masse travesti en évangéliste, il détruit avec amour : dépourvu de talent oratoire, il n'est ni Pierre le Grand, ni Hitler, ni Staline mais un produit de synthèse entre les

trois. Il emprunte à l'orthodoxie son onction et son attirail chamarré, au tsarisme son obsession de la grandeur perdue, au communisme et au nazisme leurs rituels unanimistes et leurs massacres de masse. Hitler, le monstre hystérique, Staline, l'ogre débonnaire, Poutine, le tortionnaire laborieux.

Dans tout affrontement, il faut distinguer l'ennemi principal de l'ennemi secondaire. Poutine est aujourd'hui aussi dangereux pour l'Europe que Téhéran ou Erdogan. La position de la Turquie est intéressante : alliée de Moscou en Libye, obsédée par les Kurdes du Rojava qu'elle veut éliminer, liée au despote azerbaïdjanais Aliiev qui voudrait effacer l'Arménie, tenaillée par la haine des Grecs et des chrétiens en général, alimentant en armes Daech, les milices djihadistes en Afrique subsaharienne, en Syrie et en Libye, elle a pourtant condamné l'annexion de la Crimée, elle livre des drones à Kiev et ferme le détroit du Bosphore aux navires russes. Elle a obtenu de haute lutte un rôle de médiateur entre Moscou et Kiev. Mais elle partage surtout avec Poutine une même haine de l'Europe qui a contribué au démantèlement de la Sublime Porte par le traité de Lausanne en 1923. Erdogan rêve toujours de reconstituer l'Empire ottoman, de garder le nord de Chypre et de rétablir le Califat sur le monde sunnite.

Notre premier devoir vis-à-vis d'un ennemi, c'est de le respecter : il dit ce qu'il fera et il fera ce qu'il dit. Alexandre Soljenitsyne avait jadis énoncé un principe simple à propos de la propagande communiste : « Ils mentent. Nous savons qu'ils mentent. Ils savent que nous savons qu'ils mentent. Ils n'en continuent pas moins à mentir. » Déchiffrer cette rhétorique c'est d'abord prendre l'habitude de tout comprendre à l'envers : quand Moscou accuse l'Ukraine de vouloir commettre un génocide dans les Républiques séparatistes du Donbass, c'est qu'elle mijote elle-même un anéantissement de la résistance ukrainienne. En 2015, c'est aux fins d'empêcher un « génocide » en Crimée que les troupes russes envahirent le territoire et s'emparèrent de toute la flotte à Sébastopol. La Russie n'a pas attaqué l'Ukraine, le 24 février 2022, elle a été obligée de lancer une frappe préventive, parce que six heures après, seulement, l'Ukraine aurait attaqué la première ; en outre, Kiev était en train de mettre au point une bombe atomique. Le mensonge n'a même

plus besoin de vraisemblance, il flotte dans l'éther du délire absolu. Chez les Russes, toute accusation est une confession ou une anticipation d'un forfait à venir.

« L'Europe est condamnée à mort¹⁸ »

Mais Poutine a peut-être trop lu les décadentistes européens, leurs homélies affligées sur la fin de l'Occident et il a commis sur nos cultures un contresens fatal : il a épousé les thèses du déclinisme européen, certain que nous allions nous coucher devant son coup de force. Il nous voyait en sodomites et pédophiles dégénérés, vautrés dans le consumérisme. En 2013, il avait formulé sa pensée de manière radicale : « En Occident, on mène des politiques mettant sur un pied d'égalité les familles nombreuses et les familles homoparentales, la foi en Dieu et la foi en Satan... » Satan ! Le mot est lâché et c'est là que Poutine rejoint la vision djihadiste du monde : l'Occident est diabolique et il faut le détruire ou le rééduquer. Poutine mêle sa doctrine impérialiste à une eschatologie religieuse liée à l'orthodoxie et à l'islam (n'oublions pas que la Russie compte 6 millions de musulmans). N'a-t-il pas dit, à la façon d'un chef djihadiste, en 2018, à Sotchi, qu'il était prêt à mourir dans un affrontement nucléaire : « Nous irons au paradis en martyrs » ? Désormais, les propagandistes du Kremlin, dont Vladimir Soloviev¹⁹, évoquent l'Ukraine et le monde occidental en termes démoniaques, rejoignant la propagande de Khomeiny : nous redevenons, Européens et Américains, des grands et des petits Satan plongés dans les abîmes de Sodome et Gomorrhe. En matière de diabolisation, on n'a jamais rien fait de mieux que le vieux Satan chrétien repris par l'islam.

Dans la grande tradition stalinienne, plus le forfait que l'on projette est monstrueux, plus la future victime doit paraître monstrueuse : les crimes dont on la suspecte sont en réalité programmatiques, ils annoncent ceux que l'on va perpétrer sur elle. Ainsi les images des corps suppliciés de Boutcha dans la banlieue de Kiev (mars 2022) ont-elles été dénoncées par la propagande russe comme un montage de cinéma joué par des acteurs qui prenaient une pause cigarette entre deux scènes ou comme des forfaits perpétrés par les Ukrainiens à l'endroit de leurs propres citoyens. Avec Poutine, comme jadis avec Hitler, il faut interpréter

chaque phrase à rebours de son sens manifeste, s'habituer à ce que la violence parle le langage de la paix, le fanatisme celui de la raison, l'agression celui de l'autodéfense, le colonialisme celui de la protection des minorités, le crime contre l'humanité celui de sa prévention. Rien ne résume mieux la conduite des hommes du Kremlin, comme jadis celle des nationalistes serbes, que cette phrase prêtée par George Steiner à Hitler dans un de ses livres : « Vous allez adopter mes méthodes tout en me reniant²⁰. »

Qu'est-ce que le nazisme dans la propagande de Poutine ? Non pas un événement majeur du ^{xx}e siècle mais un bloc anhistorique sorti du temps et qui désigne tout ce qui est mauvais pour Moscou. Nous sommes mentalement infirmes depuis la Révolution française pour penser le Mal. Nous persistons à réciter notre catéchisme, à répéter que « le ventre est encore fécond d'où est sortie la bête immonde » (Bertolt Brecht) comme si les régimes de Benito Mussolini et du chancelier Hitler perduraient au-delà de leur destruction. On oublie de voir que le « fascisme » contemporain a ceci de nouveau qu'il est antifasciste dans son énonciation comme le racisme est antiraciste dans sa formulation. Reste que la « nazification » des Ukrainiens par la propagande russe n'a pas pris en Europe, au contraire de la guerre en ex-Yougoslavie où nos gouvernants, dont François Mitterrand, à l'unisson de Milošević, se sont laissés bernés par l'accusation délirante faite aux Croates et Bosniaques d'être des oustachis. Le signifiant nazi proféré par Moscou à l'encontre de Kiev s'est dégonflé dès son énonciation. Il s'est même retourné contre la Russie. La contamination par le langage de l'ennemi désigné est d'autant plus forte qu'elle est inconsciente et qu'on croit l'avoir exorcisé. Vassili Grossman l'a magnifiquement illustré par ce dialogue entre un officier nazi prisonnier des Soviétiques à Stalingrad et un militant bolchevique : « Si c'est vous qui gagnez, nous perdrons mais nous continuerons à vivre dans votre victoire²¹. » Le vaincu ressuscite dans la peau de son vainqueur et le ventriloque malgré lui.

Au printemps 2022, Sergueï Lavrov expliquait encore qu'Hitler était un peu juif et interdiction était faite aux Juifs russes par Vladimir Poutine d'émigrer en Israël, sous peine de sanctions. Le même Lavrov ajoutait : « L'histoire connaît malheureusement des exemples tragiques de coopération entre Juifs et nazis » (mai 2022). Poutine lui-même dans une interview le 5 septembre 2023 réitérera un vieux cliché de

l'antisémitisme en expliquant que Zelensky, « Juif ethnique », était à la tête d'une nation nazie. L'équivalence entre judaïsme et nazisme est ainsi validée. La judéophobie est constitutive de l'histoire russe et les Cent-Noirs après 1905 se rendirent célèbres par des pogroms sanglants dont celui de Bialystok. Le bolchevisme restera fidèle à cette tradition, surtout Staline, qui lancera, après la Seconde Guerre mondiale, une vaste entreprise d'arrestations contre les Juifs, spécialement les médecins : c'est le fameux complot des blouses blanches qui éclate en 1953, lesquelles furent accusées d'avoir voulu assassiner les dirigeants soviétiques dont Jdanov, dauphin présumé du dirigeant suprême. Staline déclara que tout « Juif est un ennemi potentiel à la solde des États-Unis » et sembla à la fin de sa vie vouloir préparer l'opinion à une « solution finale », version russe, pudiquement masquée sous le nom de « campagne anticosmopolite ». Le seul fait d'être juif faisait de vous un criminel potentiel. Seule la mort, en mars 1953, empêcha Staline de semer la terreur une dernière fois contre cette population. Les autorités reconnurent alors que les accusations portées étaient fausses. Les derniers Juifs russes ne songent de nos jours qu'à quitter au plus vite ce bateau ivre qu'est la Fédération et où leur vie est à nouveau menacée.

Nihilisme et dégénérescence russe

En 1960 le même Grossman remet à la revue *Znamia* le manuscrit de son chef-d'œuvre *Vie et destin*. Le rédacteur en chef, Vadim Kojevnikov, épouvanté par ce qu'il lit, le transmet au KGB. L'ouvrage est aussitôt confisqué, voire kidnappé. Car la leçon de ce très gros livre, 1 200 pages, est insupportable pour le pouvoir : Grossman explique que le nazisme et le communisme sont deux frères ennemis qui s'affrontent d'autant plus qu'ils convergent sur l'essentiel. Leur rivalité est mimétique et l'on sait aujourd'hui la fascination qu'Hitler exerça sur Staline, son double admiré autant qu'abhorré, avant que Staline à son tour ne fascine le Führer à mesure que l'Armée rouge repoussait la Wehrmacht. Le fanatisme de la race valait bien le fanatisme de la classe, l'un et l'autre pourvoyeurs de meurtres de masse. Comme Grossman le précisera dans son dernier roman, *Tout passe* (1954), ceux qui se croyaient ennemis étaient donc des jumeaux mais l'écrasement du Troisième Reich par l'URSS et surtout les

Alliés a longtemps dissimulé cette terrible vérité. Une autre illusion est née alors selon laquelle la Russie suivrait la voie occidentale et que le temps aplanirait les divergences nées de la monstrueuse parenthèse communiste. Mais les guerres en Tchétchénie et en Syrie, les mœurs de la satrapie poutinienne qui étouffe toute contestation, musèle la presse, réhabilite Staline et fait assassiner ses opposants, révèlent la farce de la « démocratie russe ». Celle-ci n'aura duré au mieux qu'une quinzaine d'années et encore sous la férule d'un ivrogne consommé, Boris Eltsine, qui l'aura assimilée malgré lui à l'anarchie, à la misère, sous la domination d'oligarques corrompus qui réglèrent leurs conflits à coups de kalachnikov. Violence, prostitution, alcool, empoisonnement, tels sont, avec le gaz et le pétrole, les principaux produits d'exportation de la Fédération russe depuis le début du siècle.

Vassili Grossman encore : tandis que l'histoire de l'Occident est l'histoire d'un élargissement progressif des libertés, l'histoire russe raconte l'inverse, un élargissement progressif de la servitude : « Pendant mille ans, le progrès et l'esclavage russes se sont trouvés liés l'un à l'autre. Toute percée vers la lumière creusait encore plus profond la fosse noire du servage. » Déjà en 1839, le marquis de Custine, qui est à la Russie ce qu'Alexandre de Tocqueville est aux États-Unis, écrivait, à contre-courant d'une russophilie qui avait aveuglé Voltaire et Diderot : « Les Russes, petits ou grands, sont ivres de servitude. » L'URSS n'a jamais fait son examen de conscience comme les Allemands après la guerre : la mentalité soviétique de soumission aux puissants perdura dans la Russie dite « démocratique ».

Mais nous aimons en France une Russie romantique, infusée de nostalgie, de passion pour Rachmaninov, Tolstoï ou Pouchkine sur fond d'immensités glacées par la neige. Cette fiction va interposer un écran entre les élites françaises et la réalité de ce continent. Sans oublier le camp, nombreux, des anti-américains qui vont chercher à Moscou un contre-pouvoir à Washington. Après plus de vingt ans de pouvoir autocratique, Vladimir Poutine et son équipe d'oligarques, d'illuminés, de laquais, tous assoiffés de vengeance contre l'Europe et l'Occident, ont lancé la guerre en Ukraine, certains d'écraser en quelques jours le pouvoir de Zelensky et de sa clique de « nazis » ou plutôt

d'« Ukronazis » (sans oublier les « nazis LGBT »). Les revers militaires de ses troupes, le réveil de l'Otan prouvent aussi que le despotisme n'a d'avenir que dans le sommeil des démocraties. Nous avons surestimé la puissance de l'ex-Armée rouge et sous-estimé l'état de soumission profonde où vit la « Russie éternelle », malgré le courage de quelques dissidents exceptionnels, dont Alexeï Navalny.

Un enjeu géostratégique

Nous savons désormais que la longue période de calme, postérieure au second conflit mondial, était une exception et non la norme. Le dialogue, la bonne volonté et le doux commerce n'ont jamais réussi à désarmer les tyrans. On ne choisit pas ses ennemis, ce sont eux qui nous désignent à leur vindicte et décident que notre simple existence les offusque. Quoi que nous fassions pour leur prouver notre bonne volonté, ils n'auront de cesse de nous réduire ou de nous asservir. Non seulement l'Ukraine a réveillé l'Europe mais elle a sorti les États-Unis de leur humiliation, après vingt ans de guerres perdues et la débâcle de Kaboul en août-septembre 2021. Après quelques semaines de tergiversations, l'administration Biden a compris le parti qu'elle pouvait tirer des premières victoires ukrainiennes. L'Amérique, forte de son avantage militaire et technologique, revient en majesté sur la scène sans perdre un seul boy. Quoique profondément divisée, elle redevient la « nation indispensable » (Madeleine Albright), leader du monde libre dans son soutien aux peuples opprimés, en attendant peut-être qu'un nouveau président décide du contraire. L'Europe, hélas, reste un nain politique et militaire, de par sa propre volonté, frileusement retranchée sous le parapluie de l'Otan. L'Amérique déploie sur le terrain ses armes nouvelles et envoie aux Chinois un signal sans ambiguïté : si vous touchez à Taïwan, vous en payerez le prix fort.

Le vrai défi pour l'Ukraine ne sera pas seulement militaire, il sera culturel. Comment échapper à l'aimantation russe, à cette immense richesse littéraire, musicale, cinématographique en partie volée à Kiev mais que le monde entier, à tort ou à raison, continue d'attribuer à la Russie ? Ainsi Gogol a beau être né au cœur de l'Ukraine actuelle et avoir commencé sa carrière par des contes ukrainiens, il restera toujours

à nos yeux un écrivain russe. Dans ce divorce au forceps, scellé par des fleuves de sang, comment reprendre au grand voisin le flambeau du monde slave pour l'éclipser ? L'Ukraine nous donne aussi une leçon de courage et de realpolitik. Nous gémissons pour quelques degrés de température en plus ou en moins, les Ukrainiens résistent dans le noir, la boue et le froid. Nous nous vivons comme des victimes collectives, ils réveillent la figure du héros ordinaire, luttent pour la cause la plus sacrée, la liberté. Ils meurent pour un avenir où les brutes et les barbares n'auront plus le droit d'asservir les peuples à leur domination. L'Europe a trop aimé la paix mais Israël aussi malgré sa réputation guerrière. Le pire ennemi de la paix, c'est la paix elle-même, qui procure un sentiment fallacieux de calme et d'invincibilité.

Délicate équation des Alliés : l'Ukraine ne doit pas s'effondrer mais la Russie non plus, de peur que ses 6 000 têtes nucléaires ne tombent entre des mains malveillantes. La Fédération, en proie aux risques de guerre civile, doit tenir coûte que coûte. Ainsi s'expliquent les palinodies occidentales dans la livraison au compte-gouttes d'armes, de tanks, de canons, d'avions à Kiev qui prolongent la guerre et les souffrances des civils.

Le marquis de Custine le disait déjà en 1839 : la Russie est une vaste prison dont le Tsar n'est jamais que le détenu le plus décoré. Qui libérera le peuple russe de ses chaînes ? Qui l'arrachera à la pauvreté, à la tristesse, à l'arbitraire, à la résignation²² ? Moscou comme Téhéran parient, peut-être à raison, sur la fatigue de l'Europe et des États-Unis. « La victoire revient à celui qui tient le dernier quart d'heure » (Clausewitz). Si la fortune des armes tourne au désavantage des Ukrainiens, si le rouleau compresseur russe finit par les laminer, on leur trouvera tous les défauts. Déjà les professeurs de démission, au nom du réalisme, les pressent de négocier à n'importe quel prix avec un Poutine qui est loin d'avoir été vaincu. Si par malheur l'Ukraine tombait, l'Otan s'effondrerait à son tour et l'Europe serait menacée dans ses fondements, à la merci de l'ogre moscovite. Elle deviendrait un sanatorium de luxe, prête à se laisser dépecer pièce à pièce par tous les prédateurs. Tout accommodement déraisonnable avec le Kremlin actuel serait payé au

centuple par nos enfants et petits-enfants. Quant au « Sud global », pour reprendre ce terme caoutchouteux, il suivra le vainqueur : si la Russie gagne, tête de pont de l'Internationale des voyous, les prédateurs de toutes sortes se frotteront les mains. Pillages, tueries, violences seront exonérés par l'exemple du grand frère moscovite. En revanche, si l'armée de Poutine est tenue en échec, les despotes de tous les continents et les groupes terroristes y réfléchiront à deux fois. C'est l'occasion pour les démocraties de saisir ce moment historique et de tendre à un nouveau 9 novembre 1989 : faire chuter le mur de toutes les tyrannies, de Pékin à Moscou, de Téhéran à Bakou sans oublier Ankara, Caracas, Alger, La Havane et quelques autres. C'est une fragile lueur d'espérance dans les ténèbres de la barbarie.

FAUSSAIRES ET IMPOSTEURS

En 1995, un certain Benjamin Wilkomirski, musicien et fabricant d'instruments de musique suisse, publie en allemand un livre intitulé *Fragments : une enfance, 1939-1948* où il raconte sa jeunesse durant l'occupation nazie en Pologne et son internement à Majdanek et Auschwitz. Le livre reçoit un accueil enthousiaste, est traduit en treize langues et *Le Monde*, le *New York Times*, le *Guardian* lui consacrent des articles élogieux. Les associations juives l'invitent dans le monde entier. Mais la presse suisse commence à s'interroger sur les incohérences du récit et une enquête révèle que Wilkomirski n'est pas né en Lettonie mais en Suisse d'une certaine Yvonne Grosjean qui l'a placé en orphelinat, après quoi il a été adopté par la famille Dössekker. S'il a connu les camps d'extermination allemands, c'est en tant que simple touriste. Son livre est retiré de la vente. Et la triste vérité apparaît : l'auteur du canular a simplement voulu hausser sa vie au rang d'une tragédie.

Enric Marco (1921-2022) est un mécanicien catalan, porte-parole, pendant un quart de siècle, des déportés espagnols : il prétend avoir été interné dans le camp de Flossenbürg en Bavière. Sa faconde et son énergie transportent ses auditeurs, il a même arraché des larmes aux députés des Cortes en racontant les chiens et les coups des SS²³. À 84 ans, démasqué par un historien, Marco reconnaît à demi-mot la supercherie. En 1941 il était volontaire civil dans une usine de montage à Kiel, au nord de l'Allemagne où il prétend avoir été emprisonné et torturé par les nazis. Le romancier Javier Cercas consacra un roman à ce mystificateur de génie²⁴ qui a continué à mentir et à embobiner ses interlocuteurs, même après avoir été confondu.

Mais les fabulateurs se multiplient et propagent leurs fictions. En juillet 2004, une jeune femme de 23 ans déclare à la police avoir été victime d'une agression antisémite dans le RER : des jeunes issus de l'immigration lui auraient tailladé le visage et dessiné avec un feutre une croix gammée sur le ventre. L'enquête révèle qu'il s'agit d'une tromperie et la jeune femme est condamnée à quatre mois de prison avec sursis. D'autres incidents du même type suivront : en 2014, une ex-Femen prétendra avoir été agressée par des salafistes place Clichy. Entre 2014 et 2015, des chauffeurs de bus se disent l'objet d'attaques au cutter de la part de jeunes de banlieue, un professeur dans une école juive

de Marseille soutient que trois hommes se revendiquant de l'État islamique l'ont lardé de coups de couteau. Ces incidents interviennent dans un contexte de violences et d'attentats réels qui n'ont hélas rien d'imaginaire. Le simulacre n'aurait pu se produire sans un facteur de probabilité qui l'a rendu plausible. À la même époque, avant ou après, des citoyens de confession juive seront tués par des islamistes, des chauffeurs de bus agressés et un professeur des collèges décapité. Les fausses victimes se multiplient à mesure que l'histoire résonne du cri des vrais suppliciés. Il faut un contexte de vraisemblance pour rendre les impostures possibles. Les imitateurs veulent profiter de la compassion publique pour usurper un statut. Mais les contrefaçons n'effacent pas les originaux.

La victimisation est l'appropriation d'un titre que l'on ne mérite pas. On peut se dire victime par ouï-dire, par ricochet, par contiguïté. Le 13 novembre 2015, au Bataclan, a eu son lot de charlatans, quelques dizaines, mus par l'appât du gain ou le besoin de notoriété. Le plus célèbre est Florence M, alias Flo Kitty, qui s'était inventé un faux ami au Bataclan et s'était forgé un récit d'une méticulosité parfaite. Mythomane professionnelle, elle s'immisce dans la structure des survivants Life for Paris, se rend indispensable, organise des concerts, des soirées et démasque à son tour les menteurs qui se font passer pour des rescapés. On peut envier le bonheur d'autrui mais plus encore son malheur qui vous pourvoit d'une belle histoire, vous offre la chaleur des survivants, une communauté active. Cette décoration symbolique nous accorde tous les droits, elle nous rend de plus intéressant, nous sort de la masse anonyme ; nous existons, enfin en pleine lumière.

CHAPITRE 7



Vers un « gynocide » généralisé ?

Les relations hommes/femmes, comment les penser ? Par le seul biais du crime contre l'humanité, nous dit un certain féminisme nord-américain. Dès les années 1980, l'activiste Andrea Dworkin (1946-2005) voit dans l'industrie du X « un instrument de génocide » ou, pour le dire d'un mot, « Dachau introduit dans la chambre à coucher et célébré¹ ». Le trait commun qui relie le Troisième Reich à *Playboy* et plus encore à *Penthouse* (revues de charme de la fin du xx^e siècle) est donc la pornographie, que certains libéraux s'obstinent à défendre alors qu'elle est « pire qu'Hitler », si l'on en croit la juriste Catharine MacKinnon : « Même Hitler ne savait pas transformer le sexe en instrument de meurtre à la façon dont se fait l'industrie pornographique². » Une guerre immémoriale opposerait donc hommes et femmes depuis les temps préhistoriques³. Selon Marilyn French (1929-2009), faire l'amour pour un homme est presque toujours synonyme de brutalité et de meurtre : « La culture américaine, films, livres, chansons, télévision, apprend aux hommes à se considérer comme des tueurs, à identifier le sexe avec l'art de tuer, avec la conquête et la violence. Ce pourquoi tant d'hommes trouvent difficile la distinction entre faire l'amour et violer (...) Depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, je crois, le viol a

joué une fonction particulière : ce n'est rien de moins qu'un processus d'intimidation par lequel tous les hommes maintiennent toutes les femmes dans un état de peur⁴. »

Comparaison est déraison

Ces militantes qui ont placé il y a quarante ans le rapport entre les sexes sous l'égide de la Shoah ont fait école : pour prendre un exemple récent, après avoir porté plainte contre le metteur en scène Christophe Ruggia, accusé d'attouchements sexuels sur sa personne alors qu'elle avait 12 ans, l'actrice Adèle Haenel a été décrite comme la successeuse de Primo Levi. Selon Frédéric Detue, universitaire et « spécialiste du crime de masse⁵ », entre la jeune actrice victime d'agression et le déporté d'Auschwitz, il y aurait une véritable convergence : l'une et l'autre auraient répondu au principe de sobriété afin de préparer le terrain aux juges sans recourir « au pathétique de la victime ou à la véhémence du vengeur ». L'actrice, qui avoue son admiration pour Louis-Ferdinand Céline et a par ailleurs demandé avec Céline Sciamma, une réalisatrice française, en mars 2023, la libération du terroriste palestinien Georges Ibrahim Abdallah détenu en France et soutenu par le Hezbollah et l'Iran, n'a pas démenti cette comparaison. Rappelons que Primo Levi a écrit *Si c'est un homme* (1947) pour empêcher que son expérience de déporté ne tombe dans l'oubli tant l'énormité de la vie concentrationnaire la rendait peu crédible aux yeux du tout-venant. Les noms de Robert Antelme, autre déporté à Buchenwald, ou de Walter Benjamin, philosophe allemand antinazi qui s'est suicidé à Portbou (Espagne) le 26 septembre 1940, sont également convoqués sans vergogne pour évoquer la « rescapée » Adèle Haenel.

Le parallèle n'est pas seulement surprenant, il est déplacé. Il n'y a pas d'échelle de Richter des souffrances mais ne pourrait-on envisager une gradation qui permette d'évaluer les différents forfaits ? Faut-il aller jusqu'au nazisme pour penser l'agression sexuelle et banaliser ainsi le vocabulaire du crime contre l'humanité ? Confondre blessure intime et situations extrêmes n'éclaire ni les unes ni les autres. Pourquoi vouloir qu'une personne qui a fait l'objet d'une tentative de viol soit l'équivalent des hommes et des femmes suppliciés de la Shoah ? Cette *reductio ad*

Hitlerum marque la volonté de faire du viol un crime pire que le meurtre et de ses victimes, les représentantes du génocide moderne. C'est après la guerre que le psychiatre Leo Eitinger (1912-1996), Norvégien originaire de Moravie et ancien déporté à Auschwitz et Buchenwald, isole le « syndrome du survivant » et ouvre la voie au concept de syndrome post-traumatique à propos des rescapés des camps.

Il est des pays où une véritable guerre contre les femmes a été déclarée : l'Afghanistan et l'Iran. Ici leur enfermement, leur bannissement de l'école, de l'université, leur confinement à la maison, leur réduction à la fonction de pondeuses et ménagères, l'obligation de la burqa, là, l'empoisonnement dans des dizaines d'établissements scolaires de milliers de jeunes filles coupables de se révolter contre l'ordre des mollahs et de vouloir arracher leur foulard. Dans les deux cas la répression, la torture, la mise à mort par pendaison ou tabassage : « Les jeunes filles seront exclues de leur propre époque et empêchées d'habiter l'actualité du monde. C'est un coup porté à la curiosité de la petite fille, c'est l'assassinat de la formidable question enfantine⁶ », disent avec justesse Véronique Nahoum-Grappe et Marie Ladier-Fouladi. « Un projet de génocide contre un des deux sexes est impossible pour l'espèce humaine. Mais il peut être rêvé par les talibans. »

Dans ce cas et ce cas précis, la notion de « gynocide » (forgée par la militante féministe Antoinette Fouque⁷), incluant l'avortement sélectif des fœtus féminins en Inde comme en Chine ainsi que l'infanticide, pourrait être brandie par une juridiction internationale pour mettre en accusation les pouvoirs concernés. Bref l'Afghanistan, l'Iran, le Pakistan sous la coupe des islamistes, l'Afrique subsaharienne où la pratique de l'excision et de l'infibulation domine, la région des Grands Lacs qui connaît depuis vingt ans des viols de masse dénoncés par le gynécologue et prix Nobel de la paix Denis Mukwege, sont ces territoires où une vraie guerre contre les femmes bat son plein.

Si ces dernières sont restées trop longtemps sans droit – droit de cité, droit de disposer de leur corps, droits économiques –, la consécration de l'égalité juridique a été un long chemin, presque abouti de nos jours, du moins dans la plupart des démocraties libérales. Par une étrange torsion, toute une partie du mouvement féministe préfère porter une accusation

globale contre les hommes plutôt qu'incriminer telle ou telle culture de peur d'être soupçonnée de racisme. C'est sur la question du voile islamique qu'achoppe la réflexion. Rappelons que la philosophe Judith Butler avait exhorté les femmes afghanes à ne pas retirer leur voile après la chute des Talibans pour ne pas collaborer avec l'impérialisme américain. Elles devaient « comprendre les importantes significations culturelles de la burqa, un exercice de modestie et de fierté, une protection contre la honte, un voile derrière lequel la puissance d'agir féminine peut opérer et opère effectivement⁸ ». On a le droit de détester les États-Unis, mais recommander aux femmes afghanes de rester dans les fers ressemble étrangement à de la condescendance coloniale de la part d'une femme qui jouit de toutes les libertés. Refuser de faire la distinction entre les régimes libéraux qui accordent des droits à leurs citoyens et les dictatures qui les bafouent, c'est seulement prouver à quel point la situation des femmes en Afghanistan laisse Mme Butler indifférente. Un certain féminisme est pris en étau entre ses convictions militantes et sa haine de l'homme (surtout s'il est blanc et hétérosexuel). L'engouement pour le voile masque mal le renversement orwellien : présenter la servitude comme une libération, le fichu comme un instrument de délivrance. Comme l'a déclaré la sénatrice écologiste Esther Benbassa : « Le voile n'est pas plus aliénant que la minijupe⁹. » Alors saluons l'apartheid des femmes en terre d'islam comme une aube de la liberté !

Violences contre les femmes

Si génocide contre les femmes il y a, il devrait se marquer par un déficit de population féminine dans le monde. Or en France, au 1^{er} janvier 2019, les femmes représentaient 51,6 % de la population, soit 2,2 millions de plus que les hommes. Dans l'Union européenne, qui compte 447 millions d'habitants, 51 % de la population est féminine. Dans le monde, on compte 102 hommes pour 100 femmes et c'est dans les Émirats arabes unis que le pourcentage d'hommes dépasse celui des femmes dans un ratio de 221 pour 100 (en raison de la présence de nombreux travailleurs immigrés. C'est le taux le plus élevé du monde,

hormis le Vatican !). Le terme de *gynocide* est donc imprécis s'il n'est pas localisé géographiquement et politiquement.

Reste l'outrage absolu de ce que l'on appelle désormais « féminicide » (même si le mot n'est pas entré dans le Code pénal, lequel a supprimé aussi en 1994 parricide, matricide et infanticide¹⁰) pour remplacer l'ancien terme de crime passionnel, puisqu'on n'admet plus, heureusement, que le mari se transforme en tueur fou. Comment qualifier alors le meurtre de l'amant de sa femme par l'époux légitime ou l'assassinat prémédité de son époux par une femme jalouse ou exaspérée ? Qu'est-ce qui nous dit que l'amour n'a pas de liens étroits avec la haine en certains cas ? Mais de la haine au passage à l'acte, il y a un fossé qui s'appelle la civilisation, c'est-à-dire la retenue.

La violence, on le sait, est majoritairement masculine, ce qui ne fait pas de tous les hommes des brutes, la nuance est de taille. Les féminicides conjoignent deux scandales : la sauvagerie – tuer une femme parce qu'elle vous quitte¹¹ – et la négligence des autorités, qui n'ont pas tenu compte des appels à l'aide. Ce qui aurait pu être évité s'est produit : dans 41 % des cas, les victimes avaient averti la police des risques qu'elles couraient¹². Comme les assassinats d'enfants, les féminicides forment la queue de comète d'un combat pour les droits des plus faibles entamé il y a plusieurs siècles et que l'on croyait, à tort, gagné. Cette volonté collective de venir à bout des infamies est relativement récente. En France, la lutte contre les violences conjugales est devenue depuis 2019 une cause nationale, les dépôts de plainte ont été facilités, des policiers et des magistrats ont été formés – 122 femmes ont été tuées par leurs conjoints en 2021, 102 en 2022, 94 en 2023, 208 000 ont subi des violences conjugales selon un recensement du ministère de l'Intérieur et il n'est pas une formation politique qui ne participe à ce combat. Des progrès ont été enregistrés, le téléphone « grave danger » permet d'avertir les autorités, on place des bracelets antirapprochement sur les partenaires dangereux, la loi du 28 février 2023 crée une aide universelle d'urgence pour les victimes de violences conjugales sous forme de prêt. Les meurtres continuent pourtant, atroces, et cette comptabilité macabre est entrée pour tous dans l'ordre de l'abjection à éliminer.

Mais « tuer sa femme n'est pas tuer une femme¹³ ». Féminicide a deux sens : le meurtre d'une femme par hasard ou par intention et le meurtre

de son épouse ou compagne par vengeance. Une guerre est faite aux femmes en tant que femmes, explique l'anthropologue argentino-brésilienne Rita Laura Segato, une guerre impitoyable, renchérit l'Italienne Silvia Federici¹⁴, et cette violence sur les plus faibles des faibles serait le terreau de toutes les brutalités apparues sur terre. On connaît de ces groupes « virilistes » qui se réunissent en forêt pour retrouver la force du mâle perdu ou organisent des séminaires de réconfort entre hommes uniquement. Les Anglo-Saxons ont forgé un néologisme intéressant pour qualifier les *Incels* (*Involuntary celibates*), célibataires involontaires et hétérosexuels qui en veulent aux femmes en général (et aux hommes séduisants) de leurs insuccès amoureux. Ils décident de se venger par la misogynie, le ressentiment voire les tueries de masse¹⁵. Si la première condition de toute éducation amoureuse est le consentement, dogme intangible, la seconde est la possibilité de la rebuffade. Je ne plais pas toujours à qui me plaît et le désir n'est pas une dette qu'autrui contracte à mon égard. La séduction est aussi un marché où chacun de nous a une cote qui varie selon l'apparence physique, l'âge, le savoir, l'entregent, la fortune ; les heureux traînent derrière eux un cortège de soupirants, les malchanceux une foule de fiascos. Le camouflet a ceci de terrible dans nos sociétés qu'il ne peut être imputé à l'ordre social ou à l'État : j'ai beau supplier l'autre, c'est mon être comme tel qui le laisse froid. La sentence est aussi tranchante que celle d'une cour de justice : non merci, pas toi. Mais faire payer aux femmes en totalité les échecs subis avec quelques-unes est une pathologie. Si tous les recalés de l'amour devaient réagir par le meurtre, nos rues seraient jonchées de cadavres.

Une nouvelle grammaire amoureuse ?

Le demi-siècle écoulé a vu la sexualité soustraite au simple domaine de l'hédonisme pour entrer massivement dans la catégorie de la faute : sorte de renversement ironique du vieux puritanisme qui trouve dans cette métamorphose son ultime triomphe, au nom de la protection des femmes. Le pénis à son tour a sombré dans l'ère du soupçon.

La grande réussite de #MeToo, outre la condamnation de violeurs célèbres, est d'avoir réécrit la grammaire amoureuse sous l'angle du

délit : toutes les étapes de la séduction, du consentement à l'acte charnel, ont été reconsidérées, non pas au nom de la jouissance mais de l'éventuelle violation de l'intégrité des personnes. Le mouvement était en germe depuis les années 1980, au moins aux États-Unis, mais #MeToo ambitionne, avec succès, de recomposer un Code pénal qui périmera l'ancien¹⁶. Des enquêtes sont menées par des journalistes d'investigation dans chaque profession (édition, théâtre, cinéma, opéra, sports, politique) pour déterminer le pourcentage de délinquants sexuels et les clouer au pilori : c'est le mouvement américain du *name and shame*, désigner une personne nommément pour lui faire honte. Dès lors que la femme est la victime et l'homme l'offenseur par excellence, si l'on en croit le théorème de Caroline De Haas (« Un homme sur deux ou trois est un agresseur »), tous les gestes de la séduction peuvent être tenus en défiance : une proposition leste, un regard insistant sont gros d'un assaut ou une attaque. On doit superviser les relations érotiques sous l'angle du crime maximal. C'est le sens de la fameuse notion de continuum qui suppose une correspondance logique entre les mini-assauts des garçons envers les filles, œillades lubriques, sourires inconvenants jusqu'au pire, sexe forcé, coups et blessures, assassinats. Cette extension du viol aux gestes anodins a pour principal effet de noyer ce crime dans la mer indistincte des infractions microscopiques et d'exonérer les agresseurs. Tout se vaut : l'essentiel n'est pas tant de punir l'outrage que de redresser la conduite des garçons, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte.

En évoquant une pérennité des violences selon le vieux principe du « Qui vole un œuf vole un bœuf », on évacue l'idée qui est au fondement même de la justice, la proportion entre une peine et sa sanction. Comme dans le film *Minority Report* (Spielberg, 2002), il faut frapper au cœur de la masculinité et détecter le méfait avant même qu'il ne soit commis, par tout un système de prévention. Cela s'appelle pratiquer la « tolérance zéro », à l'image de certains États américains dont la Californie, où le bris d'une vitre entraîne un emprisonnement immédiat. Et trois emprisonnements, une incarcération à vie. C'est le principe effrayant de la *three strikes law* qui sanctionne les récidives, même de délits mineurs, et abandonne toute idée de réhabilitation. Nul besoin ainsi de distinguer les actes : au risque d'en revenir aux pires pratiques judiciaires du XIX^e siècle qui voyaient dans les menus larcins d'un délinquant les

prémices d'un grand voyou. En Angleterre, on a pendu jusqu'à la fin du XIX^e siècle des enfants pour le vol d'un fruit. Un fil invisible rattacherait ainsi une remarque grivoise, des gestes déplacés et le sexe forcé dans une spirale irréprouvable. Tout l'univers des relations amoureuses devrait être remanié de fond en comble pour édifier une « nouvelle civilité sexuelle » (Irène Théry).

Rebaptiser la passion ?

Ainsi l'état amoureux peut-il être renommé « emprise » et les tribunaux cherchent-ils à le requalifier en termes légaux¹⁷. Aimer un être, c'est, qu'on le veuille ou non, lui donner les pleins pouvoirs sur moi et la possibilité de me hisser sur un podium ou de me jeter dans la poussière. Il y a de la subjugation dans ce sentiment, une mainmise démesurée dont abusent les apprentis despotes mais on ne peut aimer une personne sans lui aliéner tout ou partie de sa liberté. Il arrive même dans l'égaré passionnel que l'on soit possédé par l'autre. L'on ne sort de l'amour que comme d'un mélange d'enchantement et de servitude ou plutôt d'une servitude enchantée. Si l'on veut rester maître de soi comme de l'univers, ne pas se laisser entamer par l'autre, c'est qu'on n'aime pas ou que l'on confond relation sentimentale et contrat. Toute passion dispense joie et malheur, indistinctement, pour les femmes comme pour les hommes.

Quant au consentement, il serait lui aussi une supercherie à déconstruire sur le plan du droit, dit, après d'autres, la juriste américaine Catharine MacKinnon, puisqu'il met face à face deux personnes de statut et de force inégale¹⁸. Comment une femme pourrait-elle désirer librement son bourreau ? Le hashtag MeToo n'est pas seulement libération de la parole et dénonciation des violences sexistes, il décrète suspect le désir masculin¹⁹. Ce qu'on appelait hier encore la séduction est en réalité une mainmise : le regard par exemple. Il n'est pas neutre, il est une prise de possession parfois induite qui peut se transformer en viol par les yeux (*eye rape* en anglais). Un regard insistant dans un lieu public peut aux États-Unis justifier l'intervention de la police. La parole elle-même est une arme à double tranchant, elle enjolive, enferme l'autre dans des compliments trompeurs, des fadaises mais elle peut aussi blesser quand

elle chosifie le corps et le réduit à une addition de parties. Il serait sexiste de commenter la tenue vestimentaire des femmes, même quand c'est pour l'admirer. Une telle attitude est une forme de discrimination, le *lookism*, l'attachement pathologique à l'apparence. D'ailleurs, les femmes ne jugent jamais un homme sur son physique, c'est bien connu, elles s'attachent à sa « beauté intérieure », uniquement. La drague, le flirt relèvent donc de la prédation pure et simple. Remarquons que l'historien Ivan Jablonka avait tenté de définir une séduction « pour les mecs bien » fondée sur « la justice de genre » et qui bannirait les flatteries relevant d'un sexisme bienveillant²⁰. Bien mal lui en a pris : des féministes, furieuses de voir un mâle intervenir dans leur champ de compétences, l'avaient remis à sa place, dont Camille Froidevaux-Metterie : elle est sortie « indignée » de la lecture du livre qui s'attribue indûment un rôle pionnier en minimisant les travaux des femmes ayant pensé depuis des lustres la domination masculine²¹. Un homme ne sera jamais assez féministe pour les féministes car il est coupable et pour toujours d'être un homme.

Contes de fées et culture du viol ?

On ne devrait plus rien dire des femmes ; que certaines sont frivoles, coquettes ou narcissiques, intelligentes ou sottes, laides ou jolies, grosses ou maigres. Le simple usage d'un qualificatif, laudateur ou non, car le compliment est un affront lui aussi, relève du sexisme. La femme est devenue cet être intouchable qu'on peut à peine qualifier, tel Dieu dans la théologie négative. Au lendemain de la mort de l'écrivain franco-tchèque Milan Kundera, en juillet 2023, le *New York Times* précisait, après les hommages convenus, que ses romans étaient truffés de personnages féminins faibles ou ridicules (les personnages masculins le sont aussi). Crime de lèse-majesté qui l'a privé du Nobel ! Selon certaines féministes, la femme seule échapperait à toute définition, se tiendrait au-delà de toutes les catégories, dans une sorte d'idéalisme hors langage. Pour Judith Butler, il n'y a pas de sexualité féminine, ce qui reviendrait à enraciner la femme dans un destin biologique²², construit par et dans le discours masculin. Les femmes, ayant toujours vécu sous régime patriarcal, n'ont jamais été représentées que par le biais d'un regard

d'homme, ce qui a été vrai jusqu'à l'après-guerre. Les femmes de nos jours sont peintres autant que peintes, romancières autant qu'héroïnes de roman, réalisatrices autant qu'actrices.

Pour autant, faut-il récuser tous les personnages féminins présents dans la peinture, la littérature ou le théâtre passés ? « Les contes pour enfants sont aussi la première caisse de résonance de la culture du viol²³ », disait-on sur France Culture en 2017 : une mère de famille britannique s'était offusquée que le baiser donné à la Belle au bois dormant ne soit pas consenti et, pour cause, puisqu'elle dormait. Blanche Neige elle-même a été réveillée par un prince qui l'a embrassée sans le lui demander. Le baiser, qui avait accompagné la libération des mœurs après 1945, redevient, comme sous l'Ancien Régime, un facteur de turbulences et d'interdits²⁴. On déconstruit également *Les Précieuses ridicules* de Molière, honteuse moquerie de la volonté de s'instruire du deuxième sexe, ou Mme Verdurin de Proust, la snob par excellence, en expliquant qu'il s'agit là de deux exemples de misogynie flagrante²⁵. Sans oublier les personnages féminins dans la peinture, chez Picasso, par exemple, incarnation type du macho violeur et prédateur qualifié par un artiste islandais, Olafur Eliasson, de « Harvey Weinstein de son temps²⁶ ». On ne peut même plus dire le mot femme, selon Judith Butler, ce qui suppose une identité et un sujet produits par un système social daté²⁷, fonction d'un contexte historique²⁸.

Il est donc recommandé aux femmes de se méfier de ceux qu'elles aiment : la relation amoureuse ne serait rien d'autre qu'« un viol enjolivé par des regards suggestifs » (Andrea Dworkin)²⁹, un rapport de domination déguisé et seul le découragement rendrait acceptable de vivre avec l'homme de sa vie (Susan Faludi)³⁰. Ces propositions sont parfaitement réversibles : que l'on sache, le chagrin d'amour affecte aussi les messieurs et en pousse certains au suicide. Mais il faut absolument que la femme constitue le symbole de l'exploitée et incarne la souffrance la plus abyssale. Elle n'existe que pantelante : jamais un sujet fort, sûr de son droit et décidé à construire sa vie. Un certain néoféminisme ne veut pas tant libérer les femmes que les dicter, leur faire honte de fréquenter encore des hommes. Il veut des êtres brisés pour mieux les diriger. Victimiser toutes les femmes, c'est les infantiliser, leur dénier toute liberté et responsabilité.

La justice en procès

En France, l'institution judiciaire semble un tanker paralysé par son obésité, son dénuement matériel. Beaucoup de citoyens renoncent à porter plainte, découragés à l'avance par l'inertie de cette énorme machine, capable de broyer n'importe quel individu. Sa pompe glacée a de quoi effrayer le profane avec sa langue absconse comme du latin d'église. Représentons-nous l'épreuve que doit constituer, pour la victime d'un viol, l'humiliation d'avoir à préciser, face à des fonctionnaires a priori sceptiques, chaque étape d'une pénétration forcée. Ce pourquoi, il faut former encore mieux les officiers de police chargés d'accueillir des femmes ou des enfants abusés ou battus. La crise de la justice est double : du côté des plaignants qui se sentent oubliés et du côté des accusés qui veulent laver leur honneur. Il est rare qu'un verdict satisfasse les parties en présence : le condamné gémit devant l'intransigeance du jugement, les victimes déplorent le laxisme. Comme la démocratie, la justice est ce qui par nature déçoit dans la quête d'un impossible équilibre entre les fautes et les peines. Un procès peut être exemplaire dans son déroulement et insatisfaisant dans sa décision. Plus l'institution ignore les plaintes et les mauvais traitements, plus elle renforce le soupçon sur sa partialité. Triomphe alors la volonté de faire la loi sur les réseaux, de favoriser une justice parallèle, électronique ou de rue qui s'installe à côté de l'autre. Les foules numériques ne sont pas des « foules sentimentales » mais des foules infernales. Toute accusation vaut condamnation, indépendamment des preuves. Est ainsi réhabilitée la pratique ancienne du lynchage au nom de la vertu. Combien de néoféministes voudraient réécrire le Code pénal, instituer des tribunaux d'exception pour les violeurs ou supposés tels, suspendre toutes les garanties constitutionnelles attachées à chacun de nous ?

Pour reprendre un chiffre souvent cité à tort, ce n'est pas 1 % des personnes accusées de viol qui sont condamnées mais 14,7 %, selon les statistiques du ministère de la Justice³¹. On peut juger le pourcentage insuffisant mais on ne peut dicter la sentence à la place des juges et ignorer ce principe fondateur que « le doute doit profiter à l'accusé ». Notre système repose sur la preuve, toujours délicate à apporter en matière de viol. Les classements sans suite risquent d'ailleurs d'exploser

faute de faits tangibles si l'on se contente de libérer la parole sans l'éduquer. Tout l'enjeu est de lutter contre le crime tout en préservant la présomption d'innocence. Déjà en 2020, des avocates pénalistes s'alarmaient de voir « la présomption de culpabilité s'inviter trop souvent en matière d'infractions sexuelles³² ». Les pétitionnaires poursuivaient :

On se pique d'avoir à le rappeler mais aucune accusation n'est jamais la preuve de rien : il suffirait sinon d'asséner sa seule vérité pour prouver et condamner (...) présumer de la bonne foi de toute femme se déclarant victime de violences sexuelles reviendrait à sacraliser arbitrairement sa parole, en aucun cas à la « libérer »³³.

Croire les victimes sur parole, c'est courir le risque de confondre une plainte justifiée avec une dénonciation calomnieuse. Pourquoi se fatiguer à faire une enquête et ne pas jeter l'accusé directement en prison, sans procès ? Pourquoi ne pas réhabiliter en la matière la loi des suspects ? La justice n'est pas un « récit » littéraire mais l'établissement le plus précis possible des faits imputés, une fois entendus les uns et les autres. La vérité judiciaire est la conformité aux événements et la délibération doit s'appuyer sur des preuves sans lesquelles il n'est pas de sentence équitable. Le détachement des juges, loin des passions humaines, est aussi ce qui permet de peser le pour et le contre, à égale distance des versions de l'accusation et de la défense. Les magistrats sont en permanence confrontés à deux abîmes : laisser une faute impunie, châtier un innocent. Mais de ce qu'il existe des erreurs judiciaires et que certains délits restent non sanctionnés, on ne saurait en conclure à l'obligation de dédaigner la justice, simple auxiliaire des puissants du jour. S'il est légitime de la critiquer sans relâche, c'est aux fins de l'améliorer et non de la discréditer en raison de son imperfection. Sinon elle « est kidnappée par les victimes » et paralysée dans son exercice (Guillaume Erner). Il faut entrer dans la longue patience du droit ou retourner à la barbarie.

Depuis le 10 avril 2018, la prescription d'un viol sur mineur intervient plus tard que celle d'un crime de guerre ou terroriste puisque, dans le premier cas, le délai de trente ans se compte à partir de la majorité de la victime³⁴. Certains plaident même pour que le viol soit passible de la perpétuité incompressible et imprescriptible comme le crime contre

l'humanité³⁵. Qu'en est-il alors de la gradation des peines ? Le viol devrait donc être puni comme un meurtre ? On s'en veut de rappeler cette lapalissade, on peut survivre à un viol, jamais à un assassinat. La théologie de #MeToo est sans pitié : le pardon n'existe plus, le pécheur ne peut se racheter même s'il purge sa peine. Il est précipité vivant dans le chaudron des damnés. Il y a chez nos nouvelles investigatrices une intransigeance qui les rend étrangères à deux dimensions essentielles des affaires humaines : la rédemption et la proportion.

La sauvagerie partagée

Enfin, où a-t-on vu que les femmes étaient meilleures que les hommes ? De ce qu'on les a opprimées ou reléguées pendant des siècles dans la plupart des sociétés, on ne peut en déduire qu'elles détiennent toutes les vertus. Si le viol est très majoritairement masculin, la barbarie appartient aux deux sexes. On a confondu un empêchement provisoire de faire le mal avec une candeur ontologique. Chaque fois que des femmes ont été en position de pouvoir, dans les camps de concentration nazis comme chez Daech, elles se sont conduites avec la même sauvagerie que les hommes. Margarete Buber-Neumann, déportée à Ravensbrück après l'avoir été en Sibérie sous Staline, raconte l'incroyable sadisme des surveillantes SS et des kapos féminines avec les détenues³⁶. Ces « louves grises », que l'uniforme transformait en terreurs, étaient fascinées par Hitler et avides de corriger les « éléments récalcitrants » de la société nazie³⁷. Des logements spacieux et confortables, de bons salaires, l'accès à des postes de responsabilité qui leur étaient fermés d'habitude, le service entièrement assuré par les prisonnières à la fois servantes, esclaves sexuelles et cobayes qu'on pouvait torturer et tuer à volonté, leur assuraient une vie idyllique où les distractions, sports, cinéma, sorties, casino ne manquaient pas³⁸. Il y eut des femmes bourreaux dans tout le système concentrationnaire (Irma Grese, Maria Mandl, Hermine Braunsteiner entre autres), certaines ont été pendues après la guerre pour crimes contre l'humanité et une rescapée du camp de Lichtenburg, Lina Haag, témoigne ainsi : « Ce sont des créatures fantastiques, effrayantes qui font penser à des légendes sombres. Sans pitié, elles sont

probablement plus dangereuses que les bourreaux SS car ce sont des femmes³⁹. »

Quant aux veuves noires de l'État islamique, les *muhâjirât*, elles ont occupé une place assez élevée dans la hiérarchie de l'organisation. Propagandistes, recruteuses, blogueuses ou tueuses, elles manifestent une cruauté et un sadisme qui effrayent tous ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Des milliers d'adolescentes occidentales mais aussi moyen-orientales – la barbarie recrute toujours parmi la jeunesse – sont parties en Syrie participer au djihad. Là aussi, comme dans le cas des kapos nazies, l'accession à Daech « est le premier facteur d'attraction des femmes européennes et occidentales qui se voient conférer un rôle et une place sans commune mesure avec ceux qui étaient les leurs dans leur pays d'origine⁴⁰ ». Certaines se sont élevées très haut dans le cercle étroit des idéologues de Daech, occupant diverses fonctions dans les ministères et se caractérisant par une absence totale de pitié, justifiant décapitations, attentats, mises à mort des *kouffars* et autres mécréants ainsi que l'esclavage des chrétiennes, yazidies, kurdes, etc. Les « revenantes » sont désormais systématiquement mises en examen pour être jugées à l'égal des hommes, malgré les clichés persistants sur la bienveillance maternelle⁴¹. Une Allemande de 30 ans partie rejoindre Daech a été condamnée à dix ans de réclusion pour avoir laissé mourir de soif, en plein soleil, sa jeune esclave yazidie de 5 ans. Savoir ces femmes radicalisées de retour en France, et donc libérables dans quelques années, n'a rien de rassurant. Mais, au nom de l'image sirupeuse de la maternité, on estime que ces mères ou épouses méritent un rapatriement immédiat.

La cruauté décuple quand des gens ordinaires obtiennent un pouvoir de vie et de mort sur autrui. Germaine Tillion, déportée à Ravensbrück, a calculé que la brutalisation des très jeunes surveillantes dans les camps nazis prenait entre quatre et vingt jours : la novice qui s'excusait presque devant les prisonnières les premiers temps, les battait comme plâtre et parfois jusqu'à la mort au bout d'une semaine. Le fanatisme féminin vaut bien son équivalent masculin. C'est l'uniforme plus les bottes et le couvre-chef qui les transformaient en tueuses ivres de sang, de même que l'abbaya et le voile métamorphosent une petite Bretonne ou une lycéenne de Berlin ou Madrid, parties en terre de Scham, en furies prêtes à massacrer pour Allah. Aurait-on oublié qu'à Abou Ghraïb, le centre de détention américain, au début du siècle, en Irak, tortures et coups étaient

distribués aux prisonniers aussi par des femmes ? La photo de Lynndie England, 22 ans, tenant en laisse un prisonnier irakien a fait le tour du monde⁴². Encore récemment n'a-t-on pas vu une footballeuse, Kheira Hamraoui, milieu de terrain du PSG, tabassée à coups de barre de fer sur ordre de sa coéquipière, folle de jalousie, qui voulait lui casser les jambes⁴³ ?

Si le problème de nos sociétés est la violence des hommes sur les femmes, ces dernières, elles aussi, brutalisent, même si cette vérité est difficile à entendre. Dès 2000, John Archer, spécialiste de l'agressivité humaine, remarquait, à partir de nombreuses études sur les conflits familiaux, que la violence des femmes constituait un problème ignoré. En témoignent les chiffres des altercations, coups et blessures dans les couples LGBT avec une prévalence chez les lesbiennes et les femmes bisexuelles. Les femmes entre elles sont aussi violentes que les hommes avec les femmes, les bis et les trans également⁴⁴. Il existe aussi des mères abusives qui rendent leurs enfants malades (syndrome de Münchhausen), des mères incestueuses (en nombre réduit) et des mères complices dans les viols de leur progéniture. Partout où les femmes ont pris le pouvoir, dans l'entreprise, l'université, le monde politique, elles se sont conduites en général comme les hommes. Ni pires ni meilleures, juste humaines, terriblement humaines, capables comme tous des initiatives les plus généreuses comme des plus grandes bassesses.

Vers une discorde créative ?

La détestation des hommes manifestée par certaines féministes est d'autant plus étrange que sur le viol, l'inceste, la pédophilie, le harcèlement, la quasi-totalité de l'opinion est d'accord. C'est tout le problème : plus le consensus est global, plus il faut recréer du conflit. Faut-il rappeler que l'homme n'est pas que l'ennemi à abattre, il est aussi l'amant, le partenaire, le frère, le père, l'ami, l'époux ? L'insurrection souvent menée conjointement par les deux sexes, comme de nos jours en Iran, ne devrait jamais exclure la possibilité d'une réconciliation. À s'obstiner dans une confrontation stérile, on gomme les acquis formidables engrangés par le mouvement féministe depuis un siècle. On oublie aussi la puissante force d'attraction qu'exercent, malgré tout, l'un

sur l'autre les deux sexes, la densité poétique du plaisir charnel que seules des exaltées ou des bégueules semblent vouloir écraser. Rien ne fait plus de tort au néoféminisme que l'armée de ses avocates, enlisées dans leurs querelles picrocholines entre chapelles rivales, leurs anathèmes, leurs rhétoriques maximalistes. La volonté de constituer toutes les femmes, quelles qu'elles soient, en classe victimaire par excellence, la grande bourgeoise, la princesse comme la prolétaire, indépendamment de l'âge, de la classe sociale, de la fortune est un contresens manifeste.

C'est une manière de dérober aux opprimées leurs épreuves au lieu de venir à leur secours. Le militant syrien des droits de l'homme Omar Youssef Souleimane, naturalisé français, dénonce avec amertume les agitateurs woke, enfants gâtés des pays riches, quand tant d'hommes et de femmes, dans le monde arabo-musulman, se battent « contre une dictature réellement patriarcale et oppressive⁴⁵ ». Soyons honnêtes, le *wokism* touche aussi les conservateurs de la droite américaine, tels Ben Shapiro ou Charlie Kirk indignés par le blockbuster *Barbie*, lesquels voient « de la propagande pour la mafia transgenre ». Qu'une telle bluette puisse scandaliser en dit long sur la porosité entre la gauche et la droite américaines⁴⁶. Sans oublier les œuvres de Shakespeare bannies dans certaines écoles de la Floride de Ron DeSantis parce que jugées trop sexuelles⁴⁷. Aux États-Unis, le politiquement correct, la culture de l'annulation transcendent les partis et puisent au fonds commun du maccarthysme, lui-même issu du puritanisme protestant.

On évoque souvent avec raison le plafond de verre auquel se heurte le deuxième sexe ; on oublie le plancher de boue (Claude Habib), les sales métiers auxquels sont astreints les hommes, éboueurs, livreurs à vélo, ouvriers sur les chantiers, égoutiers, soldats, etc. La victimisation du néoféminisme ne naît pas d'une régression mais au contraire d'un progrès indéniable dans la condition féminine, même si les acquis ne sont jamais irréversibles : la criminalisation de l'avortement par la Cour suprême aux États-Unis, concession faite aux chrétiens les plus conservateurs, a entraîné la perte du camp républicain aux élections de mi-mandat en 2022 et a poussé l'Ohio à inscrire le droit à l'IVG dans sa Constitution en novembre 2023. Les femmes sont contraintes d'arbitrer

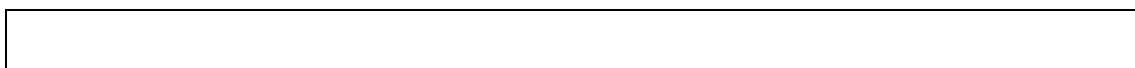
entre leurs obligations professionnelles, familiales, amoureuses et doivent s'inventer dans l'incertitude et le tâtonnement. S'il reste des discriminations et des violences incontestables, il est dans l'intérêt de tous qu'elles soient corrigées ou punies. On le sait depuis Tocqueville, c'est quand le principe de l'égalité est acquis pour tous que les inégalités restantes deviennent intolérables. Si l'on a déjà (presque) tout gagné, les derniers bastions à prendre suscitent une forte irritation. Complétons cette loi par une autre : plus la condition des hommes et des femmes se rapproche, plus l'animosité entre eux va augmenter de façon exponentielle.

En à peine trois générations, la vie des femmes en Occident a radicalement changé. Maîtrise de la fécondité avec des familles réduites, maîtrise économique avec l'entrée dans la vie active, maîtrise sexuelle avec la liberté de choisir ses partenaires et de concevoir des enfants sans père, indépendance financière. La transformation est si profonde qu'on peine à l'évaluer. Tandis que les femmes partent à l'assaut de l'espace public et s'emparent des secteurs professionnels les plus élevés, les hommes se saisissent du monde domestique, éducation des enfants, cuisine, arts ménagers, sans avoir le sentiment de déchoir et sont heureux d'avoir obtenu un congé paternité. Cet entrecroisement des aptitudes est sans doute le phénomène le plus intéressant du demi-siècle écoulé.

Un spectre hante le néoféminisme : celui de la victoire possible après les luttes décisives des soixante dernières années. Car toute victoire déçoit. Non seulement l'autonomie gagnée par les femmes n'a pas supprimé les charges liées à leur condition, mais elle se traduit par le sentiment angoissant du chacun pour soi. C'est le fardeau de l'individu contemporain que de devoir chaque jour plaider la cause la plus chère qui existe, soi-même, au risque d'être mal compris. S'il est possible de rattacher ses doutes ou ses échecs à une raison extérieure ou à une structure formidable, le patriarcat par exemple, on est alors exonéré de toute responsabilité. C'est la malédiction de la liberté qu'elle désenchant par nature, puisqu'on ne peut s'en prendre qu'à soi-même de ses faillites. *La liberté s'oppose à la libération comme la prose à la poésie* : il est tentant de monter en épingle des événements mineurs pour ne pas voir

que les femmes, globalement en Occident, sont en train de gagner, que le vieux patriarcat est à l'agonie. On peut faire joujou avec des gadgets sémantiques, passer de « patrimoine » à « matrimoine », d'« hommage » à « femmage », dire « j'esnière » au lieu de « j'espère »⁴⁸, prôner l'écriture inclusive dont la principale caractéristique est surtout d'exclure ceux qui n'en possèdent pas les codes : ce colifichet grammatical ne met pas le masculin à égalité avec le féminin, il trace une frontière entre l'élite progressiste et la plèbe arriérée. Cela veut bien dire que le plus dur a été fait et qu'on pinaille sur les détails pour se donner des allures de guerrière à peu de frais. Étrange alliage de l'intransigeance et de la frivolité.

À l'évidence, ce qu'une partie du mouvement féministe vise, c'est moins l'égalité qu'un « traitement préférentiel⁴⁹ » (Owen Fiss) : l'indépendance décrite dans les termes de l'oppression, position délicieuse entre toutes qui offre les avantages de l'autonomie sans les fardeaux qu'elle entraîne. On est libres mais l'on continue à s'envelopper dans la toge de l'insurgée pour repousser au plus loin la responsabilité. On bénéficie ainsi de la double posture du vainqueur et du vaincu et l'on continue à militer en toute bonne conscience pour la liberté, l'égalité et l'immaturation. Ne peut-on favoriser l'émancipation des femmes qu'en rabaisant les hommes ? La libération sera conjointe comme en Iran ou s'enlisera dans l'aigreur réciproque. Il est vain de rêver d'une concorde parfaite entre les sexes : la division des tâches, la fatalité anatomique (par exemple la faculté d'enfantement, la différence des jouissances) entravent le rêve d'une entente idyllique. Chaque sexe demeure pour son opposé insondable, ni si proche ni si loin qu'il le croit, toujours mystérieux. L'essentiel est que demeure entre eux un monde de plaisirs partagés, de cohabitation heureuse où ce qui rapproche est plus fort que ce qui divise, et d'échapper aux fanatiques des deux bords, toujours prêts à lever l'étendard du martyr pour pointer un doigt accusateur et se livrer aux déferlements d'hostilité. Nous oscillerons encore longtemps entre paix armée, belligérance passionnelle et sécession, telles deux tribus campant de part et d'autre d'un fleuve qui s'appelle tantôt l'Énigme, tantôt l'Attraction ou le Grief.



LA FRANCE BOURREAU DE SOI-MÊME ?

Il existe au centre de l'Europe un pays très malheureux, dont la population endure des supplices dignes de l'Inquisition : la France. Ce pays a été soumis récemment à une loi inique qui oblige les Français à travailler jusqu'à 64 ans comme tous les autres membres de l'Union européenne (en Belgique, en Allemagne, le départ à la retraite est à 67 ans). « On nous a déjà volé deux ans de vie avec le Covid », se lamente une responsable syndicale à la télévision. Quatre mois durant, l'Hexagone a été le siège de manifestations, de grèves, de déprédations. La lutte contre cette loi a rassemblé deux mythologies, la révolution bolchevique de 1917 et la Résistance. Tous les cheminots, y compris les conducteurs de TGV qui partent à la retraite à 53 ans, se sont mobilisés sur l'air de la Bataille du rail entre 1940 et 1944. Dans les médias, représentants syndicaux, intellectuels, politiciens sont venus dénoncer l'injustice du projet : le président Macron a été traité de « tueur à gages », de Caligula, d'Hitler. Lycéens, étudiants ont héroïquement défilé pour leurs retraites aux côtés des travailleurs. Protester contre un projet mal ficelé, contre des normes qui vous étranglent, tels les agriculteurs européens et français durant l'hiver 2024, est parfaitement légitime ; mais pourquoi, à propos d'une simple mesure d'ajustement, cette hystérie collective qui ressemble plus à un exorcisme qu'à une révolte ?

Nos compatriotes sont pris dans une aporie : traditionnellement hostiles à l'argent en raison de leur culture catholique et égalitaire, ils voudraient bénéficier de tous les avantages d'une économie développée, transports rapides, soins gratuits et performants, éducation bon marché, revenus garantis, et ce, sans compromission avec l'économie de marché. Le capitalisme avec sa création de richesses mais si possible sans le travail, sans le capital et les affreux patrons. « Souffrance en France » (Christophe Dejours, 1998), avait dit naguère un psychologue comparant les conditions à l'usine et au bureau aux camps de concentration. Notre nation manifeste une intempérance fatale dans le gémissement. Incapables de se réjouir de la moindre bonne nouvelle, les Français n'en partent pas moins aux beaux jours : ils font l'émeute en semaine mais prennent leur voiture pour la mer ou la campagne le vendredi, respectent scrupuleusement les ponts, les jours fériés. Deux sacralités se partagent le psychisme de nos compatriotes : le droit de grève d'un côté, les vacances de l'autre. Dès le printemps, en mai, les arrêts de travail se raréfient, les trains roulent, l'essence coule à flots à la pompe, la grand-messe des plages et des loisirs commence. La révolution bolchevique reprendra en septembre. Ce glissement de la fureur insurrectionnelle au plaisir de vivre est notre péché mignon. Qui pourrait convaincre ce peuple, jadis capable de beaux sursauts, qu'il ne vit pas en enfer ? Qui rendra aux Français leur joie de vivre ? Peut-être les dizaines de millions de touristes qui visitent ce pays de Cocagne peuplé de 67 millions de déprimés rageurs.

Les Stoïciens le savaient déjà : innombrables sont les moyens par lesquels les hommes travaillent à leur perte. En France la situation est tendue, la dette s'élève à 3 000 milliards d'euros, le pays s'appauvrit, la productivité du travail s'effondre mais syndicats et partis, pour un simple relèvement de deux ans de l'âge de la retraite, n'ont rien trouvé d'autre que faire une grève générale pour « mettre l'économie à genoux » (la CGT). La conjoncture est mauvaise ? Ingénions-nous pour qu'elle devienne pire encore. Un grand pays en difficulté met toutes ses forces à tomber plus bas encore, dans une spirale nihiliste. Prenons acte de ce changement anthropologique : en Ukraine, depuis 2014 et surtout depuis le 24 février 2022, la jeunesse se bat et meurt pour sa liberté. En France, en 2023 comme en 2010, la jeunesse défile dans les rues pour ses retraites... en chantant l'*Internationale* !

CHAPITRE 8

Décoloniser les décolonisateurs ?

Qu'est-ce qu'un *remake* au cinéma ? Une reproduction actualisée d'un classique ou une re-création à partir d'une intrigue similaire. Faut-il prendre la copie pour une doublure ou une véritable innovation à partir de formes passées ? Pour quiconque a connu les années 1970, 80, 90, ce qui se passe aujourd'hui ressemble à une étrange mouture du passé. Féminisme, anticolonialisme, anti-impérialisme, antiracisme, écologie radicale, tout semble recommencer *ad nauseam* comme dans le film *Un jour sans fin* (1993) appliqué à notre époque. Quand l'histoire est en panne, on peut toujours la regarder dans la lunette arrière et s'appropriier les conquêtes des âges antérieurs. Les jeunes générations croient inventer, elles ressassent tout en blâmant leurs aînés. Face à cette armée de répliquants qui paraissent sortis tout droit des franchises de séries, avec leur déclinaison sans fin de *prequel* (antépisode), *sequel* (suite), *spin off* (dérivation) et *reboot* (version nouvelle) appliqués à Frantz Fanon, Sartre, Edward Said, etc., on a un sentiment de disque rayé qui rejoue la même musique avec des voix différentes.

Mais n'étions-nous pas les mêmes à leur âge ? Mai 68 ne fut-il pas lui-même une parodie de 1917, 1936, du castrisme et du guévarisme ? Les enfants de bourgeois jouaient au bolchevisme en lançant des pavés sur la police. Quand une époque se regarde avec les yeux de la précédente, peut-on parler de plagiat générationnel ? Et qui plus est plagiat arrogant :

la copie veut faire honte à l'original de ses déficiences. Peut-être s'agit-il d'une illusion propre à tous les temps : les héritiers veulent effacer leurs parents et les aînés crient à l'ingratitude. Derrière le remake, une nouvelle histoire tente de naître. Sommes-nous dans l'invention ou la répétition farcesque ?

Ah le bon temps des colonies !

Plus le monde occidental décline, plus il se gonfle et se dit responsable de toutes les horreurs qui arrivent, réchauffement climatique compris. La culpabilité postcoloniale est le symptôme de notre perte d'influence, la dernière tentative des anciens dominateurs de se croire importants. À chaque soubresaut de l'Histoire, nous allons répétant : c'est notre faute, c'est notre très grande faute. De même qu'une partie de la gauche reste inconsolable de la révolution bolchevique, une autre ne se relève pas de la fin des Empires occidentaux. Si la sagesse de l'Europe de l'Ouest est d'avoir renoncé à ses colonies, de gré ou de force, beaucoup de ses citoyens en cultivent la nostalgie et pas seulement à droite. On a l'impression de revenir aux années 80 du ^{xx}^e siècle, quand les jeunes nations indépendantes d'Afrique accusaient l'ancienne puissance coloniale de briser l'émancipation des peuples. On est là dans une sorte de télescopage spatio-temporel, une superposition des continents et des époques où tout se mêle. Chacun peut, selon ses inclinations, habiter le pays virtuel de l'esclavage, du colonialisme, du patriarcat devenus des concepts flous, des habitats temporaires qu'on investit et monte en épingle pour dire sa colère, son dégoût ou son désarroi. Il est toujours difficile d'appréhender son temps : pour en simplifier la compréhension, la tentation est grande de plaquer sur le présent les cadres d'hier en espérant qu'ils feront sens.

Dans *Le Monde* du 26 janvier 2023 le général Bruno Clément-Bollée, ancien commandant des Forces françaises en Côte d'Ivoire, explique que l'Afrique dominée veut céder la place à une Afrique souveraine et que nous vivons une nouvelle phase de la décolonisation résumée par le slogan « L'Afrique aux Africains¹ ». Ceux-ci ne supporteront plus l'arrogance des anciens occupants qui continuent à régner, malgré des

retraits simulés, même si beaucoup des budgets de ces pays sont bouclés par l'aide occidentale. À y bien regarder, cette colère antifranaise et anti-européenne semble surtout trahir l'envie des élites sahéliennes d'en finir avec le régime démocratique, la presse libre, le parlement souverain pour en revenir à l'autocratie, aux coups d'État, à la corruption, au népotisme. Beaucoup d'États africains, en proie aux putschs, ne cherchent pas tant une nouvelle indépendance qu'un nouveau parrain et acclament les Russes pour mieux s'exonérer avec eux de toutes les règles de la décence et de la démocratie. Les mêmes juntas militaires au Mali, au Burkina Faso, en Centrafrique, au Niger qui veulent chasser les Français et les troupes de l'ONU se livrent pieds et poings liés à l'organisation criminelle russe Wagner, avide de piller et de tuer. Elles veulent moins retrouver leur indépendance que changer de protecteur et continuer à se livrer à la mise à sac de leurs pays avec de nouveaux compères. Lorsqu'en Afrique du Sud, Julius Malema, leader d'un parti de la gauche radicale qui appelle à tuer les Boers, c'est-à-dire les Blancs, s'exclame lors d'un meeting en juillet 2023 : « Je soutiens Poutine, j'aime Poutine, je suis Poutine », il dit seulement cette vérité inaudible pour nos oreilles délicates : moi aussi je veux être un fauve comme le chef du Kremlin, je veux pouvoir tuer, assassiner, voler à ma guise. On l'a vu : la virilité surjouée du maître du Kremlin fascine. L'ambiguïté ondoiyante d'Emmanuel Macron, qui peut apparaître très *gender fluid*, charmeur plus que leader, toujours prêt à enlacer ses visiteurs et partenaires, choque certains en Afrique ou en Asie.

La France forme une cible idéale en raison de sa faiblesse : on la méprise de n'être plus redoutable. Elle est devenue le pays que l'on adore détester, objet d'un ressentiment durable (El Hadj Souleymane Gassama²). Cela posé, elle a commis tant d'erreurs en Afrique, erreurs de tact, de vision, d'arrogance, de paternalisme à peine déguisé, qu'elle n'a pas vu venir l'épidémie de coups d'État. Il faut savoir partir quand on n'est plus désiré. Macron aurait dû, dès 2017, abolir le franc CFA et déployer les troupes françaises vers l'Afrique anglophone ou l'Europe orientale. Au lieu de quoi, il a palabré et procrastiné. Mais agir comme si l'Occident restait le seul acteur mondial alors que la Chine, l'Inde, le Brésil ou la Russie lui contestent le rôle hégémonique, c'est se tromper tragiquement d'époque. De même que nous sommes abreuvés depuis soixante-dix ans de « résistancialistes » qui rêvent de laver l'affront de la

collaboration en combattant « le fascisme », nous voyons renaître une génération de « tiers-mondistes » qui reprennent les luttes de libération, plus d'un demi-siècle après l'indépendance des pays du Sud, et ânonnent fiévreusement leur catéchisme anticolonial. La décolonisation n'est jamais finie et elle se poursuivra encore dans cinquante ou cent ans³. C'est le mythe du Sud global que l'on ressort comme un épouvantail à chaque analyse, cette juridiction occulte à laquelle nous devrions rendre des comptes. On nous explique gravement que le passé colonial est le « dernier tabou » de l'histoire de France alors qu'il n'est pas un jour où ne sorte un article, un livre, un film sur le sujet ! Plus la ficelle est grosse, plus elle passe⁴.

C'est ainsi qu'il faudrait tout « décoloniser » de nos jours, le sport, la cuisine, la philosophie, l'opéra, la musique, les mathématiques, les corps, surtout féminins⁵, et avant tout balayer le patriarcat blanc maudit générateur d'« androcentrisme », cœur de la tradition occidentale. Concrètement, cela veut dire quoi, engage quels gestes, quels projets ? Mystère : l'acte s'épuise dans le verbe. L'on retourne cinquante ou cent ans en arrière comme si rien ne s'était passé entre-temps. Toutes ces théories font penser à ces soldats japonais éparpillés dans les îles du Pacifique près de trente ans après la reddition de Tokyo et qui ne savaient toujours pas que la Seconde Guerre mondiale était finie. C'est une vocation que d'être un héros une fois les grands combats terminés, cela vous donne un lustre de franc-tireur sans vous exposer au moindre risque. Les historiens sérieux du colonialisme ne sauraient laisser l'idéologie ou les considérations politiques dicter leur métier sans rabaisser leur discipline au rang de simple propagande. Le principe de toute recherche est de ne pas préjuger des résultats même s'ils doivent contredire les postulats d'origine. Or dans les études postcoloniales – ce « carnaval académique » (Jean-François Bayart) –, il n'est de travail que de confirmation : on sait à l'avance ce qu'on va trouver. Comme le disait le manifeste du Parti des Indigènes de la République en 2005 : « La France a été un État colonial... La France reste un État colonial. » Il est probable qu'elle le restera jusqu'à la fin des temps comme un péché originel ineffaçable. Immobilité des essences : le décolonialisme ou le postcolonialisme pourraient ainsi durer deux ou trois fois plus de temps que la période d'occupation coloniale proprement dite, voire dans les siècles des siècles. À dire vrai, le procès du colonialisme est rouvert non

parce qu'il aurait été ignoré ou refoulé mais parce qu'il est pourvoyeur de clarté pour tous ceux qui ont la nostalgie des anciennes divisions. Il sert de marxisme de substitution à toute une gauche en perte de compréhension du monde.

L'Europe, éternelle tête de Turc

Mais que cherchent donc tous ces penseurs africains ou maghrébins qui traînent la vieille Europe au pilori ? Ils viennent toucher leurs dividendes compassionnels : le statut d'intellectuel du Sud qui explore les niches de la mauvaise conscience occidentale fonctionne comme un excellent créneau. La relation est figée entre deux rôles : celui de l'inquisiteur qui apostrophe et du coupable qui se flagelle. Il est difficile de nier l'histoire du colonialisme que se partagent quelques nations européennes, 8 sur les 27 que compte aujourd'hui l'Union (les autres, surtout à l'Est, furent pour la plupart colonisées et asservies par les Russes ou les Ottomans, sans oublier l'Espagne colonisée sept siècles durant par les Arabes et le Languedoc du VIII^e au X^e siècle). L'on ne peut pas plus effacer l'histoire des traites négrières mais pourquoi n'en faire peser le poids que sur les seuls Occidentaux et en exonérer les Orientaux et les Africains eux-mêmes ? Il est douteux de penser que l'Europe devrait tout à l'Afrique et qu'aucun dédommagement ne pourrait compenser cette dette incalculable. Les intellectuels décoloniaux se présentent ainsi en collecteurs de taxes morales, souvent subventionnés par des universités ou des organismes d'État du Vieux Monde ou des États-Unis. Accueillez-moi que je vous maudisse ! Ce sont au sens propre des rebelles financés avec nos subsides comme le monde de l'art et de la culture en compte tant chez nous⁶.

Ils contestent l'Occident à partir de concepts élaborés par des Occidentaux⁷. Ces percepteurs d'impôt moral ont beau revendiquer de décoloniser la philosophie et de ne plus faire allégeance à Platon, Spinoza, Hegel, Marx, ils sont encore sous l'emprise de ces pensées. Si tous ces brillants esprits aliénés à l'Occident étaient cohérents, plutôt que d'émigrer dans nos métropoles pour mieux les dénoncer, ils travailleraient en Afrique à reconstruire leurs sociétés. La romancière franco-sénégalaise Fatou Diome l'a dit avec une certaine virulence : « La

rengaine sur la colonisation et l'esclavage est devenue un fonds de commerce⁸. » Le poète martiniquais Aimé Césaire écrivait en 1950 : « L'Europe est moralement, spirituellement indéfendable. » Et pourtant Césaire, inventeur du concept de négritude avec Léopold Sédar Senghor, maire de Fort-de-France jusqu'en 2001, n'a jamais voulu quitter l'espace français bien qu'il ait plaidé successivement pour l'indépendance, l'autonomie et l'assimilation. L'Europe est une bonne mère : on peut l'insulter, la piétiner, elle acquiesce avec gravité, elle admet sa culpabilité fondamentale, elle se fustige, elle se frappe la poitrine. Elle a pu être effroyable, jadis ; mais quitter ses rivages a un prix que beaucoup d'indociles de papier ne veulent pas payer. Ainsi se comprend la rengaine sur les réparations financières impossibles qu'on ne cesse pourtant de chiffrer tout en expliquant que ça ne suffira pas. « Notre temps est moins d'ailleurs celui de la réparation que celui d'une demande incessante de réparations jamais véritablement comblée ou satisfaite, sur fond d'une vision victimaire inédite⁹ » (Johann Michel). Rien ne pourra jamais combler les attentes.

La névrose française de l'Algérie

En 1992, l'historien Daniel Rivet se félicitait que, le temps des colonies et de la décolonisation étant passé, « les passions refroidissent inexorablement (...) Qu'il soit néo ou anti ou post-colonial, l'historien de chez nous aujourd'hui n'a plus à expier ou à s'autodéfendre, à accuser ou à s'excuser. Notre passé colonial s'est suffisamment éloigné pour que nous établissions enfin avec lui un rapport débarrassé du complexe d'arrogance ou du réflexe de culpabilité¹⁰ ». Hélas, c'est l'inverse qui se produit. Plus le temps passe et plus un colonialisme imaginaire revient dans le discours comme un instrument d'intelligibilité du monde. Non seulement il fait retour mais il s'impose en majesté comme clef d'explication du monde contemporain. Prenez le cas du régime algérien. Pour lui, l'enjeu est de taille : transposer terme à terme la guerre d'indépendance, qui fut aussi une guerre civile, en une lutte contre le Troisième Reich. Ainsi il pourra nazifier à bon compte la France et les Français. C'est le président Bouteflika (1937-2021) qui avait profité en 2005 de la commémoration de la répression de Sétif, le 8 mai 1945, et de

ses milliers de morts, pour accuser Paris de génocide durant la guerre d'indépendance, évoquant des « fours analogues aux fours crématoires des nazis où l'on aurait fait brûler des centaines de fellaghas ». Bouteflika s'octroyait ainsi vis-à-vis de l'Hexagone une créance illimitée et escamotait les atrocités commises par les Algériens eux-mêmes durant leur lutte de libération. D'abord contre le mouvement national algérien de Messali Hadj, concurrent du FNL : leur affrontement fit plusieurs milliers de morts en France métropolitaine comme en Algérie. Enfin il évacuait l'usage du terrorisme au nom d'Allah : Jean Birnbaum a bien rappelé dans un livre les liens du FLN avec l'islamisme radical et la pratique des attentats contre les civils comme argument politique¹. Sans omettre, de la part des moudjahiddins, le massacre abominable des harkis coupables de trahison et l'expulsion brutale des pieds-noirs au nom du principe « la valise ou le cercueil ». Oubliées également la corruption et la dictature de l'État FLN à partir de 1962, la répression du mouvement kabyle et plus récemment du Hirak entre 2019 et 2021, sans négliger enfin la guerre civile atroce (1991-2002) qui fit au moins 150 000 morts, même si cette guerre nous a évité l'instauration d'une république islamique à une heure d'avion de Marseille. Autant de maux qui ont été dénoncés par les dissidents algériens, Kamel Daoud, Boualem Sansal et le leader politique Saïd Sadi entre autres. Bouteflika pointait un doigt vengeur sur la France, évoquait un « génocide de l'identité algérienne » (sic) pour éviter à sa patrie un examen de conscience et une réflexion sur la violence endémique qui la frappe.

À Alger la référence à l'ennemi français ne sert qu'à raviver la dette inextinguible que Paris aurait contractée à l'égard de son ancien département. Il est plus étonnant de voir ce discours repris par le candidat Macron dès 2017 en visite à Alger. Gloriole, ignorance, le futur président avait alors parlé de la colonisation française comme d'« un crime contre l'humanité ». Dans une démarche mimétique avec Jacques Chirac, il avait confessé vouloir faire pour l'Algérie ce que son prédécesseur à l'Élysée avait fait avec Vichy en 1995. La comparaison est énorme mais justifiée par le fait que la guerre d'Algérie serait l'« impensé de notre politique mémorielle ». Impensé, vraiment ? Cet impensé est très bavard, cette histoire muette prolix, on ne compte plus les milliers de livres, les centaines de documentaires, les dizaines de films consacrés à cet épisode. S'il y a eu une période de silence voire d'oubli, on est aujourd'hui très

loin du refoulement, on est même dans le défolement massif. Alger ne semble pouvoir exister sans diaboliser la France, l'adversaire éternel autant qu'indispensable. Dans le très long entretien qu'il accorde à Kamel Daoud¹², en janvier 2023, le président français récuse d'abord toute demande de pardon : trop facile. Cela solderait les comptes car « le mot romprait tous les liens ». Ah bon ? Mais il donne ensuite le sentiment de ne pas savoir quoi penser de ce conflit tant il est débordé par le sujet. À une question très pertinente de Daoud, « De quoi sommes-nous coupables, de quoi sommes-nous innocents ? Sommes-nous victimes du victimaire des deux côtés ? », Macron répond que l'on porte son passé, qu'on le veuille ou non. Hormis ce truisme, une évidence s'impose : Macron ne veut pas divorcer de la guerre d'Algérie. À son insu peut-être, il continue à parler le langage religieux de la contrition pour ne pas engager Paris et Alger dans une relation de partenariat apaisé. Il est Atlas portant ce poids éternel qu'il confie à la postérité. Il établit malgré lui un lien douteux entre la colonisation et l'Holocauste. La blessure doit continuer à suppurer : mais pourquoi ?

S'il faut regarder son histoire en face, il faut regarder aussi la réalité : c'est en France que les dissidents algériens se réfugient, c'est vers la France, la marâtre autant honnie que désirée, que la jeunesse algérienne se tourne, gourmande de visas. L'Algérie veut rester la victime de la France pour lui demander des comptes et réitérer cette « rente mémorielle » que Macron avait si bien dénoncée en octobre 2021 avant de se rétracter, comme effrayé de sa propre audace. Le président français peut parfois lâcher une vérité gênante qui embarrasse ses interlocuteurs. C'est le propre du « en même temps » : il fâche tout le monde, y compris le Maroc à propos de la question du Sahara occidental, sans satisfaire personne. Qu'importe : le président français veut demeurer dans le pathos perpétuel pour ne pas divorcer. Il a eu raison de condamner les crimes du colonialisme, celui du jeune mathématicien Maurice Audin tué par les parachutistes en 1957, de fustiger la torture pratiquée par les militaires lors de la bataille d'Alger (1957). Il est dans son rôle quand il rappelle la fusillade de la rue d'Isly – des dizaines de partisans de l'Algérie française furent tués par l'armée le 26 mars 1962 – ou les ratonnades du 5 juillet 1962 quand une foule d'Algériens, ivres de haine, massacra des centaines d'Européens à Oran. Il n'a réservé son pardon qu'aux harkis abandonnés

par la France alors qu'il aurait pu trancher le nœud gordien aussi avec Alger et ouvrir un avenir dépassionné aux deux pays.

En termes philosophiques, on dira qu'il préfère le remords au repentir : le second aurait permis de reconnaître les atrocités du colonialisme français en Algérie pour mieux s'en alléger et en confier l'écriture à un collègue d'historiens des deux bords de la Méditerranée. C'est ce travail et lui seul qui fera un jour la différence. Le repentir nous délivre du poids du passé d'autant plus ressassé qu'il est mal connu. Si on ne peut changer le passé, on peut alléger le poids qu'il représente sur la mémoire des vivants. « Ce qui doit être brisé, c'est la dette, non le souvenir », dit justement le philosophe Olivier Abel. D'où l'importance des excuses publiques adressées par un gouvernement, une institution, un État à l'égard d'une nation ou d'une minorité qui furent jadis persécutées : le verbe dans ce cas se fait performatif, il acte une situation inédite, enfante la concorde possible. D'autant qu'un pardon adressé à l'Algérie aurait permis de tourner la page, d'entamer des relations nouvelles. Par ricochet, il aurait peut-être incité ce pays à entamer une introspection, interroger ses propres mythologies, mettre en lumière les pages sombres de sa jeune histoire. Après tout, il n'est pas une nation d'Europe avec laquelle nous n'ayons eu des siècles de combats, de massacres, d'occupation et pourtant nous vivons en paix avec nos passés assagis. Le contraire de la mémoire, ça n'est pas l'oubli, c'est l'histoire, et il ne manque pas de spécialistes compétents pour mener à bien cette tâche. Au lieu de quoi, l'Élysée a tenté d'esquisser en janvier 2021 une politique de réparations. Mais les propositions faites par l'historien Benjamin Stora, émissaire officiel de l'Élysée, tournent vite à une liste à la Prévert : par exemple construire une stèle à Amboise montrant le portrait de l'émir Abdelkader, rendre des crânes d'Algériens tués en 1849, restituer le canon Baba Merzoug pris par les Français en 1830 lors de la prise d'Alger, etc., sans oublier de « poursuivre les commémorations¹³ ». Toutes ces mesures sont supposées hâter notre réconciliation avec le peuple algérien comme si nous étions fâchés ! Combien de temps allons-nous encore payer pour les fautes de la colonisation alors que la Turquie qui a occupé l'Algérie trois siècles durant n'est redevable d'aucun « devoir de mémoire » ? Macron veut la charge du fardeau pour la France et elle seule.

C'est une preuve de lucidité pour une démocratie que d'admettre ses égarements, à condition de ne pas sombrer dans l'expiation systématique. Au moment où il faut apurer notre relation avec Alger pour la transformer en association égalitaire, Emmanuel Macron continue à voguer dans l'emphase. Par exemple, l'ancien ambassadeur de France à Alger, Xavier Driencourt, explique que Paris devrait abroger l'accord préférentiel de 1968 sur les visas qui régit le séjour des Algériens en France, au risque de créer une crise diplomatique¹⁴. Cet accord est vu comme un dû sans contrepartie de la part des Algériens pour les 132 années de colonisation. Sa dénonciation provoquerait sans doute un séisme bienvenu, changerait le rapport de forces et permettrait de repenser notre relation avec Alger sur d'autres bases que l'accusation et le mea culpa permanent. Comment ne pas évoquer ici l'apostrophe du président algérien Abdelmadjid Tebboune qui le 26 juin 2023 à Moscou a qualifié l'envahisseur de l'Ukraine d'« ami de l'humanité » (Poutine lui-même semblait embarrassé par ce compliment) alors que l'enseignement du français est interdit dans les écoles privées en Algérie ? Le même président Tebboune expliquait dans un entretien au *Figaro* en décembre 2022 que les « Algériens devraient avoir des visas en France d'une durée de 132 années », le temps qu'a duré la colonisation française. Et c'est cet homme que Paris voudrait élever au rang d'interlocuteur ? Le gouvernement algérien, appuyé sur la Russie, agite le spectre d'une guerre contre la France. Il faut en être conscient et tout faire pour déjouer ces menées belliqueuses. Il est temps que tombe le tabou algérien !

Le musulman est-il le nouveau Juif ?

La lutte pour l'obtention du titre mondial de paria nécessite plusieurs étapes : s'affilier à un peuple considéré comme martyr, pour ensuite l'égaliser et si possible le supplanter. Dans le monde occidental, aux yeux des musulmans radicaux, c'est à la figure du Juif qu'il faut ravir ses lettres de noblesse pour en tirer avantages politiques et symboliques. Il faut d'abord contrer l'hostilité à l'égard de l'islam qui s'est développée depuis les attentats du 11 septembre 2001 et la qualifier non pour ce qu'elle est, une méfiance, légitime ou non, envers une religion prosélyte,

mais un racisme appelé « islamophobie ». Le mot est inventé au début du ^{xx}^e siècle par les administrateurs coloniaux français à Dakar pour rappeler à Paris la fidélité des sujets musulmans au principe de l'Empire¹⁵, au contraire des chrétiens et des animistes, plus turbulents. Il disparaît de l'usage et revient, à la fin des années 1980, en Angleterre et dans l'Iran des mollahs au moment de l'affaire Salman Rushdie. Il désigne alors tous ceux qui osent critiquer la religion coranique et son prophète et remettent en doute un seul article de foi, le voile pour les femmes par exemple. Mais l'« islamophobie » est un concept aussi paresseux que vide qui inclut toutes sortes de phénomènes d'importance inégale, le scepticisme, la satire ou l'indifférence à Dieu. Si la persécution religieuse est un délit dans toutes les démocraties – le christianisme, l'hindouisme, comme le judaïsme sont persécutés dans une majorité de pays musulmans –, la remise en question des dogmes est un droit absolu. Mais l'islam veut se constituer en confession intouchable, protégée par un bouclier sémantique et immunisée contre toute attaque. On peut réprover le christianisme, le judaïsme, le bouddhisme, l'hindouisme, seul l'islam devrait échapper à l'examen : défense de rire du Prophète sous peine de décapitation. Mais un vocable, fût-il intimidant et creux comme celui d'islamophobie, ne suffit pas ; il y faut une qualité supplémentaire et c'est ce que le statut de « nouveau Juif » va apporter aux musulmans.

C'est, par exemple, la maire de Paris, Anne Hidalgo, qui en décembre 2021, lors d'un meeting à Perpignan, estimait que le langage des années 1930, appliqué aux Juifs, l'est désormais aux musulmans. Le recteur de la Grande Mosquée de Paris d'alors, Dalil Boubakeur, s'alarmait à la même époque du fait que « l'islamophobie et l'islamopsychose soient de nos jours assurément comparables en gravité à l'antisémitisme français du ^{xix}^e siècle¹⁶ ». Le journaliste Edwy Plenel, viscéralement hostile à Israël, qui se réjouissait en 1973 dans le journal trotskiste *Rouge* de la mort des athlètes israéliens lors des Jeux olympiques de Munich (il l'a regretté depuis), écrit en 2016 dans son livre *Pour les musulmans*¹⁷ : « Si l'on compare notre époque à celle de l'avant-guerre, on pourrait dire qu'aujourd'hui le musulman, suivi de près par le Maghrébin, a remplacé le juif dans les représentations et la construction d'un bouc émissaire. » De nouveau, la Grande Mosquée de Paris, par la voix de son recteur Chems-Eddine Hafiz, dénonce le

3 novembre 2023 « la libération progressive d'une parole raciste et haineuse contre les musulmans de France¹⁸ ». Or à cette date, si une parole haineuse s'est libérée, c'est uniquement à l'égard des Juifs : les synagogues sont gardées par la police et l'armée, les églises aussi, les cris de « Mort aux Juifs » résonnent dans toutes les manifestations. Nul, heureusement, n'a crié « Mort aux Arabes », aucune mosquée n'a été attaquée¹⁹. La captation victimaire n'arrête jamais ; quand il est minoritaire dans un pays, l'islam se dit opprimé. Quand il est majoritaire, il tient les autres confessions sous tutelle, les tracasse ou les pourchasse, Hindous, bouddhistes, chrétiens, Juifs, à de très rares exceptions près dont le Maroc, même si un vent de réforme bienvenu, provisoirement suspendu par la guerre à Gaza, souffle au Moyen-Orient. Comme l'avait noté Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* : l'islam a un problème avec l'altérité, « cette grande religion (...) se montre incapable de supporter l'existence d'autrui comme autrui²⁰ ».

C'est le professeur et polémiste américano-palestinien Edward Saïd qui le premier, dès 1978, dans son livre fondateur des études décoloniales, *L'Orientalisme* (Seuil), établit un lien entre Juifs et Arabes. Les uns et les autres étant des sémites, les opinions occidentales n'ont qu'à se nourrir aux mêmes sources quand elles passent de la haine des Juifs à celle des Arabes : il suffit d'un glissement cognitif qui n'implique aucun dépaysement. D'autant qu'avec la création de l'État d'Israël, selon lui, le Juif est passé de la condition de persécuté à celui de persécuteur. Le temps est donc venu pour le musulman de prendre la place vacante de ce dernier. En 2000, Edward Saïd dira, sous forme de boutade, au journal israélien *Haaretz* qu'il est le dernier intellectuel juif authentique dans la région, le dernier disciple d'Adorno : « un Juif palestinien ». C'est aussi l'historien Enzo Traverso qui explique comment « l'islamophobie joue pour le nouveau racisme le rôle qui fut jadis celui de l'antisémitisme (...) elle s'inscrit parfaitement dans ce que nous pourrions appeler l'archive antijuive (...) L'antisémitisme a donc transmigré vers l'islamophobie ». L'assertion est fautive : elle suppose que l'antisémitisme ait disparu sous nos climats, ce qui est inexact comme l'attestent les douze citoyens juifs français tués parce que juifs par des islamistes radicaux depuis vingt ans²¹ et l'explosion de haine antijuive consécutive au pogrom du Hamas en Israël le 7 octobre 2023 et à la riposte de Tsahal à Gaza. Comme si le fait d'avoir tué des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants israéliens

avait libéré un appétit de meurtre contre les Juifs dans le monde entier, de San Francisco au Daghestan.

En novembre 2019, lors d'une manifestation contre « l'islamophobie » organisée par des associations dissoutes depuis et appuyées par Jean-Luc Mélenchon, la sénatrice EELV Esther Benbassa pose sur une photo entourée de plusieurs manifestants. Parmi eux une fillette arbore un sticker où l'on voit l'étoile jaune associée au croissant de lune, emblème de l'islam. Le cliché fait scandale. Cette mise en scène implique que les musulmans vivraient en France une détresse ou une précarité comparables à celle des Ashkénazes issus d'Europe orientale dans les années 1930 et 40. On est là dans la théorie paresseuse du Grand Remplacement, imaginée par d'autres à propos de l'immigration. Il faut absolument alimenter la machine gourmande de l'antiracisme. Comme le dit un internaute dans l'espace de libre expression du site Mediapart : « Les juifs ne sont plus des parias (...) mais les peuples parias existent encore. Il s'agit au Proche-Orient du peuple palestinien et en France des musulmans et musulmanes dont on traque épouvantablement foulards et robes trop longues (...) la fidélité à la mémoire tragique du shtetl et du Yiddishland passe par la défense des musulmanes tracassées par la laïcité guerrière de la République. » Passons sur l'indécence de la comparaison entre des lois démocratiques votées au Parlement et les menées des hordes SA ou SS contre les minorités juives ou tziganes. On comprend surtout qu'il faut du sang neuf dans le petit monde clos du racisme et que la concurrence est âpre entre ses diverses chapelles. D'autant que le wokisme, cette « religion universitaire » (Jean-François Braunstein) venue des États-Unis, a désigné l'homme et la femme blanche, juifs inclus, comme les nouveaux racistes de naissance, quels que soient les efforts déployés pour s'affranchir de cette fatalité. Aux yeux de cette doctrine, il est non seulement légitime mais recommandé d'être antisémite.

Cette volonté pour certains musulmans d'être plus juifs que les Juifs, ce « larcin d'holocauste » (Alvin H. Rosenfeld), est contemporaine du rejet de l'État d'Israël au Moyen-Orient depuis 1948, à peine atténué par les accords d'Abraham²², aujourd'hui remis en cause. L'antisémitisme reste incandescent dans de nombreuses communautés maghrébines en Europe et chez beaucoup de militants de Black Lives Matter aux États-Unis, encouragés par l'ultra-gauche antisioniste. « La haine d'Israël est

l'aphrodisiaque le plus puissant du monde arabe », a dit feu le roi du Maroc Hassan II. Si Israël disparaissait demain, si tous les Juifs du Jourdain à Haïfa étaient jetés à la mer, la rue arabe chanterait et danserait des mois durant de Rabat à Bagdad, mais les gauches européennes et américaines aussi. Après quoi, il leur faudrait trouver un souffre-douleur aussi efficace. L'antisémitisme reste l'horizon indépassable de notre temps.

La Shoah est devenue pour les Juifs l'équivalent d'une tunique de Nessus : ce qui devait les protéger les brûle, cette armure les consume de l'intérieur. Elle a surtout renforcé l'antisémitisme, comme s'il s'agissait d'un autre privilège, lui aussi usurpé. Décidément, il n'y en a que pour eux ! Bref, le Juif conjoint les deux grandes formes du racisme, l'infériorité – il a été traditionnellement le sous-homme voué au ghetto, le dhimmi dans le monde musulman assujetti à une taxation particulière – et la supériorité qui en fait un objet de jalousie. Dans un cas on le piétine, dans l'autre on l'envie. Comme dans la doctrine nationale-socialiste, on lui prête une omnipotence dissimulée sous les atours de la faiblesse. Il n'endure les persécutions que pour continuer à régner. Dans la propagande nazie, il était à la fois le bolchevique qui veut détruire le capitalisme et le financier qui le promeut, il surgit dans l'humanité sous la double espèce du révolutionnaire et du banquier, du destructeur et du corrupteur. On peut donc le haïr sans remords. Il est de plus le caméléon absolu qui se cache dans toutes les races, il est blanc mais aussi noir (Falachas, Éthiopiens) et arabe, indien, chinois, partout dissimulé et disséminé sur la surface de la terre, difficile à détecter. Quand on a épuisé la ronde des boucs émissaires, le Juif est toujours là, paratonnerre idéal, « élu pour la haine » comme l'a dit Leo Strauss, voué à prendre sur lui la rage de ceux qui cherchent à l'évincer. La seule nouveauté étant que l'hostilité à son égard vient en majorité de l'ultra-gauche et surtout de la gauche « antiraciste ». Ne dirait-on pas une blague juive ?

GUERRE DES GANGS À LA SAUCE LACRYMALE

Toutes les catégories peuvent bénéficier de l'onction victimaire : même les pillards lors des émeutes de juin-juillet 2023 ont été repeints, par les progressistes, en victimes du racisme systémique. La ficelle est grosse et n'a pas pris sur une majorité de la population. Que s'est-il passé lors de ces nuits de rébellion ? Une dramaturgie parfaitement

coordonnée où les émeutiers ont répondu à un scénario déjà écrit, depuis au moins 2005. Les narcotrafiquants, profitant de la mort tragique du jeune Nahel entre les mains de la police, ont déclaré la guerre à l'État français en lançant leurs hommes de main à l'assaut des préfectures, mairies, écoles, crèches, médiathèques, etc. Les saccages ont été remarquablement organisés et rien n'a résisté à l'assaut des casseurs. Il fallait briser tout ce qui pouvait améliorer la vie des gens pour les maintenir sous la coupe des gangs. La police et ses contrôles gênent le trafic en provenance du Maroc ou d'Amérique latine. C'est une guerre du business plus que de religion : les imams ont tous avoué leur impuissance à rattraper les jeunes gens prêts à en découdre avec les forces de l'ordre, même si l'on brûlait les voitures aux cris de « Allahou Akbar ». Il n'y a qu'un pas du caïdat au califat mais tous ne le franchissent pas. Les gros bonnets ont pu bénéficier de l'armée de réserve des gamins, beaucoup issus de familles monoparentales pauvres, heureux de participer à ce qui ressemblait à une grande razzia. Qu'est-ce qu'un émeutier ? Un consommateur pressé qui n'a pas le temps de passer à la caisse. En échange de leur participation, les pillards ont été récompensés par de nombreux biens de consommation, certains luxueux, portables ou bijoux. Les banlieues n'ont pas été abandonnées, au contraire : c'est parce que l'État a inauguré une rénovation très coûteuse du bâti que les mafias se sont réveillées.

En 2005 les insurgés, enfants de la télévision et du supermarché, réclamaient, comme l'a dit l'un d'eux, « de la thune et des meufs ». Ils ne voulaient pas de la révolution prolétarienne mais profiter du rêve marchand. Nés français, ils souhaitaient le devenir mais se sentaient bloqués par leur couleur de peau et surtout leur origine sociale, leur adresse. Comme aujourd'hui, ils n'étaient porteurs d'aucun projet sinon brûler tous les bâtiments officiels dans une démarche suicidaire qui les coupait encore plus du reste de la nation. Il s'agissait d'un rituel initiatique, d'une forme d'intégration négative où le combat contre la police tient lieu d'une révolte adolescente impossible contre un père absent ou inexistant. La France les ignore ou les méprise et leur rage pouvait s'interpréter comme un cri d'amour déçu, une manière de dire : nous sommes là, nous existons.

Depuis le film de Mathieu Kassovitz, *La Haine*, sorti en 1995, on voit à quel point la sauvagerie de la « caillera » fascine le show-biz et tant d'intellectuels de gauche. Ce lumpenprolétariat, « cette lie d'individus corrompus de toutes les classes », comme le disait Engels en 1870, séduit sociologues, comédiens, cinéastes, journalistes. La violence pour eux, comme pour Marx, est la grande accoucheuse de l'Histoire. Tous les prétextes sont bons pour justifier la brutalité et surtout l'alibi du « racisme systémique » alors que l'État français est antiraciste par constitution et que de nombreuses études ont réfuté l'existence d'une xénophobie structurelle de la police²³. Paradoxe de ces éruptions populaires : elles pénalisent d'abord le peuple dont elles aggravent les conditions de vie et accélèrent l'enclavement d'un certain nombre de communes coupées de la nation. Erreur symétrique de la gauche et de la droite : réduire les manifestants à leur couleur de peau. Racisés pour les uns, barbares ethniques pour les autres. C'est oublier le nombre important de Français d'origine maghrébine ou africaine parfaitement intégrés et qu'on ne voit plus tellement ils sont présents à tous les échelons de la société²⁴.

Qu'est-ce qu'un gang ? Un monde à la Hobbes où la désobéissance est punie de mort et torture, où les rivalités se règlent à coups de kalachnikov et ne connaissent qu'un dialecte, celui de la violence. Faute de voir cette réalité, les politiques s'égarent entre contrition et accusation et combrent le vide par de vieilles grilles de lecture. C'est la grande nouveauté de ces mutineries en 2023 : la transposition à l'Hexagone d'une situation déjà présente à Marseille, en Hollande et en Suède, la toute-puissance des narcos avec leurs enfants soldats et leurs tueurs en série. Ce ne sont pas les banlieues déshéritées contre l'État raciste et policier mais les mafias de la drogue contre la

République. Et si les soulèvements ont cessé au bout de cinq jours, c'est bien que les parrains l'avaient décidé : le business devait reprendre. Ce fut un avertissement.

Pour sortir les territoires perdus de la République²⁵ de cette situation, l'argent ne résoudra rien. Il est vain de reconstruire des bâtiments qui flamberont à la prochaine insurrection. Il faudra un alliage d'intransigeance et de générosité. Réprimer les criminels les plus endurcis, tendre la main aux autres pour les arracher aux cycles de l'échec et de la mort certaine. Il n'y a pas grand-chose de commun entre les Gilets jaunes, les casseurs d'extrême gauche, les black blocs, zadistes et écoterroristes, les vandales des banlieues sinon l'usage indiscriminé de la violence, la montée instantanée aux extrêmes. C'est la ronde des barbares qui tournent comme les Indiens du western autour du chariot de la République pour l'achever. C'est cela l'inquiétant. Plus l'État est faible, plus il est accusé d'être brutal parce qu'il n'est plus le dépositaire légitime de la force. Il est nu, il ne contrôle plus rien et le président de la République paraît désemparé, pusillanime, incapable de rassurer et de rassembler. On attendait un phare ou du moins un roc, on a au mieux une girouette. Autoritaire parce que sans autorité, verbeux à défaut d'éloquence. La France a toujours eu une tradition de violence mais de violence contenue à travers les institutions et des personnalités charismatiques. Difficile de dire si l'actuel président est frappé par une malédiction particulière ou s'il est un catalyseur de catastrophes. Reste que ce chaos demeurera associé à son nom.

TROISIÈME PARTIE

Comment vivre avec nos blessures ?

CHAPITRE 9

De la barbarie comme occultation ?

« C'est un plaisir de conter les malheurs passés (...) c'est une joie d'être assis au chaud devant la nourriture et le vin, et de se rappeler et de rappeler aux autres la peine, le froid et la faim. »

Primo LEVI¹

En août 1994, dans Sarajevo assiégée, on me présenta un homme déjà âgé dont j'ignorais tout : Marek Edelman (1919-2009). J'appris que ce cardiologue réputé, ancien membre du Bund, un mouvement socialiste juif, était un des derniers survivants du ghetto de Varsovie. Il avait pris les armes avec 220 résistants en 1943, survécu miraculeusement et participé à l'insurrection de Varsovie en 1944. Il avait choisi, après guerre, de rester en Pologne, malgré l'antisémitisme du régime communiste. Dans son livre paru d'abord en 1947, Marek Edelman² décrit admirablement le mécanisme du déni : alors que la terreur ne cesse d'augmenter dans le ghetto, installé en 1942, et que tous les jours les Allemands, secondés par leurs auxiliaires ukrainiens et la police juive, déportent ou tuent des familles entières, les habitants restent persuadés qu'ils doivent courber l'échine s'ils veulent survivre. L'exécution dans la forêt de Lublin de tout un convoi de Juifs arrivés d'Allemagne un an plus tôt est gommée. C'est un massacre trop horrible pour être vraisemblable. L'incrédulité domine, même quand les nouvelles effrayantes

s'accumulent : « Il est difficile pour un homme normal, au psychisme normal, de comprendre qu'on puisse assassiner des gens parce qu'ils ont d'autres couleurs d'yeux et de cheveux et qu'ils ont une autre origine³. » Les fusillades d'immeubles entiers, les exécutions en pleine rue d'enfants ou de femmes enceintes n'y changent rien. Le désaveu persiste. L'intelligence diabolique des nazis consiste à pousser les victimes à collaborer à leur propre destruction via le Conseil juif « qui prononce lui-même la condamnation à mort des habitants du ghetto⁴ ». Il faudra que la population passe de 300 000 à 60 000 habitants pour qu'enfin les gens se réveillent et que l'Organisation juive de combat prenne les armes contre les Waffen SS, au prix d'être presque tous décimés (seuls 40 s'échapperont par les égouts). Quelques centaines d'hommes et de femmes décident de se battre, non pour vaincre l'ennemi, mais pour retarder le moment de la disparition inévitable. Tous les combattants le savent : il y a pire que le mal, c'est le déshonneur de ne pas lui avoir résisté. « Nous n'étions plus que deux cent vingt dans l'Organisation juive de combat. Ne s'agissait-il pas plutôt de ne pas les laisser venir nous égorger ? Au fond il s'agissait seulement de choisir sa façon de mourir⁵. »

Cachez ce génocide que je ne saurais voir

Les barbares ont toujours chéri une figure de rhétorique : le camouflage. Dans une allocution importante que Heinrich Himmler prononça à Posen le 6 octobre 1943 devant les hauts cadres du Parti, à propos de l'extermination des Juifs, il eut cette phrase célèbre : « C'est une page glorieuse de notre histoire qui n'a jamais été écrite et ne le sera jamais. » Les nazis utilisaient jusque-là un langage codé dans leurs documents mais un codage suffisamment simple pour être compris des initiés⁶. Il fallait suggérer le crime tout en le cachant. Même la presse officielle du régime racontait les massacres sous la forme du on-dit. Si Himmler dans ce discours dévoile, de façon contournée, les buts de l'anéantissement, c'est qu'il est en terrain familier devant de hauts responsables SS. Mais la situation militaire n'est plus favorable au Troisième Reich et il faut garder pour le monde extérieur l'usage des périphrases.

De l'autre côté, dans l'univers stalinien, on fusillait les mouettes des îles Solovki, lieu de naissance du Goulag en Sibérie à partir de 1917, qui emportaient les messages des prisonniers, les zeks. Personne ne devait savoir ce qui se passait en Extrême-Orient. Rien ne devait filtrer du système concentrationnaire sinon dans le petit cercle des avertis pour maintenir la fiction de la grande patrie du socialisme. Nazisme et communisme ont toujours usé de deux rhétoriques différentes. Le national-socialisme défendait la brute souveraine écrasée par les esclaves et les corrupteurs ; le marxisme prenait fait et cause pour les exploités. Le premier éliminait les faibles et les sous-hommes pour la survie de la race supérieure, le second massacrait pour le bien du peuple et de l'humanité tout entière. Nazisme, le mal commis au nom du Mal, communisme, le mal commis au nom du Bien. Mais cette distinction minimise les convergences entre ces doctrines. Jusqu'à la fin le régime nazi a tenu deux langages : celui de l'Allemagne humiliée par le traité de Versailles et la conspiration judéo-maçonnique, et celui de l'aryanisme triomphant. La Russie de Staline elle-même s'est érigée sur l'apologie de la force et de la terreur, promettant la mort brutale à quiconque se mettait en travers du socialisme triomphant. Les deux systèmes, ennemis quoique frères, furent confrontés au même problème délicat, presque une énigme cognitive : comment procéder à un abattage massif d'êtres humains à qui on ne voue aucune haine (Vassili Grossman)⁷ ? En transformant femmes, enfants et vieillards en « criminels qui n'ont pas commis de crimes⁸ ». Dans le cas du nazisme, il fallait susciter la haine et la répulsion des Juifs dans le cœur des populations. Dans le cas de l'URSS, il fallait haïr au nom de l'amour de l'humanité tout entière. Le monde nouveau devait être construit pour le peuple qui était pourtant l'obstacle principal à cette construction⁹. La plupart des régimes dictatoriaux couplent un discours victimaire à la nécessité de la vengeance pour se placer en toute légalité en dehors de la loi et présenter leurs appétits de conquêtes comme un souci de protéger leurs minorités. L'invocation des persécutés d'hier permet de justifier de nouvelles persécutions qui s'édifient sous les auspices de la liberté et de la justice. Comme le dit le proverbe : « Le diable lui aussi aime à citer les Écritures. »

Mensonge d'État et scandale du dévoilement

Dans l'Histoire, la vérité a souvent éclaté sur le mode exclusif de la révélation : Albert Londres détaillant aux Français la réalité des bagnes de Cayenne, André Gide dénonçant les méfaits des compagnies minières au Congo et plus tard la réalité sordide de l'URSS, Alexandre Soljenitsyne et Varlam Chalamov confirmant l'existence du Goulag aux yeux du monde, les Vietnamiens étalant les atrocités du génocide des Khmers rouges, tous traduisaient le passage quasi instantané de l'ombre à la lumière. Les gouvernements mis en cause s'empressaient de nier. Les tyrannies sont les royaumes du mensonge officiel. Vivant du décalage entre leur doctrine affichée et leurs pratiques réelles, elles doivent se dissimuler aux yeux de la presse internationale. Deux exemples parlants qui concernent la France : en 1932, Joseph Staline lance en Ukraine l'Holodomor, la politique d'extermination par la faim pour punir les petits paysans qui s'opposent à la politique de réquisitions de l'État. La loi du 7 août 1932, dite « loi des épis », punit de mort ou de déportation quiconque a volé quelques épis ou pommes de terre. Des millions d'Ukrainiens (mais aussi de petits paysans russes) meurent de faim, des cas de cannibalisme sont signalés. À l'été 1933, le maire de Lyon, Édouard Herriot, vient en visite en URSS ; il aspire à rapprocher la France de Moscou pour faire pièce à l'Allemagne qui vient de tomber aux mains d'Hitler. Ayant visité l'Ukraine en compagnie des officiels qui ne lui montrent que des villages Potemkine, il s'écrie : « J'ai traversé l'Ukraine. Eh bien je vous affirme que je ne l'ai vue que comme un jardin en plein rendement. »

En 1948, David Rousset, ancien déporté à Buchenwald, profite de sa notoriété pour dénoncer les camps de l'URSS. Il lance dans *Le Figaro* en novembre 1949 un appel pour la création d'une commission d'enquête sur les bagnes soviétiques, pièce centrale du système stalinien. Le tollé à gauche est unanime : Jean-Paul Sartre et Maurice Merleau-Ponty signent dans *Les Temps modernes* une tribune où ils reconnaissent l'existence des camps mais soutiennent que l'URSS se situe du bon côté de l'Histoire. Un député communiste l'accuse d'être un « journaliste hitlérien bien connu ». Plus grave, Pierre Daix, rédacteur en chef des *Lettres françaises*, un hebdomadaire communiste, suspecte David Rousset de publier de faux documents et conclut par cette énormité : « Les camps de rééducation de l'Union soviétique sont le parachèvement de la suppression complète de l'exploitation de l'homme par l'homme. »

Rousset intente un procès pour diffamation aux *Lettres françaises*. Au terme d'une longue procédure – où Margarete Buber-Neumann, déportée en Sibérie en 1938 puis livrée aux Allemands par Staline et envoyée à Ravensbrück jusqu'en 1945, vint témoigner –, *Les Lettres françaises* fut condamné. Quelques années plus tard, Pierre Daix, devenu entre-temps lucide c'est-à-dire anticommuniste, reconnu, amer, que David Rousset avait eu raison avant tout le monde.

Après la double chute du communisme et du nazisme, une certitude s'est faite jour : la lutte contre la violence passe par une lutte contre la dissimulation. C'est ce qu'explique Alexandre Soljenitsyne dans un texte écrit le 12 février 1974, jour de son expulsion d'URSS :

Quand la violence fait irruption dans la vie paisible des hommes (...), elle porte effrontément inscrit sur son drapeau, elle crie : « Je suis la violence » ! (...) Mais la violence vieillit vite, encore quelques années et elle perd son assurance et, pour se maintenir, pour faire bonne figure, elle recherche obligatoirement l'alliance du mensonge. (...) Et c'est là justement que se trouve (...) la clef de notre libération : le refus de participer personnellement au mensonge. Qu'importe si le mensonge recouvre tout (...) mais soyons intraitables au moins sur ce point : qu'il ne le devienne pas PAR MOI¹⁰ !

Combien de temps a-t-il fallu pour que l'Occident admette la réalité du Goulag et la nature malfaisante du communisme sous tous ses atours, castriste, soviétique, maoïste, pol-potiste ? Près de quarante ans après la Seconde Guerre mondiale ! Combien de temps a-t-il fallu pour qu'on admette la nature criminelle du régime de Poutine, en dépit des évidences ? Plus de vingt ans après son arrivée au pouvoir, et il dispose encore chez nous de très nombreux appuis ! Combien a-t-il fallu d'attentats, de meurtres atroces, d'égorgements en série pour relier le terrorisme à l'islam politique en tant que religion malade de son extrémisme et qui pourrait bien la détruire de l'intérieur (Abdelwahab Meddeb¹¹) ? Que de gens bien intentionnés continuent à nier ce lien par peur d'être soupçonnés de racisme. Aujourd'hui comme hier, il existe un problème de réception de la vérité. Soit elle est inimaginable, comme les camps de la mort dans le régime nazi, soit elle dérange le confort

intellectuel du temps, les compromis que les démocraties entretiennent avec les dictatures. La vérité est inaudible jusqu'à ce qu'elle éclate, effroyable et tragique, nous laissant une sensation de honte et de dégoût. C'est une bouffée d'adrénaline qui donne le vertige, brouille les perceptions. Une telle intensité dans l'horreur (meurtres, carnages, tortures de masse) nous blesse à la façon d'un outrage. Comment avais-je pu l'ignorer ?

La révolution de la caméra ?

Dans les années 80 du xx^e siècle, une innovation a pu laisser croire au passage dans une autre dimension : la caméra, l'appareil photo permettaient d'enregistrer toutes les abominations et de confondre les régimes qui, à l'abri du secret, éliminent les indésirables et effacent jusqu'aux traces mêmes de leur disparition. L'image allait enfin dévoiler l'immonde, établir le règne de la transparence. L'argument était renforcé par le fait que les autocrates, allergiques aux cameramen et reporters, ne tolèrent que les prises de vues autorisées. Il est vrai qu'un spot télévisé, une courte vidéo sensibilisent plus les esprits qu'un long article de journal. Mais l'image est double : elle choque autant qu'elle engourdit dès lors qu'elle est remplacée par d'autres. Un nouveau régime s'est mis en place : celui de la surexposition génératrice d'accoutumance. Chaque soir de nouvelles prises de vues nous mettent sous les yeux de nouvelles horreurs : tremblements de terre en Syrie et en Turquie, exhumations de fosses communes en Ukraine, guerre civile au Soudan, pogroms en Israël, destructions massives à Gaza, épuration ethnique en Arménie, l'abomination qui nous avait bouleversés est remplacée par une autre. La rotation a fonctionné, l'événement d'hier est annulé par celui d'aujourd'hui, chaque drame est soumis au principe de l'usure.

Le droit d'ingérence optique, qui a précédé le droit d'ingérence tout court, loin de nous émouvoir, finit par nous assoupir. Ce malheur livré en bloc à domicile nous submerge et nous lasse. La vie quotidienne est déjà assez dure, pourquoi s'infliger la folie meurtrière de peuples lointains ? Nous absorbons quotidiennement via les médias l'idée que l'homme est une denrée quantifiable, si courante qu'on peut le dilapider sans peine, sauf s'il est proche de nous. Autant nous valorisons la vie individuelle en

Occident, autant nous percevons le globe comme un espace surpeuplé dont la prolifération menace l'équilibre de la planète. L'idéal de la dignité éminente de chaque personne entre en collision avec ce constat de la multitude. Là où le nombre triomphe, la morale capitule.

Pour Platon, le mal était ignorance, pour les Modernes, depuis le marquis de Sade, il est jouissance, volonté de nuisance délibérée. L'homme bon, dit Platon, se contente de rêver aux mauvaises actions, l'homme méchant les commet. Renversant une tendance millénaire au secret, certains tortionnaires se délectent de l'exhibition du meurtre en temps réel. C'est le crime en *open space* sur les réseaux sociaux, les tueries sur Instagram ou X (ex-Twitter) partagées par des milliers de followers. C'est la baston de rue ou le lynchage diffusé en live par les bandes ou les gangs qui veulent faire admirer leurs exploits et terroriser leurs ennemis. C'est Daech, suivi du Hamas, qui, le premier, aura inventé le meurtre de masse en stéréo, en GoPro rediffusé sur tous les écrans. Non seulement il détruit tout ce qui relève de la présence chrétienne, yazidie, kurde, opère une mainmise sur la mémoire et les archives, brûle les églises, les temples, mais il affiche de façon spectaculaire ses crimes comme un motif de fierté. Ces djihadistes nouvelle génération auront inventé un jeu de société : le massacre sympa, la tuerie cool qu'on se repasse en boucle sur TikTok ou Instagram en se tapant sur les cuisses. Traîner des cadavres derrière un 4 × 4 en hurlant de joie, jouer au foot avec une tête coupée, décapiter des ennemis de Dieu avec une bonne humeur revigorante, sur un fond musical entraînant, c'est ce qu'on pourrait appeler l'*enthousiasme génocidaire*. De même que Lévi-Strauss distinguait le cuit et le cru, il faut distinguer la machine de mort froide et bureaucratique du nazisme de la ferveur sanguinaire du djihadisme. L'un est méticuleux et appliqué, l'autre brouillon et impliqué. Les fanatiques d'Allah mettent la main à la pâte comme les extrémistes hutus qui coupaient leurs ennemis à la machette et se reposaient le soir : ils s'acharnaient sur le corps de leurs ennemis, le broient, le brûlent, le mutilent. Pas de hiérarchie dans les mises à mort, c'est la démocratisation du meurtre de masse aux cris de « Allahou Akbar ». Un jeune homme du Hamas le 7 octobre 2023 appelle ses parents à partir du téléphone de ses victimes. Il hurle de joie comme un étudiant qui vient d'apprendre sa réussite aux examens : « Je suis à Mefalsim (un kibboutz), j'ai tué dix

Juifs de mes propres mains. J'ai leur sang sur les mains. » Son père l'encourage : « "Puisse Allah te ramener en paix (...) tue, tue, tue !" "Sois fier de moi père"¹². » Tuer des Juifs est exaltant : c'est ce que proclame aussi un professeur de l'université de Cornell aux États-Unis, Russell Rickford, grand supporter de Black Lives Matter. Lors d'une manifestation, il se réjouit du pogrom du 7 octobre et veut faire partager son ivresse : « C'était euphorisant, c'était revigorant. J'étais transporté¹³. » Cet antiraciste convaincu incarne vraiment ce que Marek Edelman appelait en 1993 à propos des milices serbes « la revanche posthume d'Hitler ». À quand la réhabilitation du Führer par l'extrême gauche ? En Allemagne, le 7 octobre, des manifestants coiffés du keffieh palestinien distribuent des bonbons aux passants pour célébrer la bonne nouvelle. Le Hamas quant à lui joue habilement sur les deux tableaux de la terreur et de la pitié : il s'enorgueillit de violer, décapiter, brûler femmes ou vieillards et met les vidéos à la disposition du grand public, mais il utilise la mort d'enfants palestiniens, lors des bombardements, pour apitoyer la communauté internationale et accélérer la condamnation d'Israël.

Tout montrer terrorise les spectateurs et galvanise les sectateurs. Les djihadistes veulent effrayer les *kouffars* et les impies mais aussi enrôler de nouveaux candidats au crime de masse. Le 14 juillet 2016, lorsque les prisonniers de Fleury-Mérogis apprennent la nouvelle du massacre de Nice, un poids lourd conduit par un djihadiste tunisien qui a écrasé 86 personnes¹⁴, ils manifestent une joie bruyante pendant des heures¹⁵. Daech a innové dans l'histoire de la barbarie ou plutôt il a profité des nouvelles technologies pour gagner des émules. Il ne rebute pas, il recrute. Feu Evgueni Prigojine, ancien patron de la milice Wagner, a tué à coups de masse, en public, un déserteur de son armée privée pour l'exemple. Le Hamas aura rajouté, à cet entrain dans le viol et les tortures, la « prière de gratitude » de ses dirigeants prosternés devant la télévision à Doha qui diffuse le spectacle des massacres commis par ses troupes. Les fonctionnaires de la mort bureaucratique du Troisième Reich, froids serviteurs de l'extermination, s'opposent à l'allégresse des sadiques d'Allah qui démembrant, découpent, éventrent et fracassent avec un entrain que rien n'apaise. Les malfaisants mettent du cœur à l'ouvrage. Il faut détruire jusqu'au corps, jusqu'au visage de son ennemi qui n'a jamais existé. Enchaîner mutilations génitales, nécrophilie,

pédophilie, selon une feuille de route précise. Les mises en scène du Hamas évoquent cette catégorie spécifique de film d'horreur pour adolescents qu'on appelle le « slasher », mises à mort multiples et quasi mécaniques dont *Halloween, la nuit des masques* de John Carpenter reste le modèle. Dans les *Einsatzgruppen*, les fusilleurs avaient droit à des pauses cigarette et certains se saoulaient au soir de leurs tueries pour effacer l'horreur accomplie¹⁶. Nos fous de Dieu sont des voluptueux, des massacreurs pétulants. Extermination méthodique d'un côté contre extermination chaotique de l'autre, pour reprendre une distinction de Léon Poliakov¹⁷. Mais beaucoup trouvent au Hamas des circonstances atténuantes : il est faible, démuni face à l'une des armées les plus puissantes du monde (Angela Davis¹⁸). L'opprimé a tous les droits, y compris celui de s'affranchir des règles élémentaires de la décence humaine. Aujourd'hui les grands massacreurs procèdent au nom de la justice, des opprimés, de la morale, de Dieu. La violence ne peut plus dire simplement : je tue car telle est ma joie. Elle argue d'une offense ancienne qui exige réparation et autorise provisoirement les hécatombes. Les brutes commencent par exhiber leurs plaies, convoquer leurs morts pour mieux perpétrer en retour des meurtres de masse. Avant d'affûter leurs couteaux, ils se déclarent victimes pour obtenir l'absolution.

Certains despotes aussi utilisent en toute bonne conscience les tueries passées pour intimider les survivants. Recyp Erdogan, grand négationniste du génocide arménien, évoque les « rescapés de l'épée » à propos des Arméniens et des chrétiens en mai 2020. Il n'exprime pas un remords mais au contraire une fierté : nos cibles méritaient d'être éliminées¹⁹. Insulter les survivants, c'est les menacer de connaître le même sort s'ils relèvent la tête. Le néosultan ne se donne pas la peine de nier ses crimes, il les revendique, s'en glorifie et promet de recommencer (il reste 0,2 % de chrétiens en Turquie contre 20 % au début du xx^e siècle). La férocité n'a plus besoin de se déguiser, il lui suffit de se déployer en toute candeur.

La jouissance du tortionnaire

La rose est sans pourquoi, disait le mystique allemand du ^{xvii}^e siècle Angelus Silesius, pour célébrer la bonté du Créateur. *Hier ist kein warum*, dira un gardien à Primo Levi, assoiffé, en lui arrachant un glaçon pendant d'un toit et qu'il voulait sucer. Il n'y a pas de pourquoi en enfer : le mal est sans raison comme la rose. Il est pur régal d'éreinter. Il est commis par des gens ordinaires (Hannah Arendt) qui transgressent, en toute légalité, les tabous les uns après les autres. Qu'est-ce qu'un tortionnaire ? Un homme ou une femme libres qui mutilent et assassinent de leur plein gré, parce qu'on les y autorise. Germaine Tillion, sociologue, déportée en Allemagne, l'avait déjà noté :

C'est quand même cette équipe de gens moyens, tous recrutés dans la bourgeoisie traditionnelle allemande, ayant fait des études, pratiquant l'hygiène et le linge propre, et même les langues étrangères, qui a géré sans révolte cette entreprise si hautement et si originalement criminelle qu'était Ravensbrück²⁰.

Nul besoin de vocation : un contexte favorable, la garantie de l'impunité, un bon salaire peuvent pousser un quidam à infliger des sévices avec un raffinement tout particulier.

Il y a autant de livres sur les grands meurtriers que sur leurs victimes, sans doute parce que les premiers s'autorisent ce que l'homme du commun s'interdit. La romancière Neige Sinno, violée continûment par son beau-père de 7 à 14 ans, a voulu savoir ce qui se passait dans la tête de ce dernier. Et ce qu'elle a découvert, dans son propre cas comme dans celui de la littérature, l'a sidérée : son forceur voulait être aimé²¹ ! Les bourreaux échappent en général aux scrupules, explique Jean Hatzfeld à propos du Rwanda. « Est-ce possible ? De tous les criminels, le tueur d'un génocide est celui qui en sort le moins tourmenté²². » Les interroger n'éclaire pas sur le mystère du mal. Hans Frank, gouverneur général de Pologne, artisan de la solution finale dans une immense portion du Reich, pianiste de talent, fut tout fier d'avoir été identifié par le *New York Times* début 1943 comme « le criminel de guerre n° 1 »²³. C'est la vantardise, nous dit Hannah Arendt, qui a perdu Eichmann : lui aussi voulait son quart d'heure de célébrité et il s'est trahi ! Parmi les monstres les plus singuliers du ^{xx}^e siècle, distinguons le dirigeant khmer rouge Duch

(1942-2020), responsable du centre de torture et d'extermination S21 près de Phnom Penh. Interrogé pendant des mois par le cinéaste Rithy Panh, lui-même rescapé du génocide, il se révèle un être méticuleux, animé d'une excitation presque sexuelle à détruire et disloquer ses prisonniers²⁴. Mieux encore, il s'esclaffe, il rit « à gorge déployée », si heureux de trucidar, de soutirer des aveux, de faire son travail correctement. Assassiner en masse est pour lui une décharge orgasmique énorme²⁵. Pas un instant, il ne manifeste un repentir. Selon le rang qu'il occupe dans la hiérarchie, le bourreau est un exécutant : il accomplit un travail payé et rien ne l'enrage plus que de voir l'un de ses « clients » se suicider. Ce fut le cas de Mala Zimetbaum, évadée d'Auschwitz, reprise et condamnée à mort. Sur le gibet, elle parvient à se couper les poignets avec une lame de rasoir à la fureur du SS de service qui s'écrie : « Tu as envie d'être une héroïne ? T'as envie de te tuer ? C'est nous qui sommes là pour ça ! C'est notre boulot²⁶. » Mais l'usurpation des rôles est toujours possible : les *Einsatzgruppen* ayant participé à la Shoah par balles en URSS lors de l'opération Barbarossa, un million et demi de Juifs fusillés et jetés dans des fosses, ont pu bénéficier de soutien psychologique après leurs besognes. Himmler, pour leur éviter des accès de pitié animale, avait choisi d'inverser leur culpabilité : « Au lieu de dire : “Que de choses horribles j'ai faites”, les assassins devaient pouvoir dire : “Que de choses horribles j'ai dû faire dans l'accomplissement de mon devoir, combien cette tâche m'a pesé²⁷.” » Ils avaient donc plus souffert que les enfants, femmes, vieillards, adultes abattus à bout portant²⁸. L'interversion victimaire est un art tout d'acrobatie.

Déclaration d'amour aux gangsters

Les criminels, les tueurs en série fascinent une certaine intelligentsia de gauche pourvu qu'ils soient du bon côté de l'histoire. C'est le poète voleur Jean Genet qui a le mieux incarné cet envoûtement. Se forgeant une légende d'enfance misérable à l'Assistance publique et d'ennemi des bourgeois, il a d'abord été envoûté par le surhomme nazi, il aurait été l'amant d'un SS français. Jean Genet a été célébré comme un saint et martyr par Jean-Paul Sartre et révééré par toute la gauche chic de Foucault à Derrida. Comme l'a révélé l'historien Ivan Jablonka²⁹, brisant une

longue tradition d'idolâtrie, Genet était un antisémite aigri et un authentique fasciste qui avait chanté la « poésie » d'Oradour et le « banditisme le plus fou » d'Hitler. Il avait exalté « les bataillons de guerriers blonds qui nous enculèrent le 14 juin 1940 posément » et les pilotes de stuka qui « semaient la mort en riant³⁰ ». Plus tard, il choisira sans nuances la cause palestinienne par simple haine d'Israël³¹. Et la ferveur allait au-delà de la provocation. On pourrait en dire autant du rebelle braqueur et gangster Pierre Goldman, lui-même soupçonné de l'assassinat de deux pharmaciennes, figure de l'extrême gauche, qui finira tué de façon mystérieuse et dont Alain Krivine, fondateur de la Ligue communiste révolutionnaire (trotskiste), disait : « Il a merdé mais il est de la famille. » Et pareillement de Jacques Mesrine, criminel récidiviste déguisé en Robin des Bois, célébré par l'éditeur Gérard Lebovici, ou encore le terroriste Mohammed Merah, assassin d'enfants juifs dans une école de Toulouse en mars 2012 et chanté par Houria Bouteldja³². Songeons aussi à la romancière Virginie Despentes qui au moment de la tuerie de *Charlie Hebdo* avait entonné une déclaration d'amour aux frères Kouachi :

J'ai été aussi les gars qui entrent avec leurs armes. Ceux qui venaient de s'acheter une kalachnikov au marché noir et avaient décidé, à leur façon, la seule qui leur soit accessible, de mourir debout plutôt que de vivre à genoux. J'ai aimé aussi ceux-là qui ont fait lever leurs victimes en leur demandant de décliner leur identité avant de viser au visage. (...) Je les ai aimés dans leur maladresse – quand je les ai vus armes à la main semer la terreur en hurlant « on a vengé le Prophète » et ne pas trouver le ton juste pour le dire. Du mauvais film d'action, du mauvais gangsta-rap. Jusque dans leur acte héroïque, quelque chose qui ne réussissait pas. Il y a eu deux jours comme ça de choc tellement intense que j'ai plané dans un amour de tous – dans un rayon puissant (*Les Inrocks*, 17 janvier 2015).

Il en est ainsi chez les bourgeois rebelles, ils dénoncent l'ordre établi comme un crime mais ils chantent le crime comme une rébellion contre l'ordre bourgeois. On pense aussi à Marguerite Duras qui dans *Libération*, le 17 juillet 1985, à propos de l'affaire Grégory, déclare

subjectivement Christine Villemin coupable d'avoir tué son enfant mais « sublime, forcément sublime » car victime de la domination masculine³³.

Les Grands Barbares hypnotisent jusqu'à leurs ennemis : à la mort de Staline, toute l'Assemblée nationale française prit le deuil. Son président Édouard Herriot réclama une minute de silence en mémoire du vainqueur d'Hitler. Des hommages furent rendus dans toute la France. Si le quotidien communiste *L'Humanité* clama le deuil de tous les peuples et leur immense amour pour Staline, *Le Monde* ne fut pas en reste :

Staline restera sans doute l'homme qui a réconcilié la Russie et la révolution, au point de les rendre inséparables. (...) La poursuite de ce bonheur mathématique a aussi permis à l'homme de remporter sur la nature quelques-unes de ses plus magnifiques victoires.

Qui se souvient que *Le Figaro*, alors dirigé par Jean d'Ormesson, titra à la disparition de Mao Tsé-toung en septembre 1976 : « La Chine veuve de Mao » ? C'est le triomphe ultime du Mal : être célébré comme une bénédiction par ses adversaires.

FASCISTE OU TOTALITAIRE ?

Quelle est l'insulte à plus forte densité symbolique ? Stalinien ? Le terme a un côté désuet qui détonne. Louis Aragon fut bien traité de crapule stalinienne le 10 mai 1968 par Daniel Cohn-Bendit sans trop s'en émouvoir. Le qualificatif penche du côté bureaucratique. Totalitaire est trop obscur et ne fait plus sens pour les jeunes générations qui ont perdu les références historiques. C'est un mot abstrait. Comme l'explique l'écrivain hongrois Imre Kertész, Jean Améry (alias Hans Mayer), ancien déporté à Auschwitz, s'est retrouvé face à des ennemis : « Ce n'est pas le totalitarisme qui l'a battu à coups de nerf de bœuf et l'a pendu à une chaîne menotté par les poignets, mais le lieutenant Praust qui parlait le dialecte berlinois³⁴. » Seul « fasciste » résonne comme une insulte qui blesse. Si la gauche use et abuse de cette insulte, c'est qu'elle fait mal et contraint l'interlocuteur à se défendre. Antifasciste est une profession auréolée de prestige et qui ressuscite la légende dorée de la Résistance. Facho est un diminutif atténuant qui signale un penchant vers le mal sans avoir la charge réprobatoire de fasciste.

C'est le national-socialisme qui remporte la palme du mal, très adoucie en ce qui concerne les crimes du communisme. Hitler jouit de l'immortalité de l'Ignoble absolu : exemplaire dans ses atrocités, il se décline sur tous les tons. Il est affecté d'une intensité superlative. Dans la comparaison entre Auschwitz et la Kolyma, le premier l'a emporté. D'ailleurs qui connaît la Kolyma, hormis les spécialistes et les historiens ? Quiconque

accable le communisme est suspecté d'excuser le fascisme. Quiconque accable le fascisme est soupçonné de complaisance envers le stalinisme et ses diverses variantes. C'est une double impasse vertigineuse quand on déteste à égalité les deux systèmes. La mémoire collective a tranché : le Goulag reste l'angle mort du totalitarisme, toujours affecté d'une moindre gravité qu'Auschwitz alors qu'ils furent les deux pans d'une même médaille. Penser ensemble ces deux versants de la barbarie reste le travail des générations à venir.

Qu'est-ce que le fascisme ? demandait Gary. Une certaine façon de haïr. Mais le spectre est trop étroit car cette façon-là recouvre plusieurs régimes : on peut haïr avec la même intensité au nom de la race, de la classe, du vrai Dieu, de la nation, de la Terre. Désormais la barbarie est un hybride entre plusieurs types d'horreurs passées. Pour la décrire, notre lexique reste pauvre. « Si vous voulez représenter l'avenir, imaginez une botte piétinant un visage humain, éternellement » (George Orwell).

CHAPITRE 10

Guérir le passé ?

« Que faire Nicolas ? Enterrer les morts et réparer les vivants. »

Tchekhov, *Platonov*

Une nouvelle ambition traverse la modernité occidentale : celle d'une réparation terme à terme des torts infligés. C'est l'espoir cher à Walter Benjamin de racheter toutes les larmes des vaincus alors que le Messie pleure lui-même sur les êtres meurtris et espère qu'une rédemption jaillira de ces sanglots¹. À défaut d'inventer l'avenir, nous préférons ravauder un passé vu comme un abîme de boue et de sang, une immense plaie à panser. Mais le présent proche lui aussi nous heurte : songeons à l'attentat du Bataclan en France en 2015. Comment intégrer cette horreur dans un récit cohérent, raccommoier les préjudices ? Par la justice qui pacifie, canalise douleurs et chagrins. En témoignant au tribunal, les victimes racontent leurs souffrances et « en déposent le fardeau² » (Frédéric Bibal) auprès d'oreilles attentives. Que le procès ait pu avoir lieu, quelques années après les faits, est déjà un soulagement et un miracle. La vraie réparation réside d'abord dans l'exercice de la justice elle-même. Mais les handicapés le resteront, les morts ne reviendront pas, le procès recoud à peine les traumatismes par un léger fil cicatrisant. Le verdict apaisera les blessés ou leurs proches, il sera jugé trop modéré par les uns et trop sévère par les autres. La volonté folle de corriger tous les

torts, de rapiécer les accrocs du temps ne peut qu'échouer. Ce qui a eu lieu a eu lieu et reste indépassable.

L'argent peut-il dissoudre les chagrins ?

Le Conseil d'État depuis plusieurs décennies admet que peuvent être prises en compte les douleurs morales et divers troubles émotionnels, y compris la peur d'avoir peur, passant outre l'adage selon lequel « les larmes ne se monnaient pas ». Or les larmes justement, depuis les attentats terroristes, ont un prix et même un barème selon que l'on a perdu un œil, un bras, une jambe ou plus terrible un proche, un époux, un enfant³. Et puisqu'un Fonds de garantie des victimes d'actes de terrorisme a été créé en France, des tractations plus ou moins parcimonieuses vont s'engager entre les victimes, les survivants et les représentants du Fonds, soucieux de comprimer les remboursements. Les plaignants ou plutôt leurs avocats surjouent leurs malheurs tout en ayant parfois le sentiment humiliant de « faire la manche⁴ » : en 2020, un peu plus de 45 millions d'euros ont été versés en « indemnités et arrérages de rente terrorisme » et en 2019 un peu plus de 50.

Pour éponger une souffrance, l'argent est une étape nécessaire : selon ce que vous avez perdu, un proche ou un membre du corps, le montant de l'indemnisation variera. Pour chaque atteinte dans une tuerie de masse, un accident, une catastrophe, il existe un chiffre, une ligne de compte qui varie selon le degré d'implication des personnes. Les sommets d'argutie que peuvent atteindre les avocats des deux bords sont une convention autant qu'un dérivatif utile aux peines ressenties. L'argent ne suffit pas mais il est indispensable. La mère américaine d'une victime du 11 Septembre, gratifiée d'une somme de 3 millions de dollars par le fonds d'indemnisation, répond : « J'ai une meilleure idée. Gardez l'argent et ramenez mon fils⁵. » Dans le cas des attentats, une somme forfaitaire est allouée aux victimes du premier cercle, environ 30 000 euros ; pour les victimes indirectes, elle est calculée selon leur degré de proximité avec les victimes : 17 500 euros pour un conjoint, 12 500 pour les enfants au-dessous de 25 ans, 7 500 pour les frères et sœurs⁶, etc. Mais tant qu'on négocie, on quantifie le malheur, on le repousse par des chiffres abstraits.

Le dédommagement financier dans le cas de tortures, enlèvements, disparitions, comme ce fut le cas au Maroc avec la création par Mohammed VI en 2004 de l'Instance équité et réconciliation, reste une demi-mesure s'il ne s'accompagne pas de vraies réformes et de la volonté de punir les coupables (aucun tortionnaire en l'espèce ne fut inculpé ni même nommé et les violations des droits se sont poursuivies)⁷. Quand une organisation, le Mouvement international pour les réparations (MIR) fondé par Garcin Malsa, demande le versement de 240 milliards d'euros d'indemnités « au peuple martiniquais » en réparation de l'esclavage, quelque chose nous dit qu'il s'agit peut-être d'une exigence déraisonnable⁸. Les requérants eux-mêmes ne semblent pas persuadés de la validité de leurs revendications. Exiger des vivants qu'ils se saignent pour payer un crime lointain commis par d'éventuels ancêtres – une partie des Français est issue de l'immigration récente ou lointaine – ne peut que susciter un haussement d'épaules. Il est beaucoup question de nos jours d'une « dette noire » en réparations sonnantes et trébuchantes. Le sujet est passionnant et propre à exciter l'intérêt de nombreux avocats⁹. En juillet 2023, la Cour de cassation refusait une demande de réparation de « descendants d'esclaves » qui exigeaient une reconnaissance du « préjudice transgénérationnel » de la traite négrière¹⁰. S'il s'agit de considérer l'esclavage comme un crime contre l'humanité, la loi Taubira de mai 2001 l'a déjà accompli en l'inscrivant dans le Code pénal. En France, les juges n'envisagent qu'une réparation morale même si beaucoup d'économistes dont Thomas Piketty plaident pour rouvrir le dossier haïtien où la France avait frappé la jeune république indépendante d'une taxe démesurée pour indemniser les planteurs¹¹. L'affaire n'est pas illégitime.

Le problème des restitutions est capital mais qui sont les débiteurs ? Le spectre est trop étroit s'il n'envisage que les pays occidentaux. On oublie d'autres acteurs : les rois africains eux-mêmes qui pratiquaient l'esclavage et ont vendu leurs sujets ou leurs prisonniers aux négriers européens ou arabes. Enfin le monde arabo-musulman qui a pratiqué la traite au moins jusqu'aux années 80 du siècle dernier, et elle est réapparue en Libye récemment. On oublie également que, jusqu'au XIX^e siècle inclus, les « blancs » étaient capturés par les barbaresques, en Corse notamment, et vendus sur les marchés orientaux : esclave vient de slave. Daech a rétabli ce privilège pigmentaire dans ses marchés aux

esclaves à Raqqa et Mossoul en privilégiant les captives à la peau claire et aux yeux bleus. Doit-on instaurer un délai de vraisemblance temporelle ou envisager ce phénomène depuis les origines de l'humanité ? Certains voudraient tarifer le crime d'hier à leurs bénéfices exclusifs, ériger des tribunaux rétrospectifs. Que se passe-t-il si l'on est soi-même descendant d'esclaves et de propriétaires d'esclaves comme l'a découvert l'historien Frédéric Régent¹² ou l'activiste « décoloniale » Françoise Vergès dont la famille possédait en 1848 à La Réunion la bagatelle de 128 esclaves ?

Ce type de réclamations est insatiable : une fois la somme versée, si elle l'était, il faudrait la compléter par des suppléments et continuer à se flageller dans les siècles des siècles alors que de nouvelles atrocités requièrent les vivants. Pareillement, quand la ville de San Francisco propose, dans un vaste plan de « réparation du racisme systémique », d'attribuer 5 millions de dollars à chaque Afro-Américain (15 mars 2023) mais aussi de garantir un revenu annuel minimum de 100 000 dollars annuels pour chaque adulte noir éligible, une maison à San Francisco pour un dollar par famille et ce pendant deux cent cinquante ans, on croit à un canular. Faudra-t-il décompter de ce prix le sang versé par les Américains, 620 000 morts, durant la guerre de Sécession, pour abolir la traite ? Pourquoi d'ailleurs les seuls Afro-Américains, et non les Amérindiens ou chaque minorité qui compose la société américaine, puisque chacune a souffert à un titre ou à un autre ? Dans cette logique, chaque descendant de huguenot en France pourrait exiger des compensations en souvenir de la Saint-Barthélemy et des persécutions catholiques, chaque famille ouvrière en Europe exiger une compensation au titre de l'appartenance aux exploités du capitalisme, aux écrasés de la lutte des classes. Quitte à enjamber les époques, pourquoi ne pas remonter à la nuit des temps ?

Nous concevons la réparation sur le mode mécanique de la voiture portée chez le garagiste ou du médecin qui remet une jambe cassée, un coude abîmé : on se « reconstruit » après un deuil mais celui qui a perdu un être cher ne sera plus jamais le même. Il n'est pas vrai que « ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort », selon l'inusable scie de Nietzsche : guérir d'un cancer, ce n'est pas retrouver l'intégrité d'avant. On peut survivre à un infarctus mais notre muscle cardiaque en restera affaibli. C'est avoir traversé une épreuve qui nous marquera à vie et laissera une fragilité dans le corps. Toute vie humaine repose sur une faille que rien

ne peut combler et « il n'existe pas de pièces détachées pour les êtres parlants¹³ » (Hélène L'Heuillet). Il est des naufrages dont l'on ne se remet pas, avec lesquels l'on continue à vivre et qui nous rongent de l'intérieur. La perte est irrémédiable et toute existence n'est qu'une suite de deuils subis et endossés malgré nous. Il n'y a jamais retour à « l'innocence biographique » pour parler comme Georges Canguilhem. « C'est arrivé et cela peut arriver à nouveau, c'est le noyau de ce que nous avons à dire » (Primo Levi).

Si la monnaie est un énorme progrès, c'est qu'elle écarte la vengeance et paralyse l'agressivité : sa neutralité met un terme aux querelles mais l'échange des biens n'est qu'une étape avant l'échange des coups (Claude Lévi-Strauss), il n'efface pas l'animosité. L'argent éponge une dette mais il n'est pas sûr, il n'arrête pas les rancunes. Ce sont les limites du marché : le profit ne gomme pas les conflits ni le souvenir des humiliations passées. Le doux commerce vanté par Montesquieu peut aussi exacerber les rivalités et alimenter la guerre si tant est que les hommes ne sont pas seulement mus par leurs intérêts mais par leurs passions. Beaucoup de personnes qui ont touché une indemnisation refusent de l'encaisser ou la reversent immédiatement à d'autres comme si elle leur brûlait les mains¹⁴. Convenir d'un montant, si élevé soit-il, ne règle rien s'il n'est accompagné d'une parole collective de pardon qui donne un sens à cette démarche. La monnaie ne répare pas mais il n'est pas de réparation sans argent, c'est le paradoxe.

Devoir de mémoire ou d'histoire ?

Notre époque est dans la position d'un conducteur qui, loin de regarder devant soi, garderait l'œil obstinément fixé sur le rétroviseur. Nous voudrions tant que les choses ne se soient pas déroulées comme elles se sont déroulées ! Pour tenir à distance les iniquités d'hier, nous prétendons en conserver pieusement le souvenir. Le devoir de mémoire fut forgé par Primo Levi, nous l'avons vu, pour inciter les survivants à témoigner de leur expérience afin de surmonter l'incrédulité de leurs contemporains. Robert Antelme racontera de même l'incompréhension entre les soldats américains libérateurs de Dachau et les déportés squelettiques couverts de poux et malades du typhus, incapables de communiquer tant ils se

parlaient depuis deux planètes différentes¹⁵. Mais ce devoir de mémoire est devenu au fil des décennies un culte officiel, une sorte de religion rétrospective. Le respect dû aux morts s'est transformé en commémorations compulsives qui doivent tenir compte de tous les disparus d'hier pour prévenir le retour de l'horreur. Déjà, avec un pathos tout christique, Emmanuel Macron avait déclaré le 27 janvier 2020 lors d'un discours au Mémorial de la Shoah : « Le souvenir de l'horreur ne doit pas s'estomper. La Shoah ne doit pas cicatriser. Elle doit rester une plaie vive au flanc de notre République. » Si elle cicatrise, « le mal souterrain progressera à nouveau ». Vraiment ? En commémorant, on ne prévient aucun retour du mal comme l'a prouvé l'explosion d'antisémitisme en Europe à l'automne 2023. Au contraire : plus on parle du génocide des Juifs, plus on aiguise la rage contre eux et l'envie de les tuer à nouveau. Le président Macron a, comme ses prédécesseurs, usé et abusé de l'industrie du souvenir officiel. En vérité, personne ne peut oublier la Shoah, laquelle survit autant par le travail des historiens que par l'animosité à son égard des groupes concurrents : oblitération impossible, attribution flottante. On garde le nom de la catastrophe devenue une coquille vide mais on en expulse les Juifs et les Tsiganes pour prendre leur place.

Notre vision est hémiplegique : nous réduisons l'histoire aux massacres et tueries et en oublions ses richesses, ses chefs-d'œuvre. Nous conjoignons l'amnésie et l'hypermnésie, l'ignorance des traditions avec un scrupule maniaque des hécatombes d'hier. Nos lunettes temporelles nous aveuglent doublement : nous ne sommes plus des héritiers mais des justiciers délégués par le tribunal du présent pour juger les forfaits du passé. De plus l'évocation des atrocités d'antan nous rend aveugles à celles d'aujourd'hui. Nous avons ainsi raté la naissance de Daech, les monstruosité des Grands Lacs à l'est du Congo, la dérive totalitaire de la Russie. C'est la fatalité de la conscience historique de ne lire le présent que dans des termes hérités de l'autrefois. Seule l'épouvante d'avant nous mobilise et quand survient celle du jour, nos yeux sont secs et notre cerveau débranché. Le devoir de mémoire sert surtout à codifier un récit convenu : il est le plus souvent l'imposition d'une histoire officielle où les rôles sont distribués d'avance, l'Occident coupable et les autres peuples innocents. On congèle alors le temps du colonialisme, de l'esclavage dans l'éternité de la dénonciation. Au devoir de mémoire

brandi par les uns répond le devoir de repentir chez les autres. On célèbre moins les vertus pédagogiques de la réminiscence que les vertus punitives de l'inculpation. Si la mémoire condamne et foudroie, l'histoire désacralise, explique, réconcilie. Elle s'interdit en outre de juger, désavoue « la tyrannie des chroniques officielles » (Claude Liauzu). Péguy distinguait la mémoire, verticale, de l'histoire, horizontale, et les disait même à angle droit : la première est une profondeur émotionnelle qui vient directement du passé, la seconde aplanit et passe les faits en revue. L'une brûle et foudroie, l'autre apaise et déploie¹⁶. La principale dette que nous ayons à l'égard des peuples que nous avons asservis, c'est, outre la reconnaissance officielle de ces persécutions, la volonté de favoriser partout l'extension des régimes démocratiques ou d'accélérer l'érosion de la dictature. C'est de ne pas nous taire quand ces mêmes régimes tombent à leur tour dans l'oppression ou l'arbitraire (et l'on sait combien la France est embarrassée pour critiquer les dérives des gouvernements algériens ou africains au nom de la « dette coloniale » qui nous scelle les lèvres). La peur de recommencer les erreurs d'hier nous rend trop indulgents à l'égard des infamies contemporaines.

Si une indemnisation conséquente peut atténuer un préjudice, il est des crimes impardonnables (Vladimir Jankélévitch), des assassins irrécupérables qu'il faut enfermer sans espérer la moindre rédemption de leur part. Ils sont allés si loin dans l'abjection qu'ils ont perdu toute perspective de retour à la communauté humaine. Même la mort serait trop douce pour eux, il n'y aura jamais d'équivalent à la souffrance qu'ils ont infligée. Les Lumières ne voulaient pas réparer l'Histoire mais l'infléchir, l'arracher au gouffre obscur de l'obscurantisme. Désormais nous voulons moins inventer l'avenir qu'effacer le passé, l'aseptiser, le désinfecter.

Il n'est qu'une manière de réparer les crimes du passé, c'est de prévenir leur répétition dans le présent. Tout le reste n'est que verbiage et ressentiment. Ainsi combien de militants anti-esclavagistes restent-ils muets sur le servage d'aujourd'hui qui les laisse froids : on ne les entend ni sur Daech ni sur la Libye ou le Qatar, seulement sur Nantes, Bordeaux ou Londres. Il y a deux usages de la mémoire¹⁷ : une mémoire de la macération narcissique qui récite la liste interminable des boucheries, assassinats, déportations dont nos ancêtres se seraient rendus coupables et qui s'est prise elle-même pour fin. Et une mémoire vive de la

mobilisation qui maintient vivante la source de l'indignation, nous garde sensible à toutes les injustices. La première n'oublie rien de ce qui fut pour ne pas voir ce qui est. La seconde refuse de se rendre complice des ignominies actuelles.

Reste qu'il y a quelque chose de très profond dans ce mot d'Ernest Renan : « Celui qui veut faire l'histoire doit oublier l'histoire. » L'incapacité d'oublier, le gymkhana des commémorations quasi quotidiennes constitue vraiment la folie européenne. Nous devons abandonner l'idée d'une réparation terme à terme des blessures passées même financières : les torturés, les écrasés ne seront pas vengés, aucune compensation financière n'effacera l'horreur. C'est la vérité historique qui est due aux martyrs de l'histoire, non une volonté de rafistolage illimité de la part de leurs descendants. On ne peut faire payer aux contemporains les crimes de leurs aïeux, ouvrir le coffre-fort sans fond des boucheries ou assassinats commis pour y puiser de la rage ou de la haine. Pas plus qu'on ne peut réveiller les morts, les torturés pour les jeter à la face des humains.

On peut réparer un vivant¹⁸ par greffe, chirurgie esthétique, ablation, correction, reconstruire à l'identique certains centres-ville détruits, restaurer un site, une forêt, reboiser une zone brûlée, nettoyer un lac ou un golfe, reconstituer des espèces disparues par clonage mais non effacer une période sombre de l'histoire. Le passé ne s'annule ni ne se régénère sinon de façon éphémère par de grands spectacles ou reconstitutions de batailles historiques, il s'enseigne. Il présente cette double caractéristique d'être à la fois fini et inachevé. Il n'est pas figé, il bouge en permanence. « Nul ne sait de quoi hier sera fait », disait-on sous forme de boutade à l'époque stalinienne quand les autorités réécrivaient chaque année l'histoire à leur convenance, effaçaient les photos. Mais à vouloir y injecter toujours de la fureur et du courroux, on installe une véritable guerre civile des mémoires incompatibles les unes avec les autres, on rend impossible l'instauration d'une chronologie commune puisqu'il y aura toujours des groupes qui, au nom de leurs croyances ou de leurs souffrances, ne s'y reconnaîtront pas.

La mémoire n'est pas toujours vertueuse ni l'oubli préjudiciable. Vient un moment où il faut laisser les morts enterrer les morts et emporter avec eux leurs douleurs. Il y a toujours un risque à valoriser les déchirures

d'hier au détriment des ambitions actuelles. L'oubli seul fait une place aux nouveaux venus et allège le poids des dettes. Il est une puissance de résurrection pour les générations à venir. L'homme, disait Maurice Blanchot, à propos du long calvaire raconté par Robert Antelme à Buchenwald¹⁹, est l'indestructible qui peut être infiniment détruit. Mais il peut être aussi indéfiniment recommencé. Les abominations d'hier peuvent nous plonger dans l'accablement sans fin ou nous pousser à reconstruire des sociétés meilleures.

TERREUR ET ANÉANTISSEMENT

S'il est une chose que nous apprend la littérature concentrationnaire, c'est que les victimes ne sont pas sanctifiées du fait d'avoir été torturées ou enfermées. Chez Primo Levi, les SS ont réduit la foule des prisonniers à une masse grise, amorphe qui pratique le vol, la dénonciation, le meurtre à l'occasion pour un morceau de pain. Apathiques, vulnérables, exténués par le typhus ou le choléra, souillés par les dysenteries et la faim, ce sont des débris broyés par une machine de mort qui attendent la fin comme une libération. Charlotte Delbo, internée à Auschwitz en 1943 puis transférée à Ravensbrück en 1944, raconte un dimanche de printemps au camp :

Toutes les femmes étaient assises dans la poussière de boue séchée en un troupeau misérable qui faisait penser à des mouches sur un fumier. Sans doute à cause de l'odeur (...) si dense et si fétide (...) Puanteur de diarrhée et de charogne. Au-dessus de cette puanteur, le ciel était bleu. Et dans ma mémoire le printemps chantait²⁰.

Les camps ont été des laboratoires d'avitissement de l'espèce humaine. Bruno Bettelheim raconte que certains détenus, par mimétisme avec les SS, s'amusaient à se frapper pour tester leur endurance²¹. Pire, se calquant sur les nazis, ils éliminaient les nouveaux arrivants inaptes dès leur entrée dans le camp²². Auschwitz, lors de sa libération par les troupes soviétiques en février 1945, est décrit par Primo Levi comme une immense latrine gelée, où végètent des zombies affamés, des sous-hommes selon la terminologie nazie. Les personnages du prix Nobel de littérature Isaac Bashevis Singer (1978), la plupart anciens déportés, n'ont pas été ennoblis par l'expérience des camps : elle en a fait des grigous, des débauchés, des voyous, des maquereaux²³. Les coups, les humiliations ne les ont pas rendus meilleurs. L'auteur ne se prive pas de souligner, sans les juger et avec truculence, leur petitesse, leur méchanceté.

C'était la perversité du système nazi et stalinien que de briser les êtres sur lesquels il s'acharnait, de les vouer au dégoût d'eux-mêmes. Les « aristocrates » devaient se distinguer de la foule pouilleuse des détenus et les éliminer sans remords. Et ces derniers devaient intérioriser leur mort imminente. Primo Levi :

Avec ceux qui ont su s'adapter, avec les individus forts et rusés, les chefs eux-mêmes entretiennent volontiers des rapports, parfois presque amicaux dans l'espoir qu'ils pourront peut-être plus tard en tirer parti. Mais les « musulmans²⁴ », les hommes en voie de désintégration, ceux-là ne valent même pas la peine qu'on leur adresse la parole (...) on sait qu'ils sont là de passage et que d'ici quelques semaines, il ne restera d'eux qu'une poignée de cendres dans un des champs voisins²⁵.

Le malheur extrême accélère la déchéance et n'autorise aucune vision optimiste de la souffrance qui frapperait les êtres pour mieux les redresser. Il n'instruit pas les hommes, il les rend désespérés et aigris. On est loin de la vision édifiante d'un Soljenitsyne qui voyait dans le Goulag l'atelier de régénération du monde slave. La tentation était grande au contraire de succomber aux coups sans réagir pour atteindre enfin la délivrance²⁶. Même après la libération, ce qui a disparu est la confiance dans l'existence. « La vie m'a été rendue/Et je suis là devant la vie/Comme devant une robe qu'on ne peut plus mettre²⁷. »

Les grands suppliciés ne se sont jamais pris pour des victimes, plutôt des mutants. Dans leur façon de survivre à l'abjection, ils nous parlent depuis une lointaine planète qui est celle de l'engloutissement et de la malédiction. Il est un point où le malheur n'est plus possible, où la tristesse et les larmes sont devenus un luxe de bien-portants. C'est la fin scandaleuse du livre de Imre Kertész, des toutes dernières lignes de son témoignage d'Auschwitz : « Là-bas aussi, parmi les cheminées, dans les intervalles de la souffrance, il y avait quelque chose qui ressemblait au bonheur (...) oui, c'est de cela, du bonheur des camps de concentration, que je devrai parler la prochaine fois qu'on me posera des questions²⁸. » Primo Levi raconte comment son expérience des camps l'a enrichi : « À ma brève et tragique expérience de déporté s'est superposée celle d'écrivain témoin, bien plus longue et complexe, et le bilan est nettement positif ; au total, ce passé m'a intérieurement enrichi et affermi²⁹. » Auschwitz a été son université et son enfer. Et Bruno Bettelheim en 1954 écrira à une amie : « Maintenant que tout cela est heureusement derrière moi depuis quinze ans, je peux l'avouer ; l'année que j'ai passée en camp de concentration m'a fait du bien³⁰. » Primo Levi finira par se suicider comme Bruno Bettelheim, Jean Améry et quelques autres.

Se réconcilier, avec qui, comment ?

Le 20 décembre 2022, le Premier ministre hollandais Mark Rutte, contre l'avis de son parti, présente ses excuses aux descendants des Surinamiens et Antillais qui habitent les Pays-Bas. Lui-même a longtemps hésité avant de dévoiler la face d'ombre de l'esclavage, aboli seulement en 1873 dans la monarchie. Mais les tergiversations de Mark Rutte n'ont pas convaincu les intéressés qui ont vu dans son discours, non pas l'expression d'un sincère repentir mais plutôt « l'oblique génuflexion des dévots pressés » (Gustave Flaubert). Quelques mois plus tard, le 1^{er} juillet 2023, le roi des Pays-Bas, Willem-Alexander, parachèvera ce geste de façon plus solennelle. Mark Rutte s'inscrit ici dans une longue lignée de chefs d'État qui commence avec Willy Brandt s'agenouillant devant le monument aux morts du ghetto de Varsovie, le 7 décembre 1970, et continue avec le président de Klerk en 1994 présentant ses excuses solennelles à Nelson Mandela lors de la passation

des pouvoirs, à la fin de l'apartheid. Ce qui était alors une position féconde, accompagnant un processus politique en cours, est devenu peu à peu un rituel mécanisé et privé de sens. Mieux vaut ne rien dire que galvauder les demandes de pardon.

Pour prendre un exemple actuel, il est vraisemblable que Russes et Ukrainiens ne renoueront le dialogue que lorsque les troupes de Moscou auront été chassées des territoires occupés et reconnaîtront leurs fautes. Il est probable que cet événement ne se produira pas avant longtemps, s'il a jamais lieu. L'URSS, ayant imploré de l'intérieur par décision du Secrétaire général du parti communiste, Gorbatchev, en 1989, n'a jamais dû, comme l'Allemagne nazie, se pencher sur sa barbarie : il n'y a pas eu de Nuremberg du communisme imposé par les vainqueurs et l'abcès du stalinisme n'a jamais été percé de l'intérieur, juste mis sur le compte du « culte de la personnalité ». Pour se réconcilier, il faut que l'agresseur soit défait militairement et entre dans un long processus d'auto-examen. Il doit officiellement demander pardon et n'aura pas trop d'années pour méditer sur ses forfaits.

Quand de Gaulle et Adenauer se rencontrent à la cathédrale de Reims le 8 juillet 1962, le Troisième Reich a été terrassé depuis dix-sept ans. Adenauer a été un résistant au nazisme dès 1933 et de Gaulle a pris la tête de la France Libre à Londres. Les deux chefs d'État sont catholiques de culture, Reims est un choix symbolique, ville martyre de la Première Guerre mondiale et siège du baptême de Clovis. Si les deux hommes se prennent la main, ils renforcent non seulement la construction européenne mais scellent aussi une nouvelle fraternisation après des fleuves de sang. Rappelons que Léon Blum, incarcéré à Buchenwald en 1943 comme possible monnaie d'échange, « locataire provisoire d'un vaste abattoir » et certain d'être fusillé à tout moment, plaide, dès 1944, dans les lettres à son fils pour une réconciliation inconditionnelle avec l'Allemagne.

Il existe d'autres types de raccommodement. Par asphyxie : ainsi l'Algérie, pour étouffer la guerre civile de 1991-2002, a-t-elle décrété l'abolition du passé avec interdiction d'en parler sous peine de poursuivre « quiconque s'avise d'instrumentaliser la tragédie nationale ».

En contrepartie, on accorde aux anciens terroristes une place officielle dans le gouvernement.

L'Afrique du Sud offre un autre exemple de concorde avec sa commission Vérité et réconciliation fondée sur l'*Ubuntu* bantou – l'humanité de tous – et le pardon chrétien : elle a promis l'impunité aux criminels de l'apartheid en échange de la vérité, sur le modèle d'une justice transitive et non punitive. Confiant sur le fait que « même le pire des racistes peut évoluer » (Desmond Tutu), cette forme de fraternisation parie sur la transformation intime du criminel plutôt que sur la vindicte. On évite ainsi l'écueil de la vengeance stérile, productrice de contre-vengeance, ou l'humiliation publique d'une fraction de la communauté nationale.

On appelle « justice transitionnelle » – le terme apparaît en 1992 sous la plume de la juriste Ruti Teitel³¹ – ce processus politique qui permet d'organiser la sortie d'une dictature, d'un régime sanglant ou d'une guerre : on tente de passer de l'enfer du crime de masse au purgatoire de la cohabitation pour refonder une communauté politique. De même la « justice restaurative » vise moins à punir malfaiteurs ou meurtriers qu'à les confronter à leurs victimes pour les rassembler en présence de la police, des services sociaux et parfois de la famille³². Inspirée des sociétés traditionnelles, cette forme de rapprochement complète les dispositifs classiques de prévention et de sanction : à condition que l'offenseur reconnaisse ses torts et que le forfait ne soit pas un crime impardonnable. Tout le monde n'a pas la grandeur d'âme d'un Jean-Paul II qui pardonna à son meurtrier potentiel, Mehmet Ali Ağca, après une tentative d'assassinat le 13 mai 1981 à Rome.

Il existe enfin la réconciliation par décret : soyez frères ou je vous emprisonne. Dans le Rwanda postgénocide de Paul Kagame, il s'agit d'affirmer l'unité du peuple mais sous la férule du tout-puissant parti au pouvoir. C'est le rabibochage obligatoire sous la main de fer de l'État qui interdit le « divisionnisme ethnique » et la « banalisation du génocide » sous peine de prison ou de rééducation³³. On contraint les victimes à vivre côte à côte avec leurs anciens bourreaux tout en rappelant constamment aux Hutus qu'ils ont été et restent du mauvais côté de l'Histoire. Au Rwanda comme en Afrique du Sud le résultat reste fragile.

Dans le dernier cas « la vérité n'a pas été mesurée, elle a été fabriquée. Pour être charitable, nous pouvons dire que la vérité fut négociée. Cette vérité a sauvé l'Afrique du Sud de l'abîme révolutionnaire. Elle sera le spectre qui veillera sur le futur incertain du pays³⁴ », disait en 2002 Ebrahim Moosa, professeur d'études islamiques. Rien depuis ne contredit vraiment cette prédiction. Toutes ces politiques du pardon conditionnel esquissent les contours d'une rédemption possible sans la réaliser. Il est des portes entrouvertes que le pouvoir referme, comme l'association Mémorial fondée par Sakharov en 1989 et dissoute en décembre 2021 par la Cour suprême de Russie car elle « créait une image mensongère de l'URSS ». Le travail de dévoilement des offenses a été brutalement interrompu avec la réhabilitation de Staline.

Même dans les jeunes nations du Sud, en Afrique ou en Asie, les placards regorgent de cadavres, sans oublier Daech, le Hamas et Al-Qaïda. Les nouvelles patries sont à peine nées que les exactions multiples entachent leurs légendes glorieuses. Il n'y a pas de peuples innocents dès qu'ils accèdent à l'indépendance, voilà ce que nous a appris le dernier demi-siècle. Et l'histoire justement chemine dans deux directions diamétralement opposées : tandis qu'une partie de l'humanité, en gros les démocraties, se dote d'institutions pour punir le crime de masse, ce dernier fleurit chez les nouveaux carnassiers : Turquie, Iran, Russie, Chine, Afghanistan. L'Occident renonce à l'impérialisme tandis que d'anciens empires veulent ressusciter leur gloire passée³⁵. Une partie de l'humanité souhaite s'engager dans un processus d'exorcisme de ses maléfices tandis que l'autre y plonge sans remords. *Le crime et son châtement cheminent de conserve, le premier toujours en surnombre.* L'abjection, la cruauté ne cesseront jamais de nous horrifier, le mal surabonde, incroyablement inventif dans ses manifestations. Il demeure trop de deuils impossibles, sans compter ceux qui se déroulent du fait des guerres ou des représailles.

S'il est une leçon que l'Europe peut offrir au monde, c'est dans la façon dont les nations qui la composent, recrutées de carnages, d'hécatombes se sont raccommodées, au bord du gouffre, prouvant que les héritages les plus amers peuvent être surmontés. On ne met pas fin aux drames de l'histoire, on les limite autant que possible. On retrouve la métaphore de Pénélope qui défait la nuit le travail du jour. Les comptes ne seront pas apurés, ni les dettes remises ni les mémoires apaisées. Il

restera toujours préférable qu'une institution internationale, telle la Cour pénale, départage les victimes des agresseurs et reconnaisse aux premières un statut officiel, inscrit dans le droit, et aux seconds la possibilité de s'amender s'ils sont sincères. « Condamne le péché et pardonne aux pécheurs », comme le disent les Évangiles. À condition toutefois que le pécheur reconnaisse ses torts et veuille vraiment se corriger.

SCOUMOUNE

Dans leur Journal, les frères Goncourt parlent d'une femme qui, au cours d'un voyage en diligence, raconte à l'une de ses amies, qu'elle n'a pas vue depuis longtemps, l'histoire poignante de sa famille. Son père avait été abattu à coups de fusil, sa mère s'était noyée, son mari était mort dans un incendie. Il ne lui était resté qu'un enfant qui vivait en Égypte et dernièrement cet enfant se baignait dans le Nil tout enjoué et sans méfiance quand un crocodile l'a approché. Mais la femme n'a pas pu aller plus loin dans son récit. Les passagers d'abord horrifiés n'ont pas attendu la fin, pas attendu que le crocodile ouvre sa gueule horrible et happe l'enfant. Tout à coup ils ont éclaté d'un rire tonitruant. Trop, c'est trop. Il y a une limite à tout³⁶.

Il est des individus qui dans toute situation choisissent infailliblement la voie du désastre. Ils déploient une ingéniosité folle à rater tout ce qu'ils entreprennent. Cette propension inouïe à « faire eux-mêmes leurs propres malheurs » (Paul Watzlawick) force l'admiration. Leur vie ressemble très vite à un monceau de ruines qui les conforte dans l'idée de leur prédestination. Si par hasard, ils croisent un autre abonné au guignon comme eux, ils rentrent dans une compétition folle, se vantent avec ostentation de toutes les déveines endurées. Personne n'a le droit de les battre sur ce terrain. Ils veulent rester enfermés dans la cave de leur désespoir. Et s'ils tombent malades, ils collectionnent les pathologies les plus atroces au point d'être à eux seuls une anthologie de la morbidité. Ces chagrinés chroniques ne sont menacés que par une chose : l'irruption d'un instant de bonheur. La vie leur tend les bras, les invite à s'abandonner, à l'aimer. Pour un peu, ils lorgnent presque sur la bonne humeur. Mais il est trop tard : la joie se cultive. Eux n'ont semé que la déveine et le négatif ; ils doivent courber la tête et endurer avec persévérance.

CHAPITRE 11

Le héros, antithèse ambiguë

« La gloire des grands hommes est le patrimoine d'un pays libre.
Après leur mort, le peuple entier en hérite. »

Germaine DE STAËL

« Il n'y a pas de héros sans auditoire. »

André MALRAUX, *L'Espoir*

Quand Ulysse, au XI^e chant de l'*Odyssée*, aborde aux rives du pays d'Hadès, le royaume des défunts, il rencontre l'ombre d'Achille mort. Il admire ce héros qui a choisi la vie brève et a su s'acquérir au combat une gloire impérissable. Mais la réplique d'Achille le douche : « Ne va pas me chanter la louange de la mort pour me consoler, pour ma part, j'aimerais mieux vivre comme le dernier des valets au service d'un pauvre hère que de régner en maître sur la masse innombrable des morts¹. » Les trépassés sont une cohue indistincte et amnésique car l'Hadès est le royaume de l'oubli. Seuls les vivants peuvent encore chanter les louanges du héros disparu : sans eux, il n'y a que confusion et chaos. Ulysse, foudroyé par cette révélation, n'aura de cesse ensuite de fuir la foule grouillante des décédés pour retourner dans l'univers des éveillés. Tout est dit dans ce bref apologue. Si être un héros, c'est risquer

sa vie au service d'un but supérieur, l'objection est instantanée : le jeu en vaut-il la chandelle ? Les guerres sont des fabriques de héros en masse. Elles font descendre au niveau populaire l'onction des surhommes pour justifier la mort collective : tel le défilé des Immortels en Russie où des manifestants avancent avec le portrait de leurs ancêtres tués entre 1941 et 1945, soucieux d'afficher la prépondérance morale du grand peuple slave sur le reste de l'humanité. La morale héroïque ne connaît qu'une binarité simple, nous et eux, ami ou ennemi, courage ou lâcheté (Tzvetan Todorov)².

La grande supériorité de la victimisation sur l'héroïsme, c'est que la première peut se démocratiser, non le second. Il reste l'apanage d'une élite intermittente quand la victimisation érige un drame privé en épopée collective. Mais l'héroïsme a été corrompu par les États, monstres froids, qui ont transformé les soldats en bétail humain pour une cause douteuse. Dégradé en devoir, il est devenu l'alibi des régimes autoritaires et s'est transformé en machine à tuer. Le héros absolu, comme l'avait vu Max Scheler³, serait un robot qui irait vers la mort de façon mécanique, nous dirions de nos jours un cyborg. Ce serait un monstre, un martyr comme les *chahibs* de l'islam radical dressés à mourir pour un Dieu Moloch assoiffé de charniers. Pitres sanglants mais pitres quand même.

La démolition du héros sous l'Ancien Régime

Quand Louis XIV instaure la monarchie absolue et convie autour de sa personne la noblesse française à Versailles en 1682, il ne se contente pas de diviser une aristocratie turbulente, il transforme de farouches guerriers en courtisans et petits marquis cancaniers dont Saint-Simon se fera le génial transcripteur. Les grands seigneurs passent de frondeurs à flatteurs, de bretteurs à bateleurs. La « démolition du héros⁴ » (Paul Bénichou) est contemporaine en Europe de la remise en cause de l'idéal chevaleresque au XVII^e siècle, prélude à l'ébranlement de l'Ancien Régime. Cervantès avait anticipé ce déclin dans sa figure du Quichotte, cavalier débraillé et idéaliste qui croit affronter des géants mais ne charge que des moulins à vent. Les nobles cessent d'être des demi-dieux qui éblouissent et sidèrent, leur désir de prestige est une forme d'intérêt sublimé que Pascal et La Rochefoucauld baptisent l'orgueil ou la vanité. L'honneur se

dégrade en pantomime servile, en fureur de petits coqs blessés dans leur amour-propre et qui réclament justice dans les duels. Le héros magnanime, gonflé de son importance, est surtout plein de lui-même comme chez Corneille : un homme tel qu'il se rêve, non tel qu'il est ou devrait être⁵. Ces êtres tout de volonté sont portés par l'appétit de la gloire qui se donne en spectacle et veut imposer à tous son triomphe.

Une nouvelle anthropologie va sortir de la Révolution française, qui promet deux types majoritaires : le bourgeois, homme d'ordre et de travail, et l'antibourgeois, artiste, révolutionnaire, hors la loi, soucieux de défaire ce que le premier édifie. La Rochefoucauld combat l'aristocratie sous l'angle des roturiers à venir, Nietzsche à son tour combattra les roturiers, l'homme du troupeau, au nom d'une aristocratie disparue qu'il rêve de ressusciter, celle de la volonté de puissance. Sa « superbe brute blonde rôdant en quête de proie et de carnage⁶ » devait susciter un individu nouveau et de nouveaux dieux. Mais ses grands seigneurs à lui porteront, à son insu, les runes de la SS et les uniformes de la Wehrmacht. L'héroïsme d'Ancien Régime connaîtra son ultime épisode tragique, la charge à cheval des cuirassiers français de Reichshoffen le 6 août 1870, taillés en pièces par l'artillerie prussienne.

Il est au moins deux espèces de héros : ceux qui veulent remplacer l'homme ordinaire par un type supérieur et ceux qui mettent leur exceptionnel courage au service des autres, telle Jeanne d'Arc selon Michelet et Péguy, à la fois Sauveuse de la France et Sainte capable de soigner les Anglais blessés, profondément vulnérable et vaillante, conjonction unique du temporel et du spirituel⁷. « Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon » (saint François de Sales). Mais aussi Simone Veil, déportée à Auschwitz, femme d'État, porteuse de lois d'émancipation fondamentales pour les femmes et qui conjoint les deux figures de la victime et de l'héroïne. Elle dont Jacques Julliard dira avec justesse qu'« elle ne nous tire ni vers la gauche, ni vers la droite mais vers le haut ». L'humain n'achève son essence que dans le dépassement de soi. Il brave la mort pour que triomphe la vie des êtres en danger, il réconcilie l'audace et la liberté pour les porter vers le Bien.

Héros par hasard

Si être une victime, c'est subir alors qu'être un héros c'est agir, nous chérissons par-dessus tout la mutation des anonymes en personnes d'exception, à l'occasion d'un accident, d'un sauvetage. Ils ont agi sans réfléchir, presque par instinct. Il y a les surhommes au quotidien, pompiers ou gendarmes, qui prennent de véritables risques pour autrui et se battent contre le feu, les inondations, les tremblements de terre, les prises d'otages. Mais il s'agit là de leur métier, presque d'une prestation de services. Le quidam ordinaire qui saute à l'eau pour sauver une personne en train de se noyer, qui remonte chercher dans un immeuble en feu un enfant en perdition, suscite notre admiration car il met tout en jeu sur une impulsion. Il a oublié l'égoïsme spontané pour venir en aide à un inconnu. Il est un surhomme par accident et non un professionnel de la bravoure. S'il ne l'avait pas fait, qu'aurait-il perdu ? Personne ne le lui aurait reproché : pour un instant la vie d'autrui a été plus sacrée que la sienne. Non-sens absolu mais summum de la générosité. Il est des circonstances qui éveillent en chacun de nous une audace que nous méconnaissions. C'est le dieu de l'instant, le kairós grec qui décide de tout sur un coup de tête et départage les lâches des preux.

Mais l'héroïsme est plus que le simple courage, il est un récit et une construction sociale, presque une reconstruction de l'événement⁸. Le courage est un état d'esprit et une éducation, surtout à une époque où prévaut « la culture du découragement⁹ » (Monique Castillo). Tout est fait aujourd'hui pour désarmer les générations à venir par le culte de la crainte. Le philosophe allemand Hans Jonas, icône des Verts, avait insisté dès les années 1970 sur la vertu « heuristique de la peur », outil de connaissance et de clairvoyance sur le potentiel de destruction de nos instruments techniques¹⁰. Comme chez Thomas Hobbes dans son *Léviathan* (1651), il faut faire naître un nouvel ordre politique de l'impuissance humaine, courber les mortels sous le joug de la terreur. Dans la perspective du désastre climatique et planétaire, Hans Jonas lui-même, comme toute une partie du mouvement écologiste, proposait une « tyrannie bienveillante » de gens éclairés.

S'il est une frayeur surmontée, le courage est une révélation pour soi et pour les autres. Il y a des êtres singuliers qui, à certaines périodes de

l'Histoire, ont fait preuve d'une bravoure exemplaire : Georges Clemenceau, Louise Michel, Nadejda Mandelstam, Albert Camus, Jean Moulin, Charb, etc., « ces âmes bien trempées¹¹ » telles que les a décrites Manuel Valls dans un livre consacré à ces grandes figures. Il faut plus que de la vaillance à certaines époques, il faut une clairvoyance historique qui force l'admiration. Nul ne peut définir le courage mais tout le monde sait ce qu'est la lâcheté. Le courage n'est pas l'intrépidité des bandits, des voyous qui peuvent se montrer follement hardis, il implique un élan du cœur, une forme de générosité comme le rappelle l'étymologie. Il suppose surtout une légende corroborée par le temps. Le héros, écrivait Marek Edelman, n'est pas seulement le combattant qui a pris les armes contre le nazisme mais aussi la jeune fille montée dans le wagon fatal pour ne pas laisser sa mère partir toute seule à Treblinka¹², prête à endurer avec elle le calvaire. De même que le saint ne se contente pas de faire le Bien, il fait le Mieux, le héros tente l'impossible et réussit.

Ainsi de ce commissaire de police aidé de son coéquipier qui décide, contre l'avis de ses supérieurs, d'entrer au Bataclan (13 novembre 2015) et abat un terroriste pour arrêter le carnage. L'un et l'autre, certains de mourir, appelleront brièvement leurs compagnes respectives mais ressortiront indemnes. Arnaud Beltrame, officier supérieur de gendarmerie, fervent chrétien, est assassiné par un terroriste le 24 mars 2018 à Carcassonne alors qu'il a pris volontairement la place des otages dans un supermarché à Trèbes. Il mourra de ses blessures à l'hôpital et aura droit aux hommages de la nation tout entière. Le cinéaste ukrainien Oleg Sentsov est libéré des geôles de Poutine après une vaste campagne internationale en sa faveur. Enrôlé dans les Forces spéciales dès le début de la guerre, il trouve près de Bakhmout, en juillet 2022, dans une tranchée, un soldat à la tête fracassée par une balle. Il le hisse sur ses épaules, le ramène à l'arrière et le sauve. Un autre combattant ukrainien, Oleksandr Matsievsky, est filmé en train de fumer une cigarette : fait prisonnier en avril 2023 par les Russes qui le somment de renier sa patrie, il fixe ses bourreaux droit dans les yeux et s'écrie « Vive l'Ukraine » avant de tomber sous les rafales. Le héros comme le saint transfigurent leurs actes en exploits et éveillent le meilleur en chacun de nous.

Au hasard de l'histoire récente, on peut glaner autant de gestes admirables : Lassana Bathily, l'employé malien de l'Hyper Cacher de

Vincennes, sauve plusieurs personnes lors de la prise d'otages du 9 janvier 2015. Mamoudou Gassama, clandestin malien, grimpe quatre étages d'un immeuble parisien pour récupérer un enfant accroché à un balcon, le 26 mai 2018. La psychanalyste et philosophe Anne Dufourmantelle est foudroyée par un arrêt cardiaque après avoir porté secours au fils d'une amie qui se noyait sur la plage de Pampelonne en juillet 2017. L'enfant avait 10 ans et elle 53. Elle s'est sacrifiée par pure bonté. Un collégien de 13 ans dans le Michigan (USA) prend en avril 2023 le volant de son bus de ramassage scolaire, après que la conductrice a fait un malaise. Il réussit à garer le véhicule sur le bas-côté.

En juin 2023, un jeune Français à Annecy, Henri d'Anselme, « l'homme au sac à dos », s'interpose entre des enfants et un assassin qui veut les poignarder. Un chauffeur de taxi bédouin, Arabe israélien, Youssef Zyadney, alerté au matin du 7 octobre 2023, sauve une trentaine de jeunes fêtards rescapés du massacre du Hamas. Sans oublier les Justes de la Seconde Guerre mondiale qui, en France du moins, ont sauvé les trois quarts de la communauté juive : « C'étaient des hommes ou des femmes, vieux ou jeunes, riches ou pauvres (...) ils ne pouvaient expliquer pourquoi ils agissaient ainsi¹³ » (Raul Hilberg).

Et nous, qu'aurions-nous fait à leur place ? Cette vaillance relève de l'instinct plus que de la réflexion et jaillit de la rencontre d'un aléa et d'une décision. La tergiversation est impossible, il faut agir sur l'instant. Tendre la main à une personne qui se noie, venir en aide à une femme menacée de viol, héberger des fuyards traqués par des tueurs : une étincelle peut surgir dans les situations les plus triviales et nous hisser vers la grandeur. Mais une grandeur sans lendemain et qui sombre souvent dans l'oubli même si elle nous revalorise collectivement. Tous les héros sont des points d'intersection uniques dans la vie de l'humanité et nous rendent fiers de lui appartenir. Ils suscitent en chacun une saine émulation. Il n'y aurait pas de vie sociale possible sans ces minuscules histoires qui forcent l'admiration. Au saint comme au héros, selon Bergson, il suffit d'apparaître pour rayonner et s'imposer. Ils inspirent une telle aura de dévouement et d'intelligence que les êtres ordinaires en sont saisis. Le premier réveille la religion établie, le second entraîne l'humanité commune vers des sommets.

Certaines héroïnes conjoignent l'héroïsme et l'exemplarité : telles ces manifestantes en Iran ou en Afghanistan qui refusent le joug des barbus au prix de leur vie (la journaliste Narges Mohammadi obtient le prix Nobel de la paix en 2023 à la fureur des autorités de Téhéran). Ou cette combattante peshmerga, Asia Ramazan Antar, surnommée « l'Angela Jolie kurde » pour sa ressemblance avec l'actrice américaine, qui a trouvé la mort lors d'un affrontement avec les djihadistes de l'État Islamique. Et encore la jeune Pakistanaise chrétienne, Malala Yousafzai, blessée à la tête par les Talibans parce qu'elle soutenait l'éducation pour les filles, et qui obtient à 17 ans le prix Nobel de la paix. Ces personnes, par leurs actes admirables, font autorité : étymologiquement elles nous augmentent, élargissent le périmètre ordinaire de l'humanité.

L'héroïsme, admirable quand il est solitaire, devient problématique quand il est requis d'un peuple entier enrôlé sous la bannière de la propagande. Sa valorisation est l'alibi de tous les régimes totalitaires qui souhaitent sacrifier des milliers d'hommes pour la seule puissance d'un chef ou d'un parti. Alors on ne fabrique plus des armées de soldats mais, comme en Russie, des cohortes de pantins dressés à tuer, rendus insensibles à la peur par l'alcool ou les amphétamines. L'Ukraine elle-même est prise dans l'ambivalence d'une vaillance d'État : elle veut héroïser le peuple, y compris les civils ordinaires, et populariser les soldats morts. Elle érige des Murs des héros comme à Kiev, cette fresque composée des photos des milliers de soldats tombés au front depuis la guerre du Donbass de 2014 sur les murs du monastère Saint-Michel. Aucun combattant n'est oublié, son nom, son portrait, ses qualités s'affichent au milieu de ses frères d'armes. Vous restez parmi nous, voilà ce que disent ces expositions murales permanentes.

Tout héros est irremplaçable quand il agit, il a été la personne indispensable au moment crucial. « Il n'y a pas de héros pour son valet de chambre, disait Hegel, non parce que le héros n'est pas un héros mais parce que le valet de chambre n'est qu'un valet de chambre auquel le premier a affaire non en tant que héros mais comme quelqu'un qui mange, boit et s'habille. » Tout ce qui abaisse les géants ne fait pas grandir les nains. Sous la domination du vulgaire, aucune tête ne doit dépasser. Il n'est pas de passion plus démocratique que celle de rabaisser

les Grands, de les précipiter au bas de leur piédestal après les avoir adulés (de Gaulle et Churchill en sont de bons exemples). La chute des idoles est l'occasion de réjouissances collectives quand l'épuisement succède à l'élan, quand les peuples sont fatigués d'adorer et soumettent leurs dieux éphémères à une morale niveleuse pour les ramener dans le troupeau. C'est l'ambivalence des sociétés modernes : elles révèrent d'autant plus le prodigieux qu'elles tentent de le démocratiser, de le ramener au plus petit dénominateur commun. On en veut sourdement aux héros d'être plus hauts que nous. La culture aristocratique sous l'Ancien Régime offrait à chacun des exemples de vaillance ou d'admiration. La culture démocratique multiplie les rivaux : autrui me fait de l'ombre et je me dois de le rabaisser, au nom de l'égalité, de la médiocrité commune.

S'il est plus que le serviteur d'une occasion unique, l'être d'exception s'oriente vers l'excellence. Parce qu'il « dilate les frontières des possibilités humaines¹⁴ » (Karl Jaspers), il nous arrache à l'étroitesse, nous ouvre à une dimension élargie de nous-mêmes. Il a risqué ce qui en chacun de nous est le plus cher : sa vie biologique. Le passage de l'héroïsme à la grandeur est rare dans l'histoire. De Gaulle, héros du 18 juin 1940 qui sut élever la France au rang d'une puissance résistante au nazisme, s'oriente ensuite vers la carrière d'un chef d'État, devient décolonisateur et fonde la V^e République. Les êtres charismatiques, hommes ou femmes, sont des multiplicateurs de talents, de compétences : ils stimulent en chacun son potentiel d'intelligence, de générosité. Les héros, comme les grands philosophes ou les grands chefs d'État, n'appartiennent pas à leur temps, ils sont les contemporains de tous les siècles. Ce sont des cimes (de la pensée, de la science, de l'art politique) qui nous élèvent au-dessus de nos tracasseries minuscules, de nos soucis mesquins. Ils nous emportent où nous ne pensions jamais aller.

Attention toutefois de ne pas nous barbouiller de sublime. Le héros est bien l'antithèse de la victime. Mais la vie quotidienne ne tient que par les antihéros : il y a aussi de l'abnégation, du courage, de la folie dans le geste d'une infirmière qui pose une perfusion, lave un grand malade, vide un bassin, ou dans le dévouement des parents, des éducateurs qui nourrissent leur progéniture, la protègent, l'éduquent, la guident. La vie collective ne tient que par ce ciment invisible, cet instinct presque animal qui soude les humains les uns aux autres dans le bain tiède de la bienveillance et du secours aux plus démunis.

CHAPITRE 12

Est-ce ainsi que les hommes vivent ? (Louis Aragon)

« Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie/Et sans dire un seul mot te
remettre à bâtir (...) Si tu peux surmonter triomphe après
défaite/(...)Tu seras un homme, mon fils »

Rudyard KIPLING

Comment supporter un deuil, une perte ? Consoler un ami frappé d'une affection incurable, lui prodiguer les mots réconfortants ? Se remettre d'une agression physique, d'une rupture amoureuse ? Chaque fois que le malheur nous touche, nous sommes démunis et comme hébétés, privés à la fois de riposte et de langage approprié. À chacun sa stratégie : les uns s'enferment dans le mutisme et enfouissent leur peine au plus profond, d'autres à l'inverse sonnent le tocsin, sollicitent leurs proches, réclament leur attention. Les vétérans convoquent les crises précédentes, se remémorent la façon dont ils sont sortis du choc, ont dompté le chaos. Les novices, anéantis, demandent le secours de leurs aînés, s'appuient sur leurs exemples pour reprendre espoir. L'intolérable, c'est la multiplication des maux les uns par les autres « parce qu'un malheur ne vient jamais qu'un autre ne vienne ; les malheurs se marient entre eux, ils font des enfants, comme dans le Livre¹ ». C'est le cumul des disgrâces qui semblent ne jamais finir et qu'il faut défaire les unes

après les autres en évitant que l'Hydre ne produise d'autres têtes qui nous mordront et nous achèveront.

Traverser l'enfer, et après ?

L'âge rend plus tolérant aux épreuves qui adviennent car elles sont dans l'ordre des choses : avec le temps, nous sommes composés de plus de morts que de vivants, des amis s'éclipsent, le corps se fragilise, tomber malade n'est plus un scandale mais la norme, jusqu'à un certain point. Être en bonne santé après 60 ans, c'est passer d'une maladie à une autre à condition qu'aucune ne soit invalidante. Les pathologies ne nous intimement qu'une chose, c'est de les combattre avant qu'elles nous terrassent. Toute souffrance est supportable si elle a déjà été racontée et vécue par d'autres, si elle entre dans l'ordre de l'expérience commune. Mais nos capacités d'encaissement sont inégales : le même creuset qui grandit les uns anéantit les autres, purifie les premiers et abat les seconds. On résiste au mal, non pour le vaincre, mais pour repousser la reddition inévitable.

Face aux situations limites, prises d'otages, comas, accidents graves, cataclysmes, on se demande toujours : *Comment ont-ils traversé l'enfer ?* Jean-Paul Kauffmann, otage, trois années durant, d'un groupe terroriste au Liban où il a vécu le traumatisme de voyager enroulé dans un tapis, le journaliste Olivier Dubois enlevé au Sahel pendant 711 jours, la journaliste Florence Aubenas kidnappée en 2005 à Bagdad pendant 157 jours dans des conditions extrêmement dures ! Ce qui a aidé Olivier Dubois à tenir ? L'étude du Coran pour comprendre ses ravisseurs, le sport et ses talents de cuisinier. Il demande une cocotte-minute à ses geôliers pour améliorer l'ordinaire du camp, assez fruste, et prépare des gâteaux, des beignets, du pain farci aux dattes. Au début, ses gardiens refusent de manger avec un mécréant mais après avoir goûté à un de ses gâteaux, ils en redemandent. Cette captivité fut, selon lui, le plus long reportage jamais effectué². La députée franco-colombienne Ingrid Betancourt, prisonnière six années durant des Farc, un groupe de narcotrafiquants d'extrême gauche, a tenu grâce à la foi. Florence Aubenas, qui a été séquestrée à la suite d'une imprudence, avec son guide Hussein Hanoun, par un groupe sunnite opposé à la présence

américaine en Irak, a raconté sa captivité dans une cave de 4 mètres de long sur 2 mètres de large et d'une hauteur de 1,5 mètre, sans entendre un seul bruit à l'exception des gouttes d'eau dans les tuyaux rouillés. Les premiers jours de sa détention, les pieds et poings liés, allongée sur un lit, elle avait le droit à 20 pas quotidiens et à 80 mots maximum d'échanges avec les geôliers. Quant à Jean-Paul Kauffmann, otage du Hezbollah, du fond de son cachot infect, il se récite les « tables de la loi bordelaise », ce texte fondateur qui depuis 1855 hiérarchise les vins de Bordeaux. Ironie de la situation, ses bourreaux considèrent l'alcool comme une abomination. C'est la mémoire des arômes qui l'aidera à tenir. « Et parfois dans le puits profond et noir, le miracle avait lieu : le goût de cèdre et de cassis du cabernet sauvignon, les arômes de pruneau du merlot³. » L'épreuve suprême selon lui, « ce n'est pas la souffrance mais le Temps. La souffrance occupe. Mais le Temps sans mesure, ni terme, c'est le supplice le plus cruel, l'épreuve capitale pour le captif. C'est une massue. Il faut sans cesse feinter pour ne pas la recevoir en pleine figure ». Et les otages israéliens, captifs du Hamas, comment ont-ils tenu, avant d'être pour certains exécutés ou torturés, sans oublier les femmes, esclaves sexuelles de leurs geôliers ?

Dans un très beau livre écrit pour exorciser sa captivité, *La Maison du retour*⁴, récit de son achat d'une bâtisse délabrée dans les Landes, Jean-Paul Kauffmann raconte que ses années de détention constituent un échec :

Être pris, connaître l'humiliation et la peur, éprouver chaque jour l'exceptionnelle stupidité de geôliers, avoir toujours le dessous, il n'y a pas de quoi se vanter : ce n'est pas un accident de parcours mais un ratage. Vous tournez mal, vous entraînez votre famille et vos proches dans ce naufrage. Être un survivant n'est pas davantage une victoire. C'est une séance de rattrapage⁵.

Et si « au plus profond de mon cul-de-basse-fosse la lecture opérait à la manière d'un sortilège⁶ », l'ensorcellement est fini. Il n'accroche plus. Son lien profond aux livres est rompu ; il se compare à Borges qui, devenu aveugle, continuait à acheter des livres. C'est dans les arbres, qu'il plante et soigne désormais, qu'il recherche « la présence perdue » :

l'émotion est plus forte face à un végétal que devant un ouvrage imprimé. Il est donc des calamités dont on ne se remet pas, des exorcismes qui échouent. L'ancien otage se dit dévasté, prisonnier d'une mélancolie irrépressible, mais c'est encore dans un livre très littéraire qu'il exprime sa lassitude de la littérature. Quant à Florence Aubenas, qui a fait preuve d'un sang-froid et d'un humour à toute épreuve, elle a toujours refusé d'endosser le personnage de la victime même si sa libération a donné lieu à une quasi-célébration nationale, le président de la République Jacques Chirac l'accueillant en personne sur le tarmac de Villacoublay en juin 2005 : « Je suis l'inverse de la malheureuse victime qui cherche une cellule de crise où s'exprime un cri. J'ai plutôt l'impression de commencer à emmerder les gens⁷. » Toute l'œuvre du psychothérapeute Bruno Bettelheim, ancien captif de Buchenwald, spécialiste de l'autisme, théoricien des « situations extrêmes », est une réflexion sur la survie : les déportés ont-ils réussi à sortir de l'horreur concentrationnaire ou restent-ils hantés par les tortures subies ? À cette question l'auteur répond deux fois oui. Les deux hypothèses sont également vraies : la dislocation psychique comme la reconstruction possible. Les miraculés sont coupables d'un crime impardonnable : avoir survécu, avoir eu cette chance scandaleuse et prodigieuse⁸. « Je vis parce qu'un ami, un camarade sont morts à ma place », disait Elie Wiesel. D'ailleurs, Bruno Bettelheim finira par se supprimer le 13 mars 1990, jour de l'entrée des nazis dans Vienne, sa ville natale, sans que l'on sache si le geste fut motivé par une dépression chronique ou les cauchemars de son passé.

Se remettre ou se démettre ?

La malédiction du malheur, c'est qu'il vous encombre de sa présence au détriment du monde. Tant qu'il est là, impudique, impérieux, nous ne sommes plus avec les autres ou du bout des lèvres. Il existe au moins deux façons d'être victime : une passive où l'on s'enferme dans sa blessure comme dans un bastion, une active où l'on se regroupe avec d'autres pour faire communauté de destin. Les associations de victimes (d'accidents de la route, d'attentats, d'erreurs médicales) souhaitent influencer les pouvoirs pour prévenir de futurs drames. Grands blessés, handicapés, traumatisés, forts de leurs faiblesses communes, veulent

d'abord retrouver une vie normale. Contre le terrorisme, la pédophilie, les féminicides, les mutilations sexuelles⁹, ces groupes jouent un rôle essentiel pour orienter le vote de lois préventives. Des hommes et des femmes anonymes, blessés dans leur chair, veulent porter leur mal sur la place publique, en exiger reconnaissance. Ces nouveaux acteurs bougent pour tous le seuil d'intolérance et forcent la société à en prendre acte. Ce qui relevait de la malchance, des tribulations habituelles de l'existence entre dans la catégorie de l'inadmissible. On se bat, là comme ailleurs, dans le monde du travail, pour ne pas se laisser résumer à sa disgrâce, pour changer par exemple le regard sur le handicap. On scrute avec avidité les personnalités publiques (Bernard Tapie, Florent Pagny, Jean d'Ormesson, Axel Kahn) atteintes d'une affection grave et qui nous délivrent des leçons de patience et de courage. Chaque maladie, altération donne lieu à des ripostes spécifiques, à des *coalitions de meurtris* où se joue un double travail d'entraide et d'échange. Des êtres de tous milieux, de toutes origines se trouvent réunis par un même traumatisme et décident de le combattre ensemble. En insérant son drame privé dans un épisode collectif, chaque patient devient à la fois l'élève qui reçoit des autres et le pédagogue qui leur apprend à s'emparer du savoir médical et juridique.

Le modèle de ce type de thérapie étant les Alcooliques Anonymes fondés en 1935 et popularisés en France par Joseph Kessel : basé sur le principe d'un programme de rétablissement en douze étapes à l'intérieur d'une fraternité qui vous épaulé, ce traitement se résume par la fameuse prière : « Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer, le courage de changer les choses que je peux et la sagesse de connaître leur différence. » Magnifique message évocateur de la philosophie stoïcienne mais sans aucune dose de résignation. *Le malheur est un fait, inutile d'en faire une foi* : nous n'en viendrons jamais à bout, nous ne concluons avec lui que des cessez-le-feu provisoires. S'il faut nous guérir de la volonté de tout guérir, il est absurde de nous incliner devant les fatalités modifiables au motif qu'il s'agit d'un combat perdu à l'avance. On peut guérir certains maux, mais non du malheur lui-même, qui renaît toujours avec une ingéniosité diabolique. Que tout ne soit pas possible ne signifie pas que rien ne soit permis ; et chaque génération repart au combat avec de nouvelles armes tout en sachant que l'élimination d'un fléau est aussitôt suivie de l'apparition d'un nouveau.

On lutte d'autant plus contre les peines de l'existence qu'il n'est pas de solution à l'infortune des hommes.

Sortir de la victimisation ?

Sujet révolté contre sa souffrance, le citoyen contemporain a le choix entre ruminer sa flétrissure ou se reconstruire, quitter la bure du martyr pour entrer dans l'ordre de la liberté. Entre ces deux usages, il est probable que notre temps ne tranchera pas. Revendiquer l'étendard du persécuté constitue aussi un business, ne l'oublions pas : on y vend à la fois son enfance difficile et sa restauration victorieuse. Des carrières entières se sont bâties sur ce thème. « Ceux qui refusent le combat sont plus grièvement blessés que ceux qui y prennent part » (Oscar Wilde). La sagesse en l'occurrence est le mariage toujours difficile entre l'acquiescement et la révolte, la patience et l'entêtement. Quand on a des raisons de vivre, on a des raisons de souffrir et de se battre pour ce qu'on aime. Cioran raconte non sans malice qu'un jour, sa mère, le voyant abattu, eut cette réflexion : « Si j'avais su, je me serais fait avorter. » Au lieu d'en être affecté, le jeune homme qu'il était alors reçut cet aveu comme une libération. Il était le fruit du hasard, non de la nécessité¹⁰.

Ce n'est pas de la condition de victimes qu'il faut sortir mais de la victimisation comme mentalité. Quant aux victimes, leur sort réside entre leurs mains. Nous n'avons aucun droit de leur dicter une conduite ni dans l'oubli ni dans le souvenir. Reste que beaucoup se rebellent contre ce qui est devenu un véritable statut. Ainsi de Samantha Geimer, forcée sexuellement à Los Angeles par Roman Polanski alors qu'elle avait 13 ans et demi et que sa mère l'avait laissée seule avec le cinéaste. À une journaliste qui lui demande ce qu'elle pense de la déclaration d'Adèle Haenel au *New York Times* (24 février 2020) : « Distinguer Polanski (aux César), c'est cracher au visage de toutes les victimes. Ça veut dire : “ça n'est pas si grave de violer des femmes” », elle répond :

Je ne suis pas du tout d'accord. Demander à toutes les femmes de supporter le poids de leur agression, mais aussi de l'indignation de tout le

monde pour l'éternité, c'est cracher au visage de toutes celles qui se sont rétablies et qui sont passées à autre chose. (...) Personne n'est en droit de dire à une victime ce qu'elle doit penser et comment elle doit se sentir. Lorsque vous refusez qu'une victime pardonne et tourne la page pour satisfaire un besoin égoïste de haine et de punition, vous ne faites que la blesser plus profondément. Une victime a le droit de laisser le passé derrière elle, et un agresseur a aussi le droit de se réhabiliter et de se racheter, surtout quand il a admis ses torts et s'est excusé¹¹.

Singulière repartie, embarrassante pour celles qui veulent faire commerce de la douleur des femmes. Samantha Geimer a en 2009 supplié la justice américaine d'abandonner les poursuites contre le réalisateur franco-polonais et se dit remise. Elle mène une vie heureuse. À l'encontre de tout le courant doloriste actuel, elle refuse de faire de sa disgrâce un titre honorifique. Voyez encore l'écrivaine Tristane Banon, agressée jadis par DSK. Dénonçant la « tambouille victimaire », elle écrit dans *La Paix des sexes*¹² :

Je suis une femme, je ne suis pas une victime, je l'ai été, ces choses-là passent. Quand le statut de victime tend à devenir une valeur ajoutée, un anoblissement que certaines veulent acquérir à tout prix comme on cherche à atteindre un statut social, je pense, au contraire, qu'héroïser la victime plutôt que de vouloir la respecter, c'est tuer la guerrière, assassiner la créatrice, valoriser la soumise, poser un interdit sur le fait que la femme soit l'égale de l'homme.

Ou encore l'essayiste et journaliste Peggy Sastre, elle aussi violée. Elle a décidé, ce qui est un choix personnel, de ne pas porter plainte au nom du principe que « les malfaisants n'ont sur nous que l'ascendant qu'on leur concède¹³ ».

Parce que je répétais que mon viol ne m'avait rien fait (...) une fois que j'avais compris que le type n'entendait rien de mon refus et que davantage de résistance m'aurait mise en danger, j'avais simplement attendu que ça passe. On m'avait parlé de « déni », exhortée à « me

laisser aller », à exprimer ma colère, ma rage, ma douleur que je ne pouvais, cela « crevait les yeux », que pathologiquement « refouler ».

Participant à des séances de thérapie où une animatrice la pousse à des « décharges émotionnelles » pour exploser en sanglots et tremblements, elle se rebiffe et refuse d'ajouter son cas « à la ribambelle de déglinguées malléables ».

Aucune de ces femmes ne se pose en exemple. Elles esquissent une autre voie, la volonté de tourner la page et de continuer à vivre normalement. D'autres, telle Neige Sinno, déjà citée, violée par son beau-père dès l'âge de 7 ans et hantée par cette expérience¹⁴. « La littérature ne m'a pas sauvée, je ne suis pas sauvée », explique-t-elle dans un beau livre où elle veut témoigner, après les romans de Christine Angot, pour tous ceux qui ont traversé le cauchemar de l'inceste. L'alternative reste ouverte et ça n'est pas à nous d'en juger. Mais là où sont des blessures sont aussi des résurrections : on peut choisir de gratter ses plaies, de s'y claquemurer comme dans une prison ou de les laisser se refermer. Deux philosophies du malheur s'affrontent en nous : l'une est source d'accablement, l'autre de renaissance. La première nous tord sous le désespoir, la seconde en appelle à la confiance, à la volonté de répondre de soi dans l'avenir. Il s'agit, même après la pire affliction, de retrouver nos capacités d'entreprendre quand l'effroi engendre le recroquevillement des ambitions¹⁵. Même après une tragédie, on peut restaurer une autonomie perdue, s'engager dans une « récapitulation constructrice » (Bergson) plutôt qu'en ruminer sans fin la ténébreuse abjection. Il y a toujours un deuxième acte dans une vie même si l'on est parfois repris par ses hantises. Il faut réussir sa sortie des Ténèbres, entre abattement et espérance. Les démons peuvent nous rattraper ; c'est une bataille intérieure qui ne connaît ni vainqueur ni vaincu. Par-delà le doute et l'épouvante, seul ce qui accroît notre énergie mérite d'être célébré.

Vengeance ou pardon ?

Le pardon ou plutôt son impossibilité fut l'obsession philosophique de Vladimir Jankélévitch, philosophe français et juif d'origine russe, sa vie durant. Dans un ouvrage célèbre, il écrivit : « Le pardon est mort dans les

camps de la mort¹⁶. » Ancien résistant, traqué par la police de Vichy, incapable d'oublier et encore moins d'annistier, il interdisait à ses étudiants de citer des philosophes allemands du xx^e siècle. Il enrageait de voir les relations se normaliser avec l'Allemagne au prix d'une certaine amnésie :

Quand le coupable est gras, bien nourri, prospère, enrichi par le miracle économique, le pardon est une sinistre plaisanterie. Non, le pardon n'est pas fait pour cela : le pardon n'est pas fait pour les porcs et pour leurs truies¹⁷.

Un professeur de philosophie allemand, Wiard Raveling, qui n'avait pas pris part aux crimes, a pourtant demandé ouvertement pardon à Jankélévitch dans une lettre envoyée en 1980 : il avouait ne pas bien dormir et rester horrifié par les crimes commis au nom de son peuple. Jankélévitch, ému, lui répondra qu'il avait attendu cette lettre « pendant trente-cinq ans » de la part de quelqu'un qui assume l'abomination sans y avoir participé. Aucun de ses collègues ou philosophes allemands ne lui avait jamais présenté des excuses. Et il conclut sa réponse en l'invitant à son domicile quai aux Fleurs, près de Notre-Dame, non pour parler de l'abominable mais pour jouer ensemble avec sa fille et son gendre au piano. Rien n'était pardonné mais une main était tendue¹⁸.

Vous n'aurez pas ma haine, s'est exclamé le mari d'une victime du Bataclan¹⁹. Le propos a choqué. On peut l'entendre de deux façons : comme une reddition anticipée face à la barbarie. Ou comme le refus d'accorder aux tueurs une importance qu'ils ne méritent pas, une fois ceux-ci éliminés. La vengeance nous rabaisse au niveau de ceux que l'on châtie mais pour ne pas nourrir ce sentiment obscur, il faut d'abord que nos agresseurs aient le genou à terre. On peut éventuellement faire la guerre sans haine comme le demandait André Malraux, mais on ne peut la mener à son terme sans la volonté de détruire l'ennemi par tous les moyens : on imagine mal les Alliés débarquant sur les plages de Normandie avec des messages d'amour pour les nazis ou les soldats français combattre Daech avec des roses à la main. Tant que les assassins, les sicaires, les égorgeurs sont vivants, aucun pardon n'est possible.

Certes la vengeance est méprisable mais son omission implique que l'ennemi soit mis hors de combat. Rien ne fut plus laid que les règlements de comptes de la Libération quand des particuliers firent passer des inimitiés personnelles sur le dos de la lutte antifasciste. Comment ne pas songer ici à la phrase douloureusement ironique de Pierre Dac :

Les résistants de 1945 sont parmi les plus glorieux et les plus valeureux combattants de la Résistance, ceux qui méritent le plus d'estime et le plus de respect parce que, pendant plus de quatre ans, ils ont courageusement et héroïquement résisté à leur ardent et fervent désir de faire de la résistance.

Primo Levi avait déjà abordé le problème de la haine comme désir primaire de revanche, de douleur infligée à un ennemi véritable ou supposé. « La haine, disait-il, est personnelle, dirigée contre une personne, un visage (...) or nos persécuteurs n'avaient pas de noms, ils n'avaient pas de visage, ils étaient lointains, invisibles, inaccessibles (...) le système nazi faisait en sorte que les contacts directs entre les esclaves et les maîtres fussent réduits au minimum. » Comment détester une machine impersonnelle qui n'avait pas de figure ? « La haine est une entrave pour penser librement. Je n'accepte pas la haine », disait Joseph Kessel dans son livre sur la Résistance, *L'Armée des ombres*, paru en 1943. Comme la souffrance, la haine nous laisse rivés à ceux que nous voulons tuer et blesser encore, par un lien indéfectible, quitte à tuer et blesser leurs proches ensuite. Elle fabrique une humanité de clones qui se ressemblent d'autant plus qu'ils veulent s'anéantir.

Ce qui rompt la toute-puissance du mal, c'est le système démocratique qui permet l'expression du désaccord sans vouer ses adversaires à l'élimination. Né de la faiblesse et de la méchanceté humaines, il permet aussi d'y remédier en bornant le pouvoir d'un individu ou d'un groupe. Mais ce qui pulvérise l'attrait de la cruauté, c'est la petite monnaie de la bonté dont toute une tradition chrétienne a fait l'arcane de sa métaphysique. Si le Bien seul est impuissant devant le Mal, l'unique issue pour les hommes est « la bonté privée d'un individu à l'égard d'un

autre individu, une bonté sans témoin, une petite bonté sans idéologie. On pourrait la qualifier de bonté sans pensée. La bonté des hommes, hors du Bien religieux ou social²⁰ » (Vassili Grossman). Primo Levi, lui aussi, sera sauvé par la générosité d'un de ses compagnons de captivité, Lorenzo : « Tous les jours, pendant six mois, un ouvrier civil italien m'apporta un morceau de pain et le fond de sa gamelle de soupe ; il me donna un de ses chandails rapiécés et écrivit pour moi une carte postale qu'il envoya en Italie et dont il me fit parvenir la réponse. Il ne demanda rien et n'accepta rien en échange parce qu'il était bon et simple et ne pensait pas que faire le bien dût rapporter quelque chose²¹. » La bonté sauvera le monde, écrit encore Vassili Grossman, « le secret de l'immortalité de la bonté est dans son impuissance. Elle est invincible. Plus elle est insensée, plus elle est absurde et impuissante, plus elle est grande. Le mal ne peut rien contre elle²² ». Au trébuchet de l'ignominie, la bonté ne pèse rien et pourtant c'est elle seule que l'on retient. Il ne faut pas accorder aux bourreaux une importance excessive une fois qu'on les a effacés ou emprisonnés. Le seul souci étant d'éviter qu'ils ne fassent des petits puisque la haine féconde voyage dans les cerveaux malléables, qui en deviennent les hôtes et les propagateurs. Sans oublier la haine aride, la haine sèche qui anime les petits boutiquiers de la mémoire poursuivant jusqu'aux siècles passés une revanche impitoyable. La cohorte des Justes ne rend pas moins abominables les monstruosité du nazisme mais, au moins, le mal n'a pas eu le dernier mot.

Enfin il y a aussi de la générosité chez les victimes quand elles échappent à leur malheur intime et obéissent à la solidarité des réprouvés, témoignent pour d'autres, Juifs pour Tutsis, Arméniens pour Kurdes, chrétiens pour Ouïghours et certifient qu'aucune autre communauté ne les laisse indifférents. Cette solidarité des réprouvés est la plus haute manifestation de l'altruisme humain.

Le cancer de la haine

Il est toujours dangereux pour un État, surtout démocratique, de céder à la vindicte plutôt que de répondre de façon proportionnée, même en cas d'agression sévère. Les États-Unis d'Amérique en savent quelque chose qui se sont lancés, vingt ans durant, après le 11 septembre 2001, dans une

série de guerres, toutes perdues, en instaurant un état d'exception et la surveillance généralisée des citoyens. Défendre la civilisation avec les armes de la barbarie, c'est installer le barbare au cœur même de la civilisation au risque de brouiller la frontière entre les deux. « Veille en combattant un monstre à ne pas devenir un monstre toi-même » (Nietzsche). La démocratie américaine pourrait rester durablement marquée par ces expéditions inutiles et brutales qui ont entaché l'image des États-Unis pour des décennies. C'est ce que Joe Biden est venu rappeler au gouvernement israélien au lendemain du pogrom du 7 octobre 2023 alors que le Premier ministre, Benjamin Netanyahu, n'avait que le mot vengeance à la bouche. Le président américain en appelait à une violence canalisée sur la seule destruction du Hamas et non sur la punition des civils de Gaza ou de Cisjordanie. Israël ne peut pas se conduire comme la Russie de Poutine ou la Syrie de Bachar El Assad.

Il est préférable que la vendetta reste de l'ordre de la fiction ou confinée à ces infra-sociétés que sont les gangs ou les mafias, fondées sur des allégeances inconditionnelles, des loyautés de pègre, voyez le pouvoir à Moscou. Un ordre international fondé sur le même type d'accointances serait le retour à la loi de la jungle et au chaos. « La vengeance, c'est une seconde souffrance qui corrode votre énergie. Vous n'en sortez pas. C'est une passion funeste. Même quand elle est assouvie, elle ne vous laisse jamais en repos » (Jean-Paul Kauffmann). Tout le monde n'a pas la grandeur d'âme d'un Mirabeau qui pardonnait les offenses subies parce qu'il les oubliait. Bossuet, en bon prélat fasciné par le glaive et la grandeur, célébrait dans la victoire du prince de Condé à Rocroi (19 mai 1643 contre les Espagnols) « le plaisir de vaincre joint à celui de pardonner ». La plus belle vengeance est celle où l'on triomphe sans humilier l'autre. Il y a une amère volupté des représailles qui font payer l'impôt du sang à celui qui vous a lésé, entraînant un cycle sans fin de rétorsions sur plusieurs générations, dans les sociétés claniques. Cette façon de rendre coup pour coup constitue aussi une impasse.

Il est une façon de pardonner qui désarme la rancune sans absoudre l'agresseur. Telle cette résistante, Noëlla Rouget, déportée à Ravensbrück et qui, au retour des camps, a obtenu du général de Gaulle la grâce de son bourreau, Jacques Vasseur. Ce collaborateur zélé de la Gestapo à Angers, responsable de 230 morts et 310 déportations, l'avait torturée. Ils

entretiendront une correspondance sans qu'il exprime jamais le moindre regret. Dans ce cas précis, ne peut-on dire que *le pardon est la meilleure des vengeances*, puisque cette femme a pu exercer sur son tortionnaire une certaine forme d'ascendant ? Il était sa chose, elle n'était plus son jouet. Salman Rushdie, qui a survécu à quarante années de clandestinité et à une tentative d'assassinat, préfère raconter des histoires et abandonner ses ennemis à leur fureur plutôt que s'obnubiler sur son sort. Interrompre la chaîne maudite des revanches, casser la course au ressentiment, telle est la grandeur d'âme. Accorder son pardon est une grâce que l'on fait à l'offenseur à condition qu'il ne soit plus en état de nuire. Il est des demandes de clémence qui sont choquantes, comme celle adressée par le pape Pie XII au tribunal de Nuremberg à propos de Hans Frank, « *General gouverneur* » de Pologne responsable direct ou indirect de la mort de trois millions de personnes²³. Cette requête ressortit à la complicité plus qu'à la charité chrétienne.

Dans le pardon, on parle au méchant la langue de la remise des peines, on lui fait honte de ses actes et on se réconcilie surtout avec soi-même, on passe de la fureur à l'apaisement. Au lieu de ressasser l'abomination, on la digère. Il arrive, geste d'une incroyable audace, que les survivants essaient de comprendre ce qui est arrivé : comme ce dialogue émouvant entre le père d'un djihadiste et le père d'une victime du Bataclan, Azdyne Amimour et Georges Salines²⁴. L'un condamne sans appel les actes commis par son fils, l'autre pleure sa fille de 28 ans tuée le 13 novembre 2015. Les deux tentent d'abattre « les murs de méfiance, d'incompréhension et parfois de haine qui divisent nos sociétés » et s'engagent contre la radicalisation. Mais cette association rend fou de colère le père d'une autre victime, Patrick Jardin, qui a perdu sa fille aussi ce soir-là. « On m'accuse d'être haineux et c'est vrai, monsieur le président, j'ai la haine et ce qui me dégoûte le plus ce sont les parents de victimes qui ne l'ont pas, la haine. Le monsieur qui a écrit un livre avec le père d'un des terroristes, ça me fait vomir²⁵. » Gardons-nous de juger, nous qui n'avons perdu ni femme, ni enfant, ni mari ce soir-là et qui serions probablement ivres de rage si la chose nous était arrivée.

Mais le summum de la sainteté (ou de la folie) vient de ceux qui ont décidé d'aimer leurs ennemis et de bénir à l'avance les coups qui leur

seront portés. Ce fut en Algérie, en 1996, l'attitude des moines de Tibérine et notamment du prieur des trappistes Christian de Chergé qui, refusant de quitter ce pays, considérait son dernier assassin comme son futur ami : « Et toi aussi, l'ami de la dernière minute qui n'aura pas su ce que tu faisais, oui pour toi aussi, je le veux, ce merci, cet "à-Dieu" envisagé pour toi. Et qu'il nous soit donné de nous retrouver, larrons heureux, en paradis, s'il plaît à Dieu, notre Père à tous les deux. Amen ! Inch Allah ! » Traiter son meurtrier comme un ami et surtout lui pardonner d'avance son geste fatal est d'une trop rare abnégation pour n'être pas souligné. C'est la démesure christique. Le philosophe tchèque Jan Patočka évoquait lui aussi la « prière pour l'ennemi » et célébrait « l'amour de ceux qui nous haïssent ». Mais prier pour ses persécuteurs fut aussi l'attitude des condamnés des procès de Moscou qui encensaient leur bourreau et criaient au pied de l'échafaud : « Vive Staline ! » Cette soumission n'était pas due à la seule perversité bolchevique mais à une mentalité d'inféodation. En venir à désirer ce que veut le tyran, c'est le stade ultime de la servitude. Entre l'amour de ses ennemis et le consentement à l'innommable, il n'y a que l'épaisseur d'un papier à cigarette. La ligne est si fine qui départage l'admirable du détestable !

QU'EST-CE QU'UNE BELLE MORT ?

Une belle mort, selon les Grecs anciens, était une consécration, le couronnement d'une vie brève promise à l'immortalité par le combat. Puisque les humains sont éphémères, au contraire des dieux, il faut pour le guerrier transformer sa mort en bien impérissable. « Il meurt jeune celui que les dieux aiment²⁶ » (Ménandre). Le soldat a le choix entre la gloire et la vie brève ou la vie longue sans gloire. La jeunesse est faite pour être fauchée, la mort des vieillards est pitoyable. « Mourir est une belle chose quand on est tombé au premier rang en homme de cœur. » C'est au moins une leçon que le christianisme retiendra de la Grèce puisque Jésus est mort à 33 ans ; on imagine mal le fils de Dieu crucifié à 70 ou 80 ans. Mais le corps du guerrier criblé de flèches rayonne de beauté et d'éclat à condition que ses ennemis ne l'aient pas outragé en le lacérant ou en lui jetant de la poussière qui le souille. Il n'y a pas de héros chenu ou grisonnant : l'exploit s'inscrit dans la volonté d'échapper à la décrépitude. En Ukraine, un lieutenant du bataillon Azov explique : « On sait que nos vies sont destinées à être courtes mais éclatantes²⁷. » Mourir jeune, dans l'*Iliade*, c'est appartenir à une minorité d'élus, persister par l'éclat de son nom, c'est rester mémorable et non perdu dans « la foule obscure des combattants tombés sous les murs de Troie²⁸ ». La vraie mort, c'est le silence et l'oubli.

Et pour nous, citoyens d'aujourd'hui, qu'est-ce qu'une belle mort ? Un départ rapide où l'on ne souffre pas, une fin choisie et non subie ? On peut aussi accepter, en héros,

d'offrir son trépas à plus faible que soi. Tel l'historien Marc Bloch : au moment d'être fusillé par les nazis le 16 juin 1944 aux côtés d'autres résistants, il aurait aidé un jeune adolescent tremblant qui lui demande « Ça va faire mal ? » « Mais non, petit, cela ne fait pas mal », lui répond-il avant de tomber le premier en criant : « Vive la France ! »

CONCLUSION



« Permettez-moi d'affirmer ma ferme conviction que la seule chose dont nous devons avoir peur est la peur elle-même – l'indéfinissable, la déraisonnable, l'injustifiable terreur qui paralyse les efforts nécessaires pour convertir la déroute en marche en avant. »

Franklin D. ROOSEVELT, 1933

D'un mot, les peuples ou les groupes opprimés n'ont qu'un droit, mais il est sacré, c'est de ne plus l'être. Et nous n'avons qu'un devoir envers eux, celui de leur prêter assistance si leur existence est menacée. Mais le fait d'avoir été asservi ou discriminé ne confère aucune supériorité métaphysique à une catégorie d'êtres humains sur les autres. L'idée selon laquelle ils auraient toujours raison, même lorsqu'ils basculent dans la violence, n'est pas tenable. Aucune minorité n'est prémunie de la barbarie, aucune n'a acquis du fait des malheurs endurés une sorte de grâce métaphysique qui la dispenserait de rendre des comptes. Finis donc ces peuples archanges, surtout dans le Sud global, qui interdisent aux autres de les juger et estiment qu'on leur doit tout en raison des outrages perpétrés jadis.

Tous les humiliés n'ont pas les mêmes intérêts : il est impossible de les fédérer sous une même bannière, de les rassembler dans une même Internationale. Le mal est pluriel ; s'il faut rester du côté de ceux qui souffrent, chaque détresse est unique et demande une réponse appropriée.

Comment esquiver cette réversibilité démoniaque qui fait du supplicié d'aujourd'hui le persécuteur de demain, comment échapper à cet impitoyable métronome qui scande toute l'histoire depuis deux siècles ? Sortir de la condition de réprouvé, une fois l'opresseur abattu, les réparations accordées, c'est accéder aux responsabilités qu'implique la liberté, se plier aux contraintes morales et juridiques valables pour tous. C'est enfin acter la discontinuité des temps. La transmission des griefs est interrompue.

Les victimes sont nos ambassadrices au pays des ténèbres qu'elles ont arpenté avec un courage qui force l'admiration. De même qu'il y a un bon usage du temps par la cicatrisation, il y a un bon usage des revers qui est l'art de tourner le désastre en avantage. Jamais la phrase de Sartre, « Faire quelque chose de ce que les autres ont fait de nous », n'a mieux défini le problème : nous ne sommes pas seulement les produits de notre histoire, de notre milieu, nous disposons de cette marge de jeu qui s'appelle la liberté et permet d'échapper aux déterminismes. Nous sommes aussi des aiguillages où les malédictions bifurquent, où les haines et les colères s'éteignent. Nous sommes des descendants mais plus encore des ascendants qui inaugurons une histoire inédite. C'est le miracle de l'enfance qui recommence l'aventure humaine sur des bases nouvelles et n'embrasse pas les fureurs ou les colères des aînés. Tout ce que l'on peut souhaiter aux jeunes générations, c'est qu'elles se désendettent et se libèrent de nos vieilles rancunes. Le passé ne devrait pas peser sur leurs épaules à la manière d'un titan qui les terrasse : un pas de côté et le voilà qui glisse et les laisse respirer.

Pour quitter l'état de supplicié officiel, il faut briser l'adhérence à soi, ne pas s'enfermer dans ces petits cercles de martyrs autoproclamés qui s'enivrent de leur condition jusqu'à l'hypnose. Ça n'est pas le mal subi qui est irréversible mais le mal infligé à autrui, le seul qu'on ne se pardonne pas. La sacralisation du malheur rend impossible toute échappatoire, hors de son cercle maudit. Il flambe, inaltérable, et nous emprisonne à jamais dans son éclat funèbre. En Occident, le culte de l'hédonisme, l'irrépressible ruée vers l'or de la félicité s'accompagnent paradoxalement d'une idolâtrie souterraine de la souffrance. On peut avoir été grièvement atteint, sortir d'une maladie grave, d'un événement épouvantable et continuer à aimer, espérer, travailler. La grandeur d'une vie bonne, c'est l'effacement des déconvenues, des humiliations,

abandonnées au trou noir du passé, pour mieux se projeter vers un avenir d'inconnu et de surprises. Il y a trop de victimes imaginaires et trop de malheureux oubliés dans nos sociétés, trop de jérémiades officielles : notre vie politique est un cahier de réclamations sans fin, un catalogue de gémissements alors même que nous vivons mieux que la plupart des autres nations.

Depuis trop longtemps, nous sommes biberonnés à l'accablement, à l'impuissance consentie. N'est-il pas temps de changer de paradigme ? N'en déplaise aux apôtres du déclin, l'histoire n'est pas écrite ni l'avenir bouché. Il n'est pas inévitable que les démocraties, victorieuses en 1989, disparaissent sous les coups de boutoir des nouveaux obscurantismes, ni que les grands combats pour l'émancipation ne sombrent dans le dogmatisme et l'acrimonie. Se dire victime de statut et non victime de hasard, c'est d'avance renoncer, affaiblir ses défenses immunitaires, courber la tête. Au lieu d'exalter ce qui agrandit l'homme, la domestication de ses frayeurs, on épouse l'unique souci de la survie, dans le recroquevillement, tous volets fermés. La reconnaissance de la fragilité de chacun ne doit pas tuer l'esprit de résistance. Nous sommes en guerre et nous avons besoin aujourd'hui de pensées qui exaltent l'énergie, l'ardeur. La victimisation conduit au fatalisme. Le ressassement stupéfait de nos problèmes nous interdit de distinguer le transformable qui relève de notre seule volonté de l'immuable qui ne dépend pas de nous.

Toute vie croise le malheur, le deuil, la maladie, la souffrance, elle croise aussi la joie, l'émerveillement, la beauté. Certains se croient ennoblis par les coups et les insultes reçus. On peut l'être aussi par l'étonnement, la volupté, la stupéfaction de résider parmi les hommes, nos semblables et nos dissemblables. Vivre c'est toujours renaître à un soi inédit, échapper à ses identités précédentes, tel le serpent qui fait sa mue, n'être défini ni par ses antécédents ni par les déboires éprouvés. « Le malheur que l'on croit insurmontable ne ruine jamais toute possibilité d'épanouissement », disait Cicéron. Il n'est pas de nuit si noire où ne filtre un rai de lumière. Nous ne savons pas à l'avance ce que nous pouvons supporter et nous nous étonnons d'avoir traversé certaines épreuves sans flancher. On oublie les grandes douleurs mais pas les grands plaisirs : les premières passent, les seconds peuvent recommencer à l'infini. La vie continue, même après les pires vicissitudes : cette phrase toute simple nous tient debout. La cruauté tue mais ne brise pas : comme

ces cafés, ces restaurants frappés par les bombes djihadistes et qui rouvrent peu après. Le sang-froid est l'un des visages de l'héroïsme.

Par trois fois dans l'histoire récente, l'Europe et la France ont tenu bon : les attentats islamistes réitérés, le cataclysme du Covid et la guerre d'agression en Ukraine prouvent que les citoyens plaintifs du vieil Occident sont encore capables de beaux sursauts. Ce n'est pas la virulence de nos adversaires qu'il faut redouter, c'est la détestation que nous nous portons. Nous avons le choix : rester dans l'Histoire et assumer notre défense, ou en sortir et disparaître. Le défaitisme est la résidence secondaire des peuples privilégiés, le soupir de gros chats ronronnant dans le confort. Élevés, bercés, cajolés dans le monde prospère de l'après-guerre, sommes-nous capables d'affronter les défis du dérèglement climatique, du retour de la guerre, de la barbarie terroriste ? Allons-nous larmoyer sur la dureté de l'époque ou faire face ? Qui enseignera aux générations futures le *courage d'endurer*, d'affronter les revers la tête haute, sans faiblir, ni gémir, ni faillir ? Hommes et femmes doivent apprendre à s'opposer à la séduction de la panique. Cela s'appelle l'héroïsme d'être humain, tout simplement.

C'est aux temps de fer qu'il faut se préparer, ne fût-ce que pour les éviter. Nous sommes plus forts que nous le croyons, nos ennemis plus faibles qu'ils ne le pensent. Mais notre plus grand ennemi est en nous : il s'appelle l'affolement, la haine de soi, la complaisance au malheur.

NOTES

Introduction *Thucydide et Jésus-Christ*

1. Cité in Jean-François Braunstein, *La Religion woke*, Grasset, 2022, p. 25.
2. Kimberlé Crenshaw (1989), juriste et militante, invente le concept d'intersectionnalité en 1989.
3. Peter Boghossian, James Lindsay, Helen Pluckrose ont forgé ce terme en 2017-2018 pour critiquer ce qu'ils considéraient comme un appauvrissement du travail académique autour de la race, du genre, de la sexualité et des gros.

Première partie Face au malheur

Chapitre 1 « *Un jour tout sera bien, voilà notre espérance* »

1. Voltaire, *Candide*.
2. Frédérique Leichter-Flack, *Pourquoi le mal frappe les gens bien*, Flammarion, 2023.
3. « Ceux qui sont tués dans le chemin de Dieu ne sont pas morts. Ils sont vivants. Ils sont pourvus de biens auprès de leur Seigneur. Ils sont heureux de la grâce que Dieu leur a accordée. » Sourate Al-Ahram, *Coran*, cité par Atmane Aggoun, « Le martyr en Islam », *Études sur la mort*, 2006/2, n° 130.
4. Roselyne Rey, *Histoire de la douleur*, La Découverte, 1993.
5. Jan Synowiecki, *Échos des Lumières*, Nouveau Monde, 2022.
6. Odo Marquard, *Skepsis und Zustimmung*, Reclam, 1994, p. 99-109, cité in Byung-Chul Han, *La Société palliative*, PUF, 2022, p. 47.
7. Alain, *Propos sur le bonheur*, Folio Gallimard, p. 14-15 et p. 19.

- [8.](#) *Ibid.*, p. 211 XCII.
- [9.](#) Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Seuil, p. 66.
- [10.](#) *Le Monde*, Supplément dimanche-lundi, 15 mai 2023, Catherine Rollot, « Comment les adeptes de la “mort positive” réenchangent le passage de vie à trépas ».
- [11.](#) Une campagne publicitaire dans le métro parisien pour promouvoir les soins palliatifs montre une famille aux anges entourant un grand-père au stade terminal et dont une légende nous dit que l’infirmier est devenu son copain ! Le triomphe de l’agonie cool ! SFAP Osons vivre avec les soins palliatifs, mars 2023.
- [12.](#) *Le Monde*, Marjorie Philibert, 12 novembre 2023.
- [13.](#) Appliqué de façon critique aux générations X et Y, ce concept vient de l’ouvrage *Find That Offensive* de Claire Fox (2016), ancienne militante communiste.
- [14.](#) Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 225, p. 163-164, Idées Gallimard.
- [15.](#) Frank Furedi, *Therapy Culture. Cultivating Vulnerability in an Uncertain Age*, Routledge, 2003, p. 19. Furedi voit aussi une marque de ce changement de mentalité dans les attitudes différentes entre les survivants de la déportation, qui s’efforcent de rester stoïques, et leurs enfants, qui, quoique moins directement touchés, cèdent beaucoup plus à l’émotion.
- [16.](#) Nathalie Zajde, *Guérir de la Shoah*, Odile Jacob, 2005, p. 243.
- [17.](#) Jean-François Laé, *L’Instance de la plainte. Une histoire politique et juridique de la souffrance*, Descartes et Cie, 1996, p. 218.
- [18.](#) Roselyne Rey, *Histoire de la douleur*, *op. cit.*, p. 140-141.
- [19.](#) « Retour à l’institut primaire. Ils survivent nus dans la jungle », Discovery Channel, mars 2023.

Chapitre 2

La confusion des désagréments

- [1.](#) *Le Monde*, Piotr Smolar, 9 janvier 2023, « Le fentanyl, la drogue qui ravage les États-Unis ».
- [2.](#) Gérald Bronner, *Les Origines. Pourquoi devient-on qui l’on est ?*, Autrement, 2023 ; Arnaud Lacheret, *Les Intégrés. Réussites de la deuxième génération de l’immigration nord-africaine*, Le Bord de l’eau, 2023.
- [3.](#) Selon la Dares, organisme de Direction de l’animation de la recherche, des études et des statistiques, les immigrés se concentrent dans les professions dites contraignantes et en tension, 39 % des employés de maison, 22 % des cuisiniers, 28 % des agents de gardiennage et 27 % des ouvriers non qualifiés du BTP. Source *Le Point*, 12 octobre 2021. Plus un emploi est difficile, plus il a de chance d’être occupé par un immigré.
- [4.](#) Cicéron, *Devant la souffrance*, Arléa, 1996, p. 36.
- [5.](#) Je reprends ici un thème déjà développé dans *La Tentation de l’innocence*, Grasset, 1995.
- [6.](#) Dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Bergson évoque le vague magnifique et impossible de la Déclaration des droits de l’homme. Garnier Flammarion,

préface de Bruno Karsenti, p. 352-353.

[7.](#) Cecilia Wren, Reddit, « The rise of “trauma essay” in college applications », novembre 2023, YouTube TED Talks.

[8.](#) John Crace, *The Guardian*, mars 2008, « How to write a misery memoir ». Dans son livre *A Child Called "It"* (*Le moins que rien* en français, 1995), l'Américain Dave Pelzer détaille les abus scandaleux subis de la part de sa mère alcoolique. Deux livres ultérieurs prolongent cette histoire cafardeuse. Les trois livres de Pelzer – tous des récits de récupération traitant de son enfance – ont suscité une controverse considérable, y compris des doutes quant à la véracité des affirmations.

[9.](#) Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Troisième dissertation, Gallimard, p. 169.

[10.](#) *Ibid.*, p. 186

Chapitre 3

La souffrance produit du droit

[1.](#) Le renforcement des droits des victimes par la loi n° 2000-516 du 15 juin 2000, Christine Lazerges, *Archives de politique criminelle*, 2002/1, n° 24. En France c'est l'arrêt « Laurent Atthalin » du 8 décembre 1906 qui inaugure le droit des victimes. C'est la loi du 15 juin 2000 qui va vraiment renforcer la volonté de réparation de la victime, la protection de sa dignité, de son image et de son indemnisation.

[2.](#) Jean-François Laé, *L'Instance de la plainte*, *op. cit.*, p. 150. Abrogé en 2016, il est devenu l'article 1240 du Code civil

[3.](#) *Ibid.*, p. 87-88.

[4.](#) *Ibid.*, p. 167.

[5.](#) Amnesty International, « La plus grave crise de réfugiés dans le monde depuis la Seconde Guerre mondiale », 15 juin 2015.

[6.](#) Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard, 1971, p. 106 sqq.

[7.](#) Élisabeth Badinter, *Fausse route*, Odile Jacob, 2003.

[8.](#) *Le Suppléant*, Fayard, 2023 pour la traduction française.

[9.](#) *Le Monde des livres*, article de Raphaëlle Leyris, 22 septembre 2023.

Chapitre 4

Les surenchères du martyr

[1.](#) Yascha Mounk, France Inter, 18 décembre 2023, entretien avec Léa Salamé et Nicolas Demorand.

[2.](#) Cité par Jean-François Braunstein, *La Religion woke*, *op. cit.* p. 88-89.

[3.](#) Sur ce thème voir le livre d'Eugénie Bastié, *La Dictature des ressentis*, Plon, 2023.

[4.](#) Le DDV, 1^{er} mai 2023, excellent papier de ce professeur d'université à Nanterre contre les nouveaux censeurs.

5. *Le Monde*, 12 juin 2023, Célia Laborie.
6. *Le Monde*, 22 mars 2023, Véronique Lorelle, « Quand la signalétique des toilettes fait la chasse aux préjugés ».
7. Cité par Caroline Eliacheff et Daniel Soulez Larivière, *Le Temps des victimes*, Albin Michel, p. 291.
8. *Le Figaro*, 22 juillet 2023.
9. Richard Prasquier, « Un clivage générationnel », *Actualité juive*, 31 novembre 2023.
10. *Le Monde*, 20 janvier 1993.
11. À Toulouse, le 16 décembre 2019, un groupe d'« anticapitalistes » a attaqué une crèche vivante composée d'enfants, de choristes et de musiciens, aux cris de « Stop aux fachos ». Anne-Sophie Chazaud, « L'esprit de Noël au temps des “antifascistes incultes” », *Le Figaro*, 16 décembre 2019.
12. Dans un tweet, Mathilde Panot reprochait au président d'avoir rendu hommage au Pétain de 14/18. En 2018, lors de la commémoration de l'armistice de la Première Guerre mondiale, Macron avait qualifié le maréchal Pétain de stratège éminent de la Grande Guerre fourvoyé ensuite dans des choix douteux. Ce qui est l'exacte vérité.
13. Inspirée de Rimbaud « Je suis de race inférieure de toute éternité », l'expression « venger sa race » est ambiguë. Race chez Rimbaud ne signifie pas la couleur de peau mais sa position dans la société, celle d'un poète marginal et exilé. L'expression « venger sa race » est utilisée en revanche sans fard par le propagandiste vichyste Philippe Henriot, favorable au III^e Reich quand, dans un discours prononcé en 1944 contre l'humoriste Pierre Dac « né Isaac André », il s'écrie que Mandel a déclaré la guerre à l'Allemagne pour « venger sa race ». Remarquons que les engagements politiques de Mme Ernaux sont presque tous dirigés contre l'État d'Israël et qu'elle a défendu aussi « l'indigène » Houria Bouteldja, antisémite fervente et ardente.
14. *Le Monde*, 21 décembre 2022. Il ne faut pas minimiser les pressions émanant des ultras de l'identité française.
15. François Héran, « Je ne justifie pas l'assassinat de Samuel Paty », *Marianne*, 24 novembre 2021. Selon François Héran, Samuel Paty était « très embarrassé et il y avait de quoi ». (Samuel Paty avait présenté à ses élèves un dessin de Coco figurant Mahomet en position de prière jugée obscène par certains.) « Il y a des caricatures qui sont tout à fait contextualisées, portées par une critique et une réaction à un événement. Et puis il y en a qui pratiquent l'outrage pour l'outrage, comme les dessins d'enculade. » Notons que François Héran a répété le mot « enculade » à foison dans ses interventions publiques.
16. LCI, 1^{er} novembre 2021.
17. *Le Figaro*, 15 décembre 2021.
18. Giorgio Agamben, 24 mars 2020, *Le Monde*, entretien avec Nicolas Truong.
19. René Girard, *La Route antique des hommes pervers*, Grasset, 1985.
20. Fondée dans les années 1980, cette théorie est à la fois constructiviste, la race est une construction socio-juridique et anti-égalitaire, elle critique le daltonisme racial qui ignore les couleurs de peau. Elle marque le triomphe de Malcolm X sur Martin Luther King. Bien que se voulant progressiste, cette doctrine, par son obsession pigmentaire et son antisémitisme latent, est la version anglo-saxonne des lois raciales de Nuremberg de 1936. On l'a vu en octobre 2023, après l'attaque barbare du Hamas dans le sud d'Israël, quand divers groupes LGBT ou féministes en Amérique comme en Europe se sont prononcés en faveur du Hamas

contre l'État hébreu et ont minimisé l'importance du pogrom du 7 octobre 2023. Ironie de la situation : ces mêmes groupes à Gaza ou en Cisjordanie seraient précipités du haut des immeubles ou liquidés.

[21.](#) Johann Michel, *Devenir descendant d'esclave*, Presses universitaires de Rennes, préface de Jean-Luc Bonniol, 2015.

[22.](#) « Moi qui suis fils de femme de ménage », Gérald Darmanin, RTL, 18 octobre 2022. C'est Camus en l'occurrence qui a ouvert le bal contre Sartre, son rival, issu de la bourgeoisie, rappelant ses origines populaires, sa mère illettrée et mutique. Le philosophe Michel Onfray suivra cette pente en racontant la vie de son père ouvrier agricole et de sa mère femme de ménage. Didier Éribon publiera en 2023 *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple* (Flammarion), où il raconte l'existence de sa mère femme de ménage et ouvrière contrainte dans son grand âge de partir dans un établissement médicalisé. L'identification à la figure du pauvre auréolé de toutes les vertus est devenue, depuis au moins Jules Vallès, un genre littéraire à part entière en France, comme celui dans le domaine du show business des fils ou filles d'acteurs.

[23.](#) Robert Hughes, *La Culture gnanngnan*, Arléa, 1994, traduit de l'anglais par Martine Leyris, introduction de Pascal Bruckner.

[24.](#) Cité in Jean-Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes*, La Découverte, 1997, p. 338.

[25.](#) Par exemple, Glenn C. Loury, « Don't judge Blacks by a different standard », *City Journal*, autumn 2022 ; John McWhorter, *Woke Racism*, 2021 ; Thomas Chatterton Williams, *Self-Portrait in Black and White*, 2019, traduction française chez Grasset, 2021, *Autoportrait en noir et blanc*.

[26.](#) Cicéron, *Devant la souffrance*, *op. cit.*, Tusculanes II et III, p. 34.

Deuxième partie

Les concurrences victimaires

[1.](#) Je renvoie ici à *La Tentation de l'innocence*, Grasset, 1995, 3^e partie « La concurrence vici-maire », p. 187 sqq. Sur ce thème également Jean-Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes*, *op. cit.*, ainsi que *La Société des victimes* de Guillaume Erner, La Découverte, 2006, réflexion sur le consensus compassionnel.

Chapitre 5

Les voleurs de souffrances

[1.](#) La controverse est racontée dans l'excellent livre du juriste franco-britannique Philippe Sands, *Retour à Lemberg*, Livre de Poche, 2016, voir en particulier p. 616-618.

[2.](#) *Le Livre noir de Vladimir Poutine*, Perrin Robert Laffont, 2022, sous la direction de Galia Ackermann et Stéphane Courtois, p. 338.

[3.](#) Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, Minuit, 1970.

[4.](#) YouTube, Le jour d'après, 13 avril 2020.

5. Le Conseil d'État et le Conseil constitutionnel rappelaient en 2015 que « les crimes de guerre ne sont pas de même nature que les crimes contre l'humanité dont l'impunité affecterait l'ensemble de la communauté internationale » et que l'imprescriptibilité doit rester exceptionnelle. Avis du Conseil d'État, 1^{er} octobre 2015, n° 390 335.

6. Jacques Sémelin, « Du massacre au processus génocidaire », *Revue internationale des sciences sociales*, 2002/4, n° 174.

7. Cela est bien résumé et synthétisé dans l'ouvrage de Jean-Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes*, op. cit., p. 126 sqq.

8. Tzvetan Todorov, *Les Abus de la mémoire*, Arléa, 1992, p. 38.

9. *Sortir de l'ère victimaire. Pour une nouvelle approche de la Shoah et des crimes de masse*, Iannis Roder, Odile Jacob, 2020.

10. *La Férocité blanche, Des non-blancs aux non-aryens, génocides occultés de 1492 à nos jours*, Albin Michel, 2001.

11. Je renvoie ici à mon *Sanglot de l'homme blanc* (Seuil, 1983), au *Coupable presque parfait* (Grasset, 2020), sans oublier *La Tyrannie de la pénitence* (Grasset, 2006).

12. PIR, « Pour une lecture décoloniale de la Shoah » avec Enzo Traverso, Ramon Grosfoguel, Youssef Boussoumah.

13. Voir notamment Richard J. Golsan, *Justice in Lyon*, University of Toronto Press, 2022, p. 217.

14. *Les Blancs, les Juifs et nous*, La Fabrique, p. 54 et 101.

15. Cité par la revue K, David Hirsh et Hilary Miller, « Généalogie de la critique d'Israël comme État d'apartheid : l'antisionisme de Durban, 2001 ».

16. Achille Mbembe, « On Palestine » (préface) ; Jon Soske et Sean Jacobs, *Apartheid Israël. The Politics of an Analogy*, Chicago, Haymarket Books, 2015.

17. Étymologiquement la Nakba se réfère à l'expulsion de 750 000 Palestiniens après la création de l'État d'Israël en 1948. Dans les années qui suivirent, près d'un million de Juifs furent à leur tour expulsés des pays arabes. Comme l'écrit Richard Prasquier, « Il s'agit de poser la Nakba comme l'archétype des crimes, d'en faire la "véritable" Shoah et de nier le moindre ancrage géographique aux Juifs sur une terre à laquelle ils se rattachent pourtant par toute leur histoire et toutes leurs traditions ». Le calendrier victimaire palestinien est supposé effacer celui d'Israël <https://world.hey.com/richard.prasquier>.

18. L'organisation protestante de secours aux réfugiés, la Cimade, proche de l'ultra-gauche, veut ériger en mai 2023 la Nakba en événement majeur. En février 2013, la Cimade avait boycotté une cérémonie d'hommage des victimes juives du nazisme au nom du devoir de mémoire, les Israéliens se conduisant aujourd'hui peu ou prou comme les nazis, mais à une moindre échelle, selon eux. « Mais nous ne sommes pas antisémites », se sont-ils crus obligés d'ajouter dans une lettre au Crif...

19. La Découverte, 2016.

20. *Le Canard enchaîné*, D.H. et C.L., « Des taxis parisiens interdits aux Juifs », cité in Tribune juive, 23 novembre 2023.

21. X, 4 décembre 2023.

22. *Libération*, 8 octobre 2023 : « Vous êtes au courant qu'il y a aussi des centaines de tués côté palestinien, @libé ? Des familles entières massacrées ? Pas la bonne couleur de peau peut-être. » Mona Chollet n'est sans doute pas au courant qu'Israël est une société

multiraciale où cohabitent des Ashkénazes originaires d'Europe centrale, des Juifs marocains, irakiens, iraniens, yéménites et des falashas originaires d'Éthiopie.

[23.](#) La méridienne, info, 11 octobre 2023, Blog de Mona Chollet. L'autrice y révèle sa préférence pour un État binational.

[24.](#) Bernard Lewis, *Le Retour de l'islam*, Gallimard, Folio histoire, 1985 pour la traduction française, p. 250.

[25.](#) Goethe Institut, Débats autour d'Achille Mbembe, mai 2020.

[26.](#) Luis Sepúlveda, *Une sale histoire*, Métailié, 2005, p. 44.

[27.](#) Comme l'a dit un « humoriste » de France Inter, Guillaume Meurice, Benjamin Netanyahu est « un nazi sans prépuce », 30 octobre 2023.

[28.](#) Ainsi le professeur au Collège de France, Didier Fassin, publie dans le média en ligne AOC le 1^{er} novembre une tribune où il s'alarme du « spectre d'un génocide » à Gaza et compare les actions de l'armée israélienne avec celles des généraux allemands en Namibie au début du XX^e siècle qui ont éliminé les Hereros. Cette entreprise militaire fut une sorte de répétition générale de la Shoah. Niant toute légitimité à l'État d'Israël, simple entité coloniale, il impute aux descendants de l'Holocauste la responsabilité de celui qu'ils vont commettre à l'endroit des Palestiniens.

[29.](#) François Azouvi, *Le Mythe du grand silence*, Fayard, 2012, Folio Gallimard, 2012, 2015 avec une postface inédite.

[30.](#) Actes Sud, 2009.

[31.](#) Par le marquis de Pombal qui interdit l'entrée en métropole des esclaves noirs et abolit en 1773 la transmission du statut d'esclave par voie héréditaire. L'abolition effective mettra plus d'un siècle à se réaliser.

[32.](#) Benoît Vitkine, *Le Monde*, 16-17 avril, « Portrait d'une Russie soumise et violente », d'après le documentaire *Russie, un peuple qui marche au pas* de Ksenia Bolchakova et Veronika Dorman, France 5.

Chapitre 6

Poutine ou le petit fonctionnaire

[1.](#) L'archiduc Otto de Habsbourg (1912-2011), héritier de l'Empire austro-hongrois, fut l'un des rares dirigeants autrichiens à refuser l'Anschluss et à quitter son pays quand Hitler vint à Vienne.

[2.](#) Dobrica Cosic, *Le Temps du réveil, Entretien avec Daniel Salvatore Schiffer*, L'Âge d'homme, 1992, p. 30.

[3.](#) Ministère de l'Information de Belgrade, 1992, p. 5.

[4.](#) Sur l'attitude des nationalistes ukrainiens vis-à-vis des Juifs, l'excellent dossier de la revue *K* d'août 2023 et notamment l'article de Boris Czerny, « La Shoah, pierre de touche de l'entrée de l'Ukraine dans la Communauté européenne ».

[5.](#) Sur cette page abominable, lire l'excellent *Einsatzgruppen* de Michaël Prazan, Points Histoire, 2010.

[6.](#) Vassili Grossman, *Tout passe*, Le Livre de Poche Biblio, préface de Linda Lê, p. 13.

7. *Ibid.*, p. 220.
8. Mavcé, peintre naïf et membre de l'Assemblée des Serbes de Bosnie, cité par Véronique Nahoum-Grappe in « Poétique et politique : le nationalisme extrême comme système d'images », *Tumultes*, 1994.
9. *Le Livre noir de Vladimir Poutine, op. cit.*, p. 400.
10. Vladimir Jirinovski, *Un bond final vers le sud*, 1993, p. 123, traduction de la commission des Affaires étrangères à l'Assemblée nationale.
11. *Le Livre noir de Vladimir Poutine, op. cit.* Il recommandera lors de la seconde guerre en Tchétchénie de « buter les terroristes jusque dans les chiottes » et en 2008, lors de la crise géorgienne, menacera de pendre le président Saakachvili « par les couilles ».
12. Caste de truands professionnels respectueux des lois du milieu apparue dans les années 1930 et qui se livra à la guerre des Sukas dans le Goulag après 1945. Ces affrontements sanglants sont racontés par Varlam Chalamov dans son livre *Essais sur le monde du crime*, Gallimard, Arcades, 1993.
13. *Le Livre noir de Vladimir Poutine, op. cit.* ; Yves Hamant, « L'argot chez Poutine, marqueur d'un code de vie », p. 107 sqq. Poutine et Lavrov parlent le code d'honneur de la pègre, un monde très hiérarchisé comme dans un système de castes et les diplomates russes suivent. Ainsi le 13 février 2022, l'ambassadeur russe en Suède a-t-il pu déclarer : « Excusez-moi pour mon langage. Les sanctions ? Nous, on a chié dessus », p. 118.
14. Pour une réfutation de cette position voir Philippe de Lara, « Le problème russe », Telos, avril 2023.
15. Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin*, Gallimard, 2022, grand prix de l'Académie française.
16. *Le Livre noir de Vladimir Poutine, op. cit.*, p. 47.
17. *Ibid.*, p. 390.
18. Paul Morand, *L'Europe russe annoncée par Dostoïevsky*, Pierre Cailler, 1948.
19. Vidéo, janvier 2023 : Soloviev apostrophe les troupes tchéchènes en leur assurant qu'elles sont engagées dans une guerre sainte.
20. George Steiner, *Le Transport de A. H.*, Le Livre de Poche, 1981.
21. *Vie et destin*, L'Âge d'homme, 1980, p. 532.
22. Sur l'état mental de la société russe, le journaliste américain Roger Cohen a donné un excellent éclairage dans un très long article du *New York Times*, le 7 août 2023, « Putin's Forever War ».
23. *Libération*, François Musseau, 17 juin 2005, « Dans le camp du mensonge ».
24. *L'Imposteur*, Actes Sud, 2015.

Chapitre 7

Vers un « gynocide » généralisé ?

1. Andrea Dworkin citée par Lynne Segal in *Dirty Looks. Women, Pornography, Power*, BFI Publishing, 1983, p. 12.
2. Cité par Katie Roiphe, *The Morning After*, Little, Brown, 1993, p. 141.

[3.](#) Marilyn French, *The War Against Women*, Hamilton, 1992. Le premier livre de Marilyn French, *Toilettes pour femmes* (traduit en français), s'est vendu à 20 millions d'exemplaires.

[4.](#) *Op. cit.*, p. 179.

[5.](#) Frédéric Detue, « Le défi testimonial d'Adèle Haenel », *Ligne de crête*, 11 décembre 2019.

[6.](#) Véronique Nahoum-Grappe et Marie Ladier-Fouladi, « En Iran et en Afghanistan, un crime contre la moitié de l'humanité », *Le Monde*, 9 mars 2023.

[7.](#) Cité par Frédéric Martel, *Le Rose et le Noir*, Seuil, 1996.

[8.](#) Dans sa « Lettre de Paris », publiée peu après les attentats du Bataclan, Judith Butler dénonce l'affliction collective des Français et ne s'inquiète que d'une chose, le risque pour la France de verser dans un État policier et militarisé. *Libération*, 19 novembre 2015.

[9.](#) *Libération*, 5 avril 2016.

[10.](#) Dans *Le Monde* du 13 septembre 2019, Céline Parisot, présidente de l'Union syndicale des magistrats, conteste le terme de féminicide et s'oppose à ce que les crimes soient genrés, ce qui contrevient à l'universalité de la loi. Face à elle Pierre Farge, avocat au barreau de Paris, insiste à l'inverse pour que ce crime soit inscrit tel quel dans le Code pénal.

[11.](#) La romancière Claire Berest a dit avec pertinence : « Les femmes tuent leurs maris pour s'en débarrasser, les hommes tuent leurs femmes pour les garder », 23 août 2023, « C à vous ».

[12.](#) Sources du ministère de l'Intérieur.

[13.](#) *Franc-Tireur*, Alice Maxence, « Féminicides, l'ennemi intime », 8 mars 2023.

[14.](#) Silvia Federici, *Une guerre mondiale contre les femmes, Des chasses aux sorcières au féminicide*, La Fabrique, 2020.

[15.](#) Au Canada, la première tuerie de masse a eu lieu à Montréal en 1989 quand Marc Lépine, certain que les féministes avaient ruiné sa vie, a tué 14 femmes, et blessé 9 autres et 4 hommes dans l'École polytechnique. Ce premier féminicide de masse revendiqué a haussé Marc Lépine au rang de héros pour les Incels. Citons également en 2014 le massacre de Isla Vista à Santa Barbara quand Elliot Rodger, 22 ans, tue 6 personnes et en blesse 14 autres et laisse un manifeste où il avoue sa haine des femmes. D'autres actes de terrorisme incel ont suivi, surtout en Amérique du Nord : 1^{er} octobre 2015 dans l'Oregon, 9 morts, 8 blessés ; 23 avril 2018 à Toronto, 10 morts, 14 blessés ; en Floride à Tallahassee, le 2 novembre 2018, etc.

[16.](#) En France, la part des personnes écrouées condamnées en raison de violences sexuelles était de 5,5 % au début des années 1980 pour atteindre un pic à 25 % en 2001 et redescendre à 10,1 % en 2022. Statistiques du ministère de la Justice, 1980, 2022, Administration pénitentiaire.

[17.](#) Le terme est entré dans la loi pour la première fois le 30 juillet 2020 dans l'article 226-14 du Code pénal.

[18.](#) Catharine MacKinnon, *Le Viol redéfini, Vers l'égalité, contre le consentement*, de Flammarion, 2023.

[19.](#) Voir Sabine Prokhoris, *Le Mirage #MeToo*, Cherche-Midi, 2021.

[20.](#) Ivan Jablonka, *Des hommes justes*, Seuil, 2019.

- [21.](#) Camille Froidevaux-Metterie, *Libération*, 23 octobre 2019, « Le nouveau venu qui se rêvait pionnier ».
- [22.](#) Judith Butler, *op. cit.*, p. 105.
- [23.](#) France Culture, « Le Prince de la Belle au bois dormant est-il un prédateur sexuel ? », 5 décembre 2017.
- [24.](#) Vincent Tournier, « Blanche Neige, réveille-toi ! », *Après la déconstruction*, Odile Jacob, 2022, p. 217 sqq.
- [25.](#) Mona Chollet, *Beauté fatale*, La Découverte, 2015, p. 287.
- [26.](#) *Le Figaro*, 17 février 2020.
- [27.](#) *Trouble dans le genre*, p. 62, traduction française, La Découverte poche, 2005, 2006, préface d'Éric Fassin.
- [28.](#) Voir Sabine Prokhoris, *Le Mirage #MeToo*, *op. cit.*
- [29.](#) Cité par Charles Krauthammer, *The New Republic*, 23 novembre 1993, p. 24, « Defining deviancy up ».
- [30.](#) Susan Faludi, *Backlash, La Guerre froide contre les femmes*, Édition des femmes, 1993, p. 88.
- [31.](#) Sources : www.justice.gouv.fr. Les condamnations pour violences sexuelles. Mise à jour 23 mai 2023. Globalement 15 % des plaintes donnent lieu à une peine, 70 % des affaires traitées par la justice sont classées sans suite. La plupart des viols sont commis au sein de la famille sur des mineurs.
- [32.](#) *Le Monde*, 9 mars 2020. Pétition signée notamment par Frédérique Baulieu, Delphine Meillet, Corinne Dreyfus-Schmidt, Marie Dosé, etc.
- [33.](#) Marie Dosé, *Éloge de la prescription*, L'Observatoire, 2021, p. 93.
- [34.](#) *Ibid.*, p. 93.
- [35.](#) La prescription est de vingt ans pour les crimes, de six ans pour les délits, de un an pour les contraventions. Les crimes de guerre et terroristes se prescrivent après un délai de trente ans, les crimes sexuels trente ans après la majorité de la victime laquelle peut donc saisir la justice jusqu'à ses quarante-huit ans, in Marie Dosé, *Éloge de la prescription*, *op. cit.*, p. 13.
- [36.](#) Margarete Buber-Neumann, *Déportée à Ravensbrück*, Seuil, 1988 pour l'édition française.
- [37.](#) Barbara Necek, *Femmes bourreaux. Gardiennes et auxiliaires des camps nazis*, Grasset, 2022, p. 10-11.
- [38.](#) *Ibid.*, p. 103-104.
- [39.](#) *Id.*
- [40.](#) Hasna Hussein, *Les Veuves noires de Daech*, Contre-discours radical, 03 novembre 2019.
- [41.](#) « Comment juger les “revenantes” de l'État islamique. La justice antiterroriste aux prises avec les stéréotypes de genre », *Le Monde*, 11 avril 2023, Soren Seelow.
- [42.](#) Comme le rappellent Caroline Eliacheff et Daniel Soulez Larivière, *op. cit.*, p. 103-104.
- [43.](#) *Elle*, « Foot furieuse », 8 juin 2023.

[44.](#) Selon le magazine *Télu* (12 juillet 2019), reprenant les chiffres de l'association AGIR, en 2014, 11 % des gays et lesbiennes et 20 % des bis déclaraient avoir subi des violences conjugales.

[45.](#) *Le Point*, 25 mai 2023, « En Occident, les combats militants secondaires ont pris le pas sur l'essentiel ».

[46.](#) *Huffington Post*, 2 août 2023, « *Barbie* : après avoir vu ce film, ces Américaines ont rompu avec leur mec et expliquent pourquoi ».

[47.](#) *Le Point*, 12 août 2023, « En Floride, les œuvres de Shakespeare censurées à l'école ».

[48.](#) Madame Figaro.fr, « La comédienne Typhaine D, créatrice d'une grammaire ou "la féminine l'emporte sur la masculine" », 30 octobre 2023.

[49.](#) « What is feminism ? », 14 novembre 1994, *Yale Law School*, *Arizona State Law Journal*.

Chapitre 8

Décoloniser les décolonisateurs ?

[1.](#) *Le Monde*, 26 janvier 2023, « Finie l'Afrique dominée, place à l'Afrique souveraine ».

[2.](#) Elgas, *Les Bons Ressentiments, Essai sur le malaise post colonial*, préface de Sophie Bessis, Riveneuve, 2023.

[3.](#) Philippe Bernard, *Le Monde*, « Changer de logiciel sur l'Afrique ». « Nous gagnerions à considérer les événements en cours comme une nouvelle phase de la décolonisation. »

[4.](#) Nicolas Bancel et Pascal Blanchard, « La question du passé colonial est le dernier "tabou" de l'histoire de France des XIX^e et XX^e siècles », *Le Monde*, 31 octobre 2023. En lisant l'article, on comprend surtout qu'il s'agit d'un appel d'offres : les deux auteurs sont candidats au poste de directeurs d'un grand musée des colonisations.

[5.](#) Ainsi de l'Espagnole Gloria Oyarzabal qui voyageant en Afrique avec un malaise grandissant de son « privilège de femme blanche » décide dans ses photos de « déconstruire », pour employer l'inusable lieu commun en cours, les imageries stéréotypées nées du colonialisme afin d'engager un dialogue « autour du genre, de la race, du colonialisme » in *Le Monde*, 29 janvier 2023, « La plasticienne espagnole Gloria Oyarzabal décolonise les corps féminins », Emmanuelle Lequeux.

[6.](#) Ainsi sous la houlette d'Achille Mbembe, la Fondation de l'innovation pour la démocratie en Afrique a été lancée le 6 octobre 2022 à Johannesburg avec une dotation française de 50 millions d'euros pour 5 ans. L'initiative a été lancée en 2017 par Emmanuel Macron pour déboucher sur des relations franco-africaines plus apaisées. Pour l'instant le sentiment antifrançais attisé par la propagande de Moscou atteint des sommets. La fondation est présidée par le philosophe Souleymane Bachir Diagne.

[7.](#) Je le remarquais dès 1983 dans *Le Sanglot de l'homme blanc*, Seuil.

[8.](#) *Le Monde*, 25 août 2019, « La décolonisation de la pensée a déjà été faite par des penseurs tels que Aimé Césaire ou Frantz Fanon ; après tous leurs efforts, en sommes-nous encore à nous demander comment nous libérer ? »

[9.](#) Johann Michel, *Le Réparable et l'Irréparable*, Hermann, p. 287, 2021.

10. Daniel Rivet, « Le fait colonial et nous. Histoire d'un éloignement », *Vingtième siècle*, Revue d'histoire, n° 33, 1992, p. 130,138 cité in P.A. Taguieff, *L'Imposture décoloniale*, L'Observatoire, 2020, p. 135.
11. Jean Birnbaum, *Un silence religieux. La gauche face au djihadisme*, Seuil, 2016.
12. *Le Point*, 11 janvier 2023.
13. Cité par Maroun Eddé, *La Mémoire coupable*, Bouquins, 2022, p. 137-138.
14. *Le Point*, 25 mai 2023, « Les Algériens se rient de notre naïveté », Xavier Driencourt.
15. Cf. Pascal Bruckner, *Un racisme imaginaire*, Grasset, 2017, Introduction.
16. Cité dans l'excellent article de Barbara Lefebvre, *Figaro Vox*, 3 juillet 2017 republié le 13 décembre 2021, « Pourquoi comparer les musulmans d'aujourd'hui avec les Juifs d'hier est inacceptable ».
17. La Découverte, 2016.
18. France Info, 3 novembre 2023.
19. Selon le ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin, depuis janvier 2023, 1762 faits antisémites ont été recensés dans l'Hexagone contre 564 actes antichrétiens et 131 faits antimusulmans. *Le Figaro*, 18 novembre 2023.
20. Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955, Plon, Terre humaine, p. 466-467.
21. *Le Parisien*, 28 septembre 2023, « Les étudiants juifs s'inquiètent de la montée d'un antisémitisme d'extrême gauche », Charles de Saint Sauveur.
22. Les accords d'Abraham sont deux traités de paix signés sous l'égide du président Donald Trump entre Israël et les Émirats arabes unis d'un côté le 13 août 2020 et Israël et le sultanat de Bahreïn de l'autre le 11 septembre de la même année. Le Maroc s'y est joint le 24 novembre 2022 au grand dam de l'Algérie. Il est communément admis que ces traités, destinés à parer la menace iranienne, se sont faits au détriment des Palestiniens, abandonnés par leurs frères arabes. L'Arabie saoudite a suspendu le paraphe de cet accord à la suite de la guerre de Gaza en octobre 2023.
23. Rapport interdisciplinaire rédigé par des chercheurs indépendants et remis à la Dilcrah, juillet 2023. Le rapport écarte d'emblée l'hypothèse d'un racisme systémique mais souligne une pénurie d'encadrement, reconnaît des dérapages chez certains policiers et recommande une formation « à la diversité sociale et ethnoculturelle », *Le Monde*, 19 juillet 2023, Antoine Albertini.
24. Arnaud Lacheret, *Les Intégrés*, Le Bord de l'eau, 2023.
25. *Les Territoires perdus de la République*, Fayard, 2002, sous la direction de Emmanuel Brenner avec Georges Bensoussan, Iannis Roder, Barbara Lefevre, Sophie Ferhadjian.

Troisième partie

Comment vivre avec nos blessures ?

Chapitre 9

De la barbarie comme occultation ?

- [1.](#) Primo Levi, *Nafragés et rescapés*, Arcades, Gallimard, 1989, p. 146.
- [2.](#) Marek Edelman, *Mémoires du ghetto de Varsovie*, Liana Levi, 2002, préface de Pierre Vidal-Naquet.
- [3.](#) *Op. cit.*, p. 53-54.
- [4.](#) *Ibid.*, p. 60.
- [5.](#) *Ibid.*, p. 74.
- [6.](#) Todorov, *Les Abus de la mémoire*, p. 11.
- [7.](#) *Vie et destin, op. cit.*, p. 278-279.
- [8.](#) *Ibid.*, p. 34
- [9.](#) Vassili Grossman, *Tout passe, op. cit.*, p. 184.
- [10.](#) Alexandre Soljenitsyne, cité in Stéphane Courtois, *op. cit.*, p. 345.
- [11.](#) Abdelwahab Meddeb, *La Maladie de l'islam*, Le Seuil, 2005.
- [12.](#) *Le Point*, « Les images insoutenables du pogrom », 26 octobre 2023, p. 53.
- [13.](#) Marc Weitzmann, *Tablet*, 31 octobre 2023, « France's nightmare is yours now ».
- [14.](#) Emmanuel Carrère, *V13, Chronique judiciaire*, POL, p. 142, 2022.
- [15.](#) *Ibid.*, p. 42.
- [16.](#) Christopher Browning, *Des hommes ordinaires*, Les Belles Lettres, 2002, p. 96.
- [17.](#) *Id.*
- [18.](#) « Bien sûr la violence exercée contre les civils par le Hamas ne peut pas être justifiée mais il n'y a pas de comparaison possible parce que les forces militaires israéliennes sont une des forces les plus puissantes qui soient au monde. Il y a une grande disproportion et les civils de Gaza n'ont pas d'armes, ils ne savent pas comment se protéger. » (Radio France, interview avec Sonia Devillers, 20 novembre 2023.)
- [19.](#) Gatestone Institute, Uzay Bulut, 18 mai 2020.
- [20.](#) Cité in Barbara Necek, *op. cit.*, p. 180.
- [21.](#) Neige Sinno, *Triste Tigre*, POL, 2023.
- [22.](#) Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Seuil, 2003.
- [23.](#) Philippe Sands, *Retour à Lemberg*, Albin Michel, 2016, p. 421.
- [24.](#) Rithy Panh avec Christophe Bataille, *L'Élimination*, Grasset, 2005. Et aussi François Bizot, *Le Portail*, Livre de Poche, 2005.
- [25.](#) Rithy Panh, Christophe Bataille, *L'Élimination, op. cit.*, p. 170.
- [26.](#) Cité in Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Bouquins, 2010, p. 95.
- [27.](#) Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, Folio Gallimard, 1991, p. 176.
- [28.](#) Christopher Browning, *Des hommes ordinaires, Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Les Belles Lettres, préface de Pierre Vidal-Naquet, 2002.
- [29.](#) Ivan Jablonka, *Les Vérités invouables de Jean Genet*, Seuil, 2005.

[30.](#) Cité par Éric Conan, *L'Express*, 17 janvier 2005, « Genet démasqué. Ni saint ni martyr, mais pronazi ! ».

[31.](#) Sur ce thème, l'excellente réflexion d'Éric Marty, *Jean Genet, post-scriptum*, Verdier, 2006.

[32.](#) « Mohamed Mehra c'est moi et moi je suis lui. Je suis de la même origine et de la même condition. Nous sommes des sujets postcoloniaux. Nous sommes des indigènes de la République », *Printemps des quartiers populaires*, 2012, Bagnolet.

[33.](#) « Aucun homme au monde ne peut savoir ce qu'il en est pour une femme d'être prise par un homme qu'elle ne désire pas. La femme pénétrée sans désir est dans le meurtre. Le poids cadavérique de la jouissance virile au-dessus de son corps a le poids du meurtre qu'elle n'a pas la force de rendre : celui de la folie. »

[34.](#) Imre Kertész, *L'Holocauste comme culture, op. cit.*, p. 86.

Chapitre 10

Guérir le passé ?

[1.](#) Catherine Chalié, *Traité des larmes*, Albin Michel Spiritualités, 2003, p. 195 sqq.

[2.](#) Cité par Emmanuel Carrère, *op. cit.*, p. 299.

[3.](#) Voir Mathieu Delahousse, *Le Prix de nos larmes*, L'Observatoire, 2022.

[4.](#) *Ibid.*, p. 134.

[5.](#) Cité par Mathieu Delahousse, *op. cit.*, p. 90.

[6.](#) *Ibid.*, 172-173.

[7.](#) Pierre Hazan, *op. cit.*, p. 149, p. 150.

[8.](#) Cité in Johann Michel, *op. cit.*, p. 283 sqq.

[9.](#) Sur les conséquences matérielles de la loi Taubira, voir *Le Monde*, Julien Vincent, 2 juin 2023, « L'argent de l'esclavage, débat sur une compensation historique ».

[10.](#) *Le Figaro*, 5-6 juillet 2023. La Cour d'appel de Fort-de-France avait déjà rejeté cette demande en invoquant la prescription des faits. La Cour de cassation a rappelé que la prescription avait commencé du jour « où les nations civilisées avaient reconnu la notion de crime contre l'humanité avec la Déclaration universelle des droits de l'homme du 10 décembre 1948 ». Enfin elle a établi « qu'aucune des personnes physiques ne produisait de pièces établissant qu'elle souffrait individuellement d'un dommage propre rattachable de manière directe et certaine aux crimes subis par ses ascendants victimes de la traite et de l'esclavage ».

[11.](#) La France après 1804 a obligé son ancienne colonie à lui verser des indemnités compensatoires, 150 millions de francs de l'époque qui ont obéré le développement économique de l'île. *Le Monde*, 23 mai 2022, Marie Slavicek.

[12.](#) Frédéric Régent, *Les Maîtres de la Guadeloupe, Propriétaires d'esclaves, 1635-1848*, Tallandier, 2019.

[13.](#) Hélène L'Heuillet, « Le désir de réparation, sens et limites », *Sens-Dessous*, Cairn, 2022.

[14.](#) « À notre tour, nous disons aux Allemands : gardez vos indemnités, les crimes ne se monnaient pas (...) il n'y a pas de réparation pour l'irréparable » (Vladimir Jankélévitch, *L'Imprescriptible*, Seuil, 1986, p. 59). On sait que dans les années 50 Menahem Begin avait lancé de violentes diatribes contre l'idée même de négociations financières « avec les assassins de nos parents ». Pierre Hazan, *op. cit.*, p. 28.

[15.](#) Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Gallimard, 1974.

[16.](#) Charles Péguy, *Clio*, 1913.

[17.](#) Le premier à avoir dénoncé les abus de mémoire est Tzvetan Todorov dans son livre éponyme. Arléa, 1992.

[18.](#) Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, Folio Gallimard.

[19.](#) Robert Antelme, *op. cit.*

[20.](#) Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, *op. cit.*, p. 180.

[21.](#) Bruno Bettelheim, *Survivre*, Champs Flammarion, p. 106.

[22.](#) *Ibid.*, p. 104.

[23.](#) Isaac Bashevis Singer, *Meshugah*, dont le personnage principal est la prostituée Myriam qui recevait des nazis des cadeaux volés à des jeunes filles juives assassinées, Denoël, 1995.

[24.](#) Dans la langue des camps, les « musulmans », « muselmänner » en yiddish, étaient les prisonniers si affaiblis et résignés qu'ils étaient voués à la mort, trop soumis pour survivre.

[25.](#) Primo Levi, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, p. 136.

[26.](#) Margarete Buber-Neumann, *Déportée à Ravensbrück*, *op. cit.*, p. 342.

[27.](#) Charlotte Delbo, *op. cit.*, p. 19.

[28.](#) Imre Kertész, *Être sans destin*, Actes Sud, Babel 1993, traduit du hongrois, p. 359.

[29.](#) Primo Levi, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, p. 314.

[30.](#) Nina Sutton, Bruno Bettelheim, *Une vie*, Pluriel, Stock, 1996, p. 201.

[31.](#) Pierre Hazan, *Juger la guerre, juger l'Histoire*, PUF, 2007, p. 11.

[32.](#) Marie Dosé, *op. cit.*, p. 78-80. Également Caroline Eliacheff, Daniel Soulez Larivière, *op. cit.*, p. 279-280. Un film sorti en 2023, *Je verrai toujours vos visages*, traitait spécifiquement de cette démarche.

[33.](#) Voir Susan Thomson, « La politique d'unité et de réconciliation au Rwanda : figures imposées et résistance au quotidien », *Génèses*, 2010, n° 81.

[34.](#) Cité par Bogumil Jewsiewicki, « Afrique du Sud : de la vérité de mémoire à la réconciliation » *Le Débat* n° 122, p. 65.

[35.](#) Sur ce thème le très convaincant *L'Empire et les cinq rois*, Grasset, 2018, de Bernard-Henri Lévy.

[36.](#) Cité par Deszö Kosztolanyi, *Le Traducteur kleptomane*, Nouvelles, Viviane Hamy, 1994.

Chapitre 11

Le héros, antithèse ambiguë

1. Jean-Pierre Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour, soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Folio Histoire, 1982, p. 86.
2. Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, *op. cit.*, p. 50.
3. Max Scheler, *Le Sens de la souffrance*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Aubier Montaigne, 1938.
4. Paul Bénichou, *Morales du Grand Siècle*, NRF, 1948.
5. Philippe Sellier, *Le Mythe du héros*, Bordas, 1970.
6. *Généalogie de la morale*, p. 51.
7. Jules Michelet, *Jeanne d'Arc*, 1841, cité in Phillippe Sellier, *op. cit.*, p. 173 pour Michelet et 176 pour Péguy.
8. Marc Turret, « Qu'est-ce qu'un héros ? », *Inflexions*, 2011.
9. *Inflexions*, « Civils et militaires », n° 22, Courage, p. 36, 2016.
10. Hans Jonas, *Le Principe responsabilité*, Le Cerf, 1979, pour la traduction française.
11. Manuel Valls, *Le courage guidait leurs pas, 12 destins face à l'Histoire*, Tallandier, 2023.
12. *Op. cit.*, p. 20.
13. Cité in François Azouvi, *Le Mythe du grand silence*, Épilogue, 2012, 2015, p. 556.
14. Karl Jaspers, *Les Grands Philosophes*, Presses pocket, p. 23, sous la direction de Jeanne Hersch.

Chapitre 12

Est-ce ainsi que les hommes vivent ? (Louis Aragon)

1. Charles-Ferdinand Ramuz, *La Grande Peur dans la montagne*, Grasset, Cahiers rouges, p. 100.
2. *Libération*, mars 2023, entretien avec Olivier Dubois.
3. *Libération*, « Le Reclus », Jean-Pierre Perrin, 27 janvier 1997.
4. *La Maison du retour*, Nil éditions, 2007, Folio Gallimard.
5. *Ibid.*, p. 268.
6. *Ibid.*, p. 248-250.
7. *Elle*, 27 juin 2005.
8. Bruno Bettelheim, *op. cit.*, p. 368.
9. Comme par exemple l'association Les Orchidées rouges fondée en 2016 par Marie-Claire Moraldo, activiste franco-ivoirienne, elle-même excisée, qui milite contre les mutilations génitales, le mariage forcé, les violences sexistes et pour la reconversion professionnelle des femmes.
10. L'anecdote est racontée par Boris Cyrulnik dans son ouvrage *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999, p. 38.

- [11.](#) Slate, Peggy Sastre, 22 février 2020. La phrase a mis en fureur les prosélytes du lynchage.
- [12.](#) Éditions de l'Observatoire, 2021.
- [13.](#) *Le Point*, 13 avril 2023.
- [14.](#) Neige Sinno, *Triste Tigre*, *op. cit.*, p. 200 sqq.
- [15.](#) Des psychiatres américains ont ainsi créé entre 1995 et 1997 à San Diego une nouvelle nomenclature, les ACEs, *Adverse Childhood Experiences*, où ils mettent en corrélation les violences physiques, psychologiques ou sexuelles subies dans l'enfance avec les problèmes d'obésité et d'addiction à l'âge adulte.
- [16.](#) Vladimir Jankélévitch, *L'Imprescriptible*, *op. cit.*
- [17.](#) Vladimir Jankélévitch, *Le Pardon*, 1967, Éditions Champs Flammarion, p. 261, présentation de Laure Barillas.
- [18.](#) Jean-Jacques Lubrina, *Vladimir Jankélévitch, Les dernières traces du maître*, Le Félin, 2009, p. 187-195.
- [19.](#) Antoine Leiris, *Vous n'aurez pas ma haine*, Fayard, 2016.
- [20.](#) Vassili Grossman, *Vie et destin*, *op. cit.*, préface de Efim Etkind, p. 21.
- [21.](#) Primo Levi, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, p. 186.
- [22.](#) Vassili Grossman, *Vie et destin*, *op. cit.*, p. 550.
- [23.](#) Philippe Sands, *Retour à Lemberg*, *op. cit.*, p. 606.
- [24.](#) *Il nous reste les mots*, Robert Laffont, 2020.
- [25.](#) Cité par Emmanuel Carrère, *V 13*, *op. cit.*, p. 97.
- [26.](#) Jean-Pierre Vernant, *L'Individu, la mort, l'amour*, *op. cit.*, p. 42,43.
- [27.](#) Rémy Ourdan, *Le Monde*, 11-12 juin 2023.
- [28.](#) *Ibid.*, p. 88.

DU MÊME AUTEUR

Romans et récits

MONSIEUR TAC, Sagittaire, 1976 ; Folio Gallimard, 1992.

LUNES de FIEL, « Fiction et Cie », Seuil, 1981 ; Points Roman, 1996.

PARIAS, « Fiction et Cie », Seuil, 1985 ; Points Roman, 1997.

LE PALAIS DES CLAQUES, Points-Virgule, Seuil, 1986.

LE DIVIN ENFANT, Seuil, 1992 ; Points Roman, 1994.

LES VOLEURS DE BEAUTÉ, Grasset, 1997 (prix Renaudot) ; Le Livre de Poche, 2008.

LES OGRES ANONYMES, Grasset, 1998 ; Le Livre de Poche, 2001.

L'AMOUR DU PROCHAIN, Grasset, 2005 ; Le Livre de Poche, 2007.

MON PETIT MARI, Grasset, 2007 ; Le Livre de Poche, 2009.

LA MAISON DES ANGES, Grasset, 2013 ; Le Livre de Poche, 2014.

UN BON FILS, Grasset, 2014 ; Le Livre de Poche, 2015.

UN AN ET UN JOUR, Grasset, 2018 ; Le Livre de Poche, 2021.

Essais théoriques et critiques

LE NOUVEAU DÉSORDRE AMOUREUX (en collaboration avec Alain Finkielkraut), « Fiction et Cie », Seuil, 1977 ; Points Actuels, 1981.

AU COIN DE LA RUE, L'AVENTURE (en collaboration avec Alain Finkielkraut), « Fiction et Cie », Seuil, 1979 ; Points Actuels, 1981.

LE SANGOLOT DE L'HOMME BLANC, « L'HISTOIRE IMMÉDIATE », Seuil, 1983 ; Points Actuels, 1986.

LA MÉLANCOLIE DÉMOCRATIQUE, « L'HISTOIRE IMMÉDIATE », Seuil, 1990 ; Points Actuels, 1992.

LA TENTATION DE L'INNOCENCE, Grasset, 1995 (prix Médicis) ; Le Livre de Poche, 2008.

L'EUPHORIE PERPÉTUELLE. *Essai sur le devoir de bonheur*, Grasset, 2000 ; Le Livre de Poche, 2008.

MISÈRE DE LA PROSPÉRITÉ. *La religion marchande et ses ennemis*, Grasset, 2002 ; Le Livre de Poche, 2004.

LA TYRANNIE DE LA PÉNITENCE, Grasset, 2006 ; Le Livre de Poche, 2008.

LE PARADOXE AMOUREUX, Grasset, 2009 ; Le Livre de Poche, 2011.

LE MARIAGE D'AMOUR A-T-IL ÉCHOUÉ ?, Grasset, 2010.

LE FANATISME DE L'APOCALYPSE. *Sauver la Terre, punir l'Homme*, Grasset, 2011 ; Le Livre de Poche, 2013.

LA SAGESSE DE L'ARGENT, Grasset, 2016 ; Le Livre de Poche, 2017.

UN RACISME IMAGINAIRE, Grasset, 2017.

UNE BRÈVE ÉTERNITÉ, Grasset, 2019.

UN COUPABLE PRESQUE PARFAIT, Grasset, 2020.

DANS L'AMITIÉ D'UNE MONTAGNE, Grasset, 2022.

LE SACRE DES PANTOUFLES, Grasset, 2023.

Photo de la couverture : Magritte, *La Mémoire*,
© Adagp, Paris, 2024 © Photothèque
R. Magritte /Adagp Images, Paris, 2024.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2024.*

ISBN : 978-2-246-83801-2

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Dédicaces](#)

[Exergues](#)

[Prologue. Le Panthéon inversé](#)

[Introduction. Thucydide et Jésus-Christ](#)

[Première partie Face au malheur](#)

[Chapitre 1. « Un jour tout sera bien, voilà notre espérance »](#)

[Chapitre 2. La confusion des désagréments](#)

[Chapitre 3. La souffrance produit du droit](#)

[Chapitre 4. Les surenchères du martyr](#)

[Deuxième partie Les concurrences victimaires](#)

[Chapitre 5. Les voleurs de souffrances](#)

[Chapitre 6. Poutine ou le petit fonctionnaire du crime](#)

[Chapitre 7. Vers un « gynocide » généralisé ?](#)

[Chapitre 8. Décoloniser les décolonisateurs ?](#)

[Troisième partie Comment vivre avec nos blessures ?](#)

[Chapitre 9. De la barbarie comme occultation ?](#)

[Chapitre 10. Guérir le passé ?](#)

[Chapitre 11. Le héros, antithèse ambiguë](#)

[Chapitre 12. Est-ce ainsi que les hommes vivent ? \(Louis Aragon\)](#)

[Conclusion](#)

[Notes](#)

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)